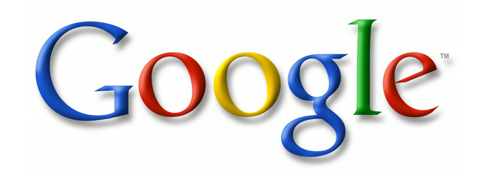







SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV · ANG ·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LES

INDIENS

DE LA

BAIE D'HUDSON

PROMENADES D'UN ARTISTE

PARMI LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

DEPUIS LE CANADA JUSQU'A L'ÎLE DE VANCOUVER ET L'ORÉGON
A TRAVERS LE TERRITOIRE
DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

IMITÉ DE L'ANGLAIS

par

ÉDOUARD DELESSERT

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

LES
INDIENS
DE LA
BAIE D'HUDSON

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Paul Kane.

LES

INDIENS

DE LA

BAIE D'HUDSON

PROMENADES D'UN ARTISTE

PARMI LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

DEPUIS LE CANADA JUSQU'À L'ÎLE DE VANCOUVER ET L'ORÉGON

À TRAVERS LE TERRITOIRE

DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

IMITÉ DE L'ANGLAIS

par

ÉDOUARD DELESSERT

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXI

PRÉFACE.

L'ouvrage que je soumets ici au public a été écrit en anglais par M. Paul Kane. M. P. Kane est originaire de Toronto, ville du Canada. A son retour d'Europe, où il venait d'étudier la peinture, il prit ses pinceaux et son fusil, et partit.

Tout le pays qui longe les grands lacs de l'Amérique, les établissements de la rivière Rouge, la vallée de Saskatachawan, avec ses prairies immenses que sillonnera un jour le chemin de fer de l'océan Atlantique au Pacifique; les montagnes Rocheuses, le cours de la Colombie jusqu'à l'Orégon, le détroit de Puget, l'île de Vancouver, tel fut le vaste théâtre de ce qu'il nomme modestement « les promenades d'un artiste. »

M. Kane passa quatre années à se promener ainsi, dessinant des Indiens peu complaisants et vivant des produits de sa chasse. Il se reposait de temps à autre

dans les établissements de la compagnie de la baie d'Hudson, refuges souvent bien pauvres placés là pour recueillir les voyageurs et pour trafiquer avec les sauvages. On a beaucoup lu, dans ces derniers temps, les intéressants romans de M. Gustave Aymard; c'est un grand voyageur qui a mis aussi les coutumes indiennes à contribution.

Le livre de M. Paul Kane vient confirmer la ressemblance de ces ingénieuses fictions. En effet, pendant quatre ans, que ne voit-on pas au désert? Depuis ces armées innombrables de bisons, qui arrêtent par leur masse les pas des chasseurs; depuis ces pêches de saumons miraculeuses, qui font pâlir celles du lac de Genezareth, jusqu'aux danses du scalp et aux combats corps à corps contre des hommes ou des animaux également sauvages et dangereux, dans le désert, que ne voit-on pas? M. P. Kane raconte avec une rare simplicité des épisodes qui suffiraient individuellement à composer des volumes.

S'il est vrai que la forme des notes quotidiennes apporte au lecteur une certaine fatigue, on peut invoquer pour passer sur ce détail l'accent de véracité de l'auteur, sa bonhomie et surtout son souci de choisir dans ses souvenirs de chaque jour le fait saillant qui le caractérise. Il m'a semblé, d'ailleurs, qu'il était de mon devoir d'aider M. Kane dans cette dernière tâche.

Je n'ai donc pas traduit mot à mot, mais j'ai cherché à rendre, autant que possible, l'allure et le caractère des récits de l'auteur.

Je crois ce volume assez curieux pour captiver l'at-

tention de ceux qui, ne pouvant pas voyager toujours eux-mêmes, suivent d'un œil attentif, dans leurs lointains efforts, les hommes hardis et aventureux.

J'exprimerai, en terminant, le regret que de pareilles publications restent le domaine presque exclusif de nos voisins. Car il y a aussi des Français courageux qui traversent les prairies, marchent de longs jours, avec les raquettes à neige, chassent le bison et touchent du doigt des scalps. Mais ils considèrent comme indigne d'eux d'écrire leurs souvenirs de voyageurs : c'est grand dommage, on lit quelquefois les impressions de voyage, mais on ne les devine jamais. Or, si les Français écrivaient autant qu'ils parlent, ils feraient damner les Anglais.

ÉDOUARD DELESSERT.





LES INDIENS

DE LA BAIE D'HUDSON.

CHAPITRE I.

Je quittai Toronto, le 17 juin 1845, sans autres compagnons que ma palette, mon fusil et des munitions, me dirigeant vers le lac Simcoe. Là, je pris le bateau à vapeur pour Orillia ; je gagnai la baie de l'Esturgeon par le lac Huron, où je louai un Indien et un canot, le vapeur étant parti pour Penetanguishene quelques heures avant mon arrivée à Cold-water (Eau froide). Après avoir ramé toute la nuit, nous atteignîmes Penetanguishene, qui est placé dans une baie profonde formant un port sûr pour les navires de tout tonnage ; les Indiens ont ainsi nommé cet endroit à cause d'un grand banc de sable mouvant qui se trouve à l'entrée de la baie. Il y a là un petit dépôt naval, et un vapeur destiné à l'inspection des bords du lac. A côté

de ce dépôt s'élève un village habité par quelques blancs et des métis.

Nous partîmes de Penetanguishene, le 20, et nous arrivâmes au détroit d'Owen le soir même. Là, je rencontrai trois hommes qui se rendaient à Saugeen (distant de 35 à 40 milles à l'ouest), pour une réunion de chefs chargés de vendre des terres au gouvernement de la province. J'engageai un Indien pour porter mon bagage et me servir de guide, et je partis à pied. Nous voyageâmes péniblement à travers des bois et des marais, sous des torrents de pluie, pour faire halte le soir, sans souper et sans abri, avec nos vêtements trempés. Le lendemain matin, nous partîmes de bonne heure et atteignîmes Saugeen vers midi. Un camp nombreux d'Indiens y était assemblé, et on entendait l'accompagnement ordinaire et bruyant de chants et de prières sous la direction de six ou sept prêtres méthodistes.

Le village indien de Saugeen (Bouche de la Rivière), contient environ deux cents habitants. C'est un ancien champ de bataille des Ojibbeways (Chippawas), et des Mohawks. Les collines environnantes l'attestent suffisamment par la profusion d'ossements humains répandus sur le sol. La terre alentour est d'excellente qualité, mais peu cultivée, les habitants vivant surtout de poissons qu'ils pêchent en abondance à l'entrée de la rivière. Ils tuent aussi beaucoup de daims en dressant une haie de plusieurs milles d'étendue derrière laquelle ils se cachent; lorsque les daims, dans leurs émigrations annuelles, cherchent à forcer cette haie, ils tombent sous les coups assurés des Peaux-Rouges. Le chef de ces Indiens se nomme Maticwaub ou l'*Arc*. La troupe qu'il commande fait partie de la grande

nation des Ojibbeways, qui habite encore les bords des lacs Huron, Michigan et Supérieur. Une autre bande de cette tribu se tient sur le Mississipi supérieur, à quatre-vingt-dix ou cent milles au-dessus des chutes de Saint-Anthony. Le langage de ces Indiens, leurs danses religieuses, appelées Matayway, et leurs fêtes sont identiques, bien qu'ils vivent loin les uns des autres. Enfin les *Pilleurs*, ainsi dénommés à cause de leur penchant à la rapine, se trouvent à deux ou trois cents milles plus au nord. J'ai appris par expérience, quelques années plus tard, qu'ils justifient pleinement leur surnom.

Je fis un croquis d'un chef appelé *Maskuhnoonjee*, ou le « Grand Pic ». Fier de se voir dessiné, il avait mis la médaille de chef que le gouvernement donne à ceux qu'il reconnaît pour tels. Jamais un chef ne néglige de porter cette marque de distinction dans les circonstances importantes. La fille d'un chef du lac Saint-Clair, consentit aussi, non sans difficulté, à laisser faire son portrait; sa répugnance venait de la croyance qu'elle avait qu'en y consentant, elle tomberait au pouvoir de celui qui posséderait ce que les Indiens appellent un autre soi-même. Le chef *Wahpus* « le Lapin blanc » m'autorisa également à reproduire ses traits. Il réside au détroit d'Owen, où il se faisait remarquer autrefois autant par sa sauvagerie et son intempérance, qu'il est connu aujourd'hui pour sa sobriété et sa douceur. L'influence des missionnaires méthodistes a opéré en lui cette métamorphose. C'est le premier Indien que je vois dont les cheveux aient été arrachés, sauf la mèche du scalp.

De Saugeen, je retournai au détroit d'Owen, en compagnie d'un jeune homme du nom de Dillon, qui

désirait vivement se joindre à moi. Je me procurai un canot et des provisions, et m'embarquai avec mon nouveau compagnon pour Penetanguishene, dans la direction des îles Manitoulin. Le quatrième jour, nous doublâmes l'île des Chrétiens, sur laquelle s'élèvent les ruines d'un fort construit, dit-on, par deux jésuites et une bande de Hurons, à la suite d'une défaite de cette tribu par les Iroquois. Ils défendirent ce fort jusqu'à ce qu'ils fussent décimés par la faim et la maladie; les deux missionnaires conduisirent les survivants à Québec. Le lendemain nous retournâmes chercher des provisions à Penetanguishene, après quoi nous nous engageâmes dans un archipel d'îles de toutes les grandeurs et de toutes les formes, au nombre, dit-on, de plus de trente mille. Étrangers à cette navigation, nous nous perdîmes au milieu de leurs pittoresques sinuosités, charmés de leurs aspects sans cesse nouveaux. Nous chassâmes et pêchâmes là pendant quatorze jours, sans avoir la conscience d'un temps si agréablement employé. Nous ne vîmes que deux ou trois Indiens, la plus grande partie d'entre eux nous ayant précédés à Manetouawning, pour recevoir leurs présents.

Les habitations des Indiens, dans les îles du lac Huron, sont faites d'écorces de bouleau arrachées à l'arbre en longs morceaux, et cousus ensemble à l'aide de racines fibreuses; quand ils n'ont pas de bouleau, ils font des paillassons avec des joncs pour la toiture; on les étend en rond comme le bouleau sur huit ou dix pieux réunis au sommet et piqués en terre comme pour une tente, en ménageant un trou destiné à la fumée. Le feu s'allume au centre de la loge, et les habitants dorment les pieds tournés vers le foyer.

Ces huttes sont plus habitables qu'on ne le supposerait d'abord; je ne parle qu'au point de vue de la chaleur : car les ordures, la puanteur et la vermine rendent les loges presque intolérables aux blancs. Mais les Indiens sont invariablement sales, et il faut des circonstances inouïes pour les décider à employer une demi-heure au nettoyage de leurs tentes. Ils construisent également leurs canots avec du bouleau qu'ils étendent sur de très-légères lattes en bois de cèdre, et ils tiennent excessivement à la symétrie et à la forme. Ils voyagent beaucoup et sont souvent exposés à de gros temps dans ces bateaux qu'ils portent facilement pardessus les rapides, en raison de leur légèreté. Ils font encore avec ce même bois les marmites dans lesquelles ils cuisent le poisson et le gibier. Pour cela, ils mettent dans l'eau des pierres rougies au feu, et c'est merveille de voir avec quelle rapidité une femme indienne cuit un poisson de cette manière. Les Indiens des environs du lac Huron récoltent du blé, le sèchent et le pilent dans un tronc d'arbre creusé en forme de mortier.

Les habitants de ces contrées, étant en communication directe avec les blancs, se servent des mêmes armes qu'eux; on leur voit rarement les arcs et les flèches, qu'on ne trouve guère qu'entre les mains des enfants. Là, comme dans toutes les autres tribus indiennes du nord de l'Amérique, les femmes font tout le gros ouvrage, portent le bois, dressent les tentes et vaquent à la cuisine. Je remarquai une coutume qui présente beaucoup de ressemblance avec les anciennes mœurs des Juifs : à de certaines époques fixes, les femmes sont tenues de se construire des huttes à une petite distance du camp, et de s'y en-

fermer hermétiquement jusqu'à leur retour à la santé.

Avant d'entrer dans la baie de Manetouawning, nous débarquâmes sur une des *îles Spider*, pour nous mettre à l'abri d'une pluie diluvienne; nous n'y trouvâmes qu'une seule habitation. Une femme et ses deux enfants l'occupaient ; les hommes étaient à la pêche, principale occupation des Indiens en été; car il y a peu de gibier; on rencontre parfois un ours ou un daim, et, à de certains moments, des canards.

Manetouawning est situé à l'extrémité d'une baie de six milles de longueur, dans la grande île de Manetoulin, et à deux cent milles de Panetanguishene par la route que nous prîmes.

Le mot *Manetouawning* signifie « l'Esprit saint. » Ce village se compose de quarante ou cinquante maisons construites par le gouverneur de la province, pour les Indiens. Il y a là une mission, un agent indien, un médecin et un forgeron, tous payés par le gouvernement. Je trouvai près de deux mille Indiens, attendant l'arrivée du vaisseau chargé de leurs présents annuels, qui consistent en fusils, munitions, haches, marmites et autres objets à leur usage.

Le principal chef est Sigennok; c'est un Indien vif et intelligent; il est chargé de distribuer à la tribu la part qui lui revient des présents annuels. Il reçoit du gouvernement un salaire comme interprète. Ce salaire lui est donné par politique, car bien qu'inutile comme interprète, puisqu'il ignore l'anglais, son éloquence naturelle est telle qu'il exerce une grande influence sur la tribu; c'est sans doute à la volubilité intarissable de sa langue qu'il doit son nom de (Merle). Le capitaine Anderson, maintenant surintendant des

affaires indiennes, me raconta sur lui comme trait de mœurs l'anecdote suivante : « Sigennok avait dans sa jeunesse l'habitude de boire à l'excès, et dans l'ivresse devenait tellement furieux qu'on devait le réduire par la violence : mais comme cette besogne n'était pas sans danger, eu égard à la force herculéenne de Sigennok, ses amis avaient pris le parti de l'encourager à boire au point de le rendre insensible, plutôt que de s'exposer à toutes ses colères. Un jour qu'il se trouvait dans cet état d'abrutissement, le capitaine Anderson le vit couché devant sa loge et lui attacha les pieds et les poings avec de grosses cordes ; puis il mit un enfant très-faible pour le garder. M. Anderson donna ordre à ce dernier de venir l'avertir au moment du réveil de l'ivrogne, et de ne nommer sous aucun prétexte à Sigennok la personne qui l'avait lié. Quelques heures après, Sigennok revint à lui, et demanda avec colère à l'enfant qui avait osé le traiter d'une aussi indigne façon. Le petit bonhomme, sans répondre à la question, courut au capitaine Anderson. Celui-ci se rendit tout de suite vers le prisonnier, qui lui adressa les mêmes questions qu'à l'enfant, et demanda avec rage sa mise en liberté. Le capitaine lui répondit qu'il avait été lié par ses propres ordres, et exposé ainsi pendant plusieurs heures aux moqueries de tout le camp. Il profita de l'occasion pour insister sur l'humiliation à laquelle un guerrier comme lui s'exposait, uniquement pour satisfaire au goût ignoble qui le mettait au-dessous de la brute.

« Sigennok, humilié dans son amour-propre en se voyant ainsi confié au plus humble de sa tribu, résolut immédiatement de renoncer pour jamais à sa funeste passion, et promit au capitaine Anderson de ne plus

toucher aux liqueurs alcooliques, si on consentait à le délivrer de ses liens. Le capitaine y consentit, et depuis vingt-trois ans Sigennok est resté fidèle à sa parole. »

Un soir que je me promenais dans le voisinage du camp, j'entendis le son d'un instrument de musique, et en m'approchant du virtuose qui était placé sous un arbre, je le trouvai soufflant dans un instrument assez semblable à un flageolet, mais beaucoup plus doux comme son. C'est l'instrument employé par les amoureux dans le voisinage de la case habitée par leur maîtresse. J'ai souvent entendu avec plaisir résonner ces notes simples et plaintives dans le silence des forêts. L'amoureux ne dissimulait pas son secret, il causait au contraire avec moi de ses amours.

Les Indiens se réunissent annuellement à Manetouawning de tous les bords des lacs Huron, Nipissing et Supérieur, et aussi des îles avoisinantes. A l'arrivée des présents, tous, hommes et femmes, avec les enfants, s'assoient par rangs sur le gazon; chaque chef, en tête de sa bande, indique le nombre et les noms de ses hommes à Sigennok, qui distribue les présents avec une grande impartialité. Sa parole domine tout ce tumulte de voix discordantes, son éloquence est incessante, et semble avoir pour effet de calmer toutes les mauvaises humeurs, et de maintenir l'entrain et la gaieté.

Parmi les nombreux Indiens assemblés en ces lieux, j'en remarquai particulièrement un à sa physionomie noble et respectable. J'appris qu'il se nommait *Shaw-wanossoway* ou « celui à la figure tournée vers l'ouest, » et qu'il était un grand devin, connaissant le passé, le présent et l'avenir. J'avais perdu quelques jours auparavant des objets de campement, et je résolus, pour la

curiosité du fait, de m'adresser au magicien. Il me répondit que sa science était impuissante pour ce qui concernait les faces pâles, et malgré l'offre d'une honnête rétribution, je ne pus obtenir qu'il exerçât son art en ma faveur. Il avait été un guerrier illustre dans sa jeunesse, mais, par suite d'un événement romanesque, il avait quitté le tomahawk et le couteau à scalper pour la pacifique profession de devin, qui lui valait une grande réputation parmi ses compagnons. Voici l'anecdote : « Il y avait, voilà de longues années de cela, sur les bords de l'un des grands lacs, une bande de Ojibbeways. Parmi eux se trouvait une famille composée du père et de la mère avec un fils et une fille du nom de *Awh-mid-way* ou « son passage est une harmonie » : elle surpassait en beauté le reste de la tribu, et tous les jeunes guerriers de la nation recherchaient sa main. Au bout de peu de temps, le guerrier *Muck-e-tick-enow* ou « l'Aigle-Noir, » célèbre par son courage à la guerre et à la chasse, avait gagné ses bonnes grâces : loin de dissimuler sa préférence pour lui, la jeune fille, suivant les coutumes de sa nation, éteignit sans hésiter l'écorce enflammée que l'Aigle-Noir avait fait glisser sur le ruisseau qui passait devant la case de sa bien-aimée ; elle le reconnaissait ainsi pour son fiancé attitré. Sûr de son succès, le guerrier fit tous ses efforts pour se rendre les parents favorables et compenser pour eux la perte d'une fille aussi chère. Il partit en conséquence pour une chasse lointaine, et tandis qu'il recueillait une moisson de trophées et de présents, le sort jaloux amena dans le camp Shawwanossoway, grand chef de guerre dans toute sa gloire, il revenait vainqueur d'une expédition.

« Ayant entendu parler de la beauté de Awh-mid-way,

il se présenta à elle entouré des scalps de ses adversaires et chargé de dépouilles. Dès qu'il la vit, il s'éprit d'elle et chercha, par les preuves de l'amour le plus passionné, à attirer ses regards. Il lui raconta ses nombreuses victoires, lui nomma les ennemis qu'il avait tués; il montra les scalps encore sanglants arrachés aux guerriers, la terreur de la nation; il énuméra les chefs qui s'étaient traînés à ses pieds en demandant la paix, enfin il employa tous les moyens pour gagner les bonnes grâces des parents qui, fiers de cette conquête, essayèrent de persuader à leur fille d'accepter une alliance aussi glorieuse. Mais elle, sourde à ces paroles et fidèle à son fiancé, ne conçut que du dégoût pour ces trophées hideux.

« Sans se décourager, et déterminé à la posséder par quelque moyen que ce fût, Shawwanossoway persévéra dans ses poursuites. La pauvre fille, poussée à bout par les menaces de ses parents décidés à triompher de ce qu'ils nommaient son obstination, se détermina à en appeler à l'honneur de son persécuteur, et, dans un moment de désespoir, confessa son amour pour Muck-e-tick-enow. A cette nouvelle, Shawwanossoway sentit son cœur se remplir d'une jalousie terrible, et résolut de tuer son rival. Il se fit indiquer la route suivie par lui, se mit à sa poursuite, atteignit son campement, et, rampant près de son feu, le tua, tandis qu'il préparait son repas du soir. Cachant le corps dans les broussailles, il s'empara de ses trophées de chasse, afin de pouvoir constater son absence, et rentra au village, où il reprit ses poursuites. La malheureuse Awh-mid-way rejeta encore ses propositions, jusqu'à ce qu'enfin, obsédée par les ordres et les menaces de ses parents, et espérant échapper par la ruse

au sort qui la menaçait, elle consentit à fixer une époque pour devenir la femme de Shawwanossoway, comptant sur le retour de son fiancé pour sa délivrance et dissimulant de son mieux sa douleur.

« Le jour terrible vint enfin, et le fiancé ne parut pas : Awh-mid-way fixait avec anxiété les yeux sur le sentier qui l'avait conduit loin d'elle, et le cœur déchiré elle vit arriver le soir de son mariage avec l'homme qu'elle abhorrait.

« Le canot qui, suivant l'usage indien, devait emmener les époux pour un voyage d'un mois, ce qui constitue la seule cérémonie du mariage chez ces peuples, était amarré au rivage. La nuit était venue, le festin de noce préparé, quand.... on s'aperçût que la mariée avait disparu. On la chercha avec inquiétude dans les bois d'alentour, mais aucune voix ne répondit dans les solitudes ; on découvrit alors que le canot des fiançailles était parti, et, supposant que sa fiancée s'en était servi pour faciliter sa fuite, Shawwanossoway, avec le frère de Awh-mid-way, partit à sa recherche en suivant le rivage.

« Après plusieurs heures de marche, ils aperçurent le canot avec la belle fugitive : hâtant le pas, ils atteignirent un endroit où devait forcément passer l'embarcation. Le fiancé sauta à l'eau espérant lui barrer le passage : tous ses efforts furent inutiles et il dut retourner à terre. A peine avait-il débarqué, qu'un violent orage, accompagné de tonnerre, l'obligea à camper pour la nuit. Pendant ce temps, la jeune fille, redoublant d'efforts, disparut aux yeux de ses persécuteurs. Au jour levant, ils reprirent leur course et enfin trouvèrent le canot échoué sur le rivage ; une bande de loups s'enfuit à leur approche, et ils virent

avec épouvante le corps de la pauvre femme presque entièrement dévoré et méconnaissable. Avec désespoir, ils recueillirent ses restes chéris et rentrèrent au camp, où elle fut pleurée pendant bien des semaines par ses amis et ses parents, et enterrée suivant les rites de la tribu.

« Shawwanossoway, désolé du résultat de sa funeste passion, résolut de renoncer à la guerre; o[illegible]ant donc au Grand-Esprit son tomahawk pour le[illegible]mer en instrument de justice, il prit les insign[illegible] devins et depuis lors il n'a pas démenti son nouveau caractère. »

A six milles de Manetouawning est un autre village nommé Wequimecong, fort de cinquante ou soixante maisons, avec une mission catholique et une église. Asabonish le gouverne. Il appartient aux Indiens Ahtawwah; cette tribu a infiniment de rapports avec les Ojibbeways et parle le même langage. Les Indiens de ce village vivent presque exclusivement de saumon et de poisson blanc, qu'ils pêchent en quantités énormes. Ils font aussi en abondance du sucre d'érable, qu'ils vendent au commerce; ils n'ignorent ni l'agriculture ni l'industrie, et, sous la direction des missionnaires, ils ont ensemencé plusieurs champs de blé, d'avoine et de pommes de terre, et construit une jolie petite église.

Tandis que j'étais à Manetouawning, le successeur de M. Anderson, M. Ironsides y arriva; c'est un métis, et son nom indien signifie « la Marche dans l'eau; » il descend de Tecumseh et se sert du même *to tem* ou tortue, chaque famille indienne ayant une sorte de devise héraldique dont elle se sert comme signature dans les circonstances graves. Ainsi, une famille tra-

versant une forêt enlèvera un copeau sur l'écorce d'un arbre et marquera son *to tem* sur le bois fraîchement coupé, de manière que ceux qui viennent ensuite connaissent son passage; ou bien un chef envoie-t-il à un poste pour avoir certains objets, il les dessine sur un morceau de bouleau et met au-dessous son *to tem*, un renard, un chien, un ours, peu importe: ils se font ainsi parfaitement comprendre.

Je restai une quinzaine à l'île de Manetoulin, d'où je m'éloignai en compagnie de M. Dillon, qui retournait avec le schooner porteur des présents. Je partis pour le Sault-Sainte-Marie sur le vapeur *Expériment*, capitaine Harper, qui me prit obligeamment à bord. Au Sault-Sainte-Marie, je fis la connaissance de M. Ballantyne, l'agent du poste de la compagnie de la baie d'Hudson. Il me dissuada vivement de chercher à pénétrer dans l'intérieur, excepté sous les auspices de la compagnie, me présentant cette entreprise comme presque impossible; il me conseilla de m'adresser à sir George Simpson, gouverneur à Lachine, qui, instruit de mes projets, pourrait me faire prendre au printemps par les canots de la compagnie. Espérant donc trouver là le moyen de pénétrer très-avant chez des tribus plus sauvages, je résolus de remettre mon départ à l'été suivant.

CHAPITRE II.

Comme j'ai l'intention de parler du Sault-Sainte-Marie plus tard, j'en passerai ici la description sous silence. J'y séjournai quelques jours et m'embarquai pour Mackenaw sur un steamer. A Mackenaw, distant de quatre-vingt-dix milles, je trouvai une bande d'Indiens, au nombre de deux mille six cents, qui venaient de tous les points toucher une somme de vingt-cinq mille francs pour prix de terres cédées par eux aux États-Unis. C'étaient aussi des Ojibbeways et des Ottawas. En arrivant dans cet endroit, je plantai ma tente au milieu d'eux et commençai à les dessiner. Je fus obligé de m'éloigner, parce que leurs chiens affamés, ceux qu'ils gardent pour leurs traîneaux l'hiver et pour la chasse, dévoraient toutes mes provisions, et me menaçaient du même sort. On s'expliquera ce fait quand j'aurai dit qu'un soir, comme je finissais un croquis, assis par terre seul dans ma tente, avec ma chandelle plantée en terre près de moi, un de ces animaux fit irruption, saisit la chandelle tout allumée et s'enfuit en l'emportant, me laissant dans l'obscurité la plus complète.

Le jour suivant, comme je rentrais, je vis un chien se sauver de ma tente; pensant qu'il venait de me

voler, je résolus de me faire une justice sommaire et je déchargeai mon pistolet sur le maraudeur. Je m'aperçus que j'avais été plus loin que je ne pensais et que j'avais tué le chien. Je fus immédiatement assailli par le propriétaire de l'animal et par sa femme pour le payement de mon forfait; je consentis à liquider l'affaire en leur demandant en échange le montant du jambon et des autres provisions qui m'avaient été soustraits par le défunt. Tout compte fait, nous nous trouvâmes quittes, et on m'invita à souper pour partager les dépouilles de ma victime, travail auquel je trouvai, quelques instants après, mes hôtes activement occupés.

Les Indiens nomment cette île *Mitchi-Macinum* ou la « Grande Tortue, » parce que, vue à distance, elle ressemble à cet animal. Elle est située dans les détroits qui séparent les lacs Huron et Michigan, et contient quelques endroits pittoresques, un pont naturel entre autres que tous les étrangers visitent. Une compagnie de soldats tient garnison dans l'île. Les habitants ne vivent que de pêche, les rapides leur fournissant une quantité immense de saumons et de poissons blancs. Beaucoup de marchands se réunissent à Mackenaw, aux époques de payement; ils apportent avec eux des liqueurs alcooliques qu'ils vendent en secret à ces malheureux; car le commerce en est interdit, et maint Indien qui vient à Mackenaw de bien loin, retourne à son wigwam plus pauvre qu'auparavant, ayant eu une bonne ivresse pour toute récompense de son long voyage!

Je fis le portrait d'un chef nommé *Mani-tow-wah-bay* ou « le Diable. » Il me demanda avec inquiétude mes intentions. Je lui dis, pour le rassurer, que ces

dessins étaient destinés à sa grande mère, la *Reine*. Il dit qu'il avait souvent entendu parler d'elle, et que s'il avait le temps et les moyens, il irait lui faire visite. Il était très-satisfait que ce *second lui-même* eût une occasion de la voir. Il ajouta qu'il avait été un guerrier heureux, et que neuf scalps témoignaient de sa valeur. Il aimait beaucoup la boisson, et dans l'état d'ivresse, c'était un homme des plus violents et des plus dangereux.

Après trois semaines passées à Mackenaw, je me rendis à *Green-bay*, endroit bien placé pour devenir un port de commerce et destiné à être un poste important par la richesse du pays environnant; par suite de spéculations insensées en 1836 et 1837; cette place a été paralysée, et on peut y avoir aujourd'hui des maisons pour rien, en consentant à les entretenir. Je m'amusai à chasser les bécasses qui y abondent. Huit jours après je partais avec trois voyageurs qui se rendaient à la rivière du Renard afin de voir les Indiens Manomanee réunis à cet endroit pour recevoir le montant des terres vendues par eux dans les environs du lac Winebago. Nous nous embarquâmes sur mon petit canot et, remontant le courant, nous arrivions la seconde nuit, vers onze heures, à une hutte indienne sur les rives du lac *Winebago* ou « lac Marécageux. » Deux sœurs y demeurent seules. L'aînée s'appelle *Iwa-toke* ou « le Serpent, » et la cadette *Ke-wah-ten*, ou « Vent du Nord. » Nous remontâmes alors jusqu'à la rivière du Renard; à l'entrée du lac se trouve un comptoir indien auprès duquel une foule de paresseux engageaient tout ce qu'ils possédaient contre de la liqueur : aussi quantités d'entre eux étaient-ils étendus ivres morts.

Un Indien nommé *Wah Bannim* ou « le Chien

Blanc » posa pour moi. Il était en deuil de sa femme, le deuil consiste en une couche de couleur noire étendue sur le visage. Il s'excusa de ne pas paraître en grand deuil, parce qu'une partie de la peinture s'était effacée, et il demandait ardemment du whisky pour se consoler de sa douleur. Après deux jours de marche, nous apercevions le camp Monomanee. La veille au soir, nous avions assisté à une pêche de saumons au harpon. La nuit, ce spectacle est fort pittoresque ; l'éclat rouge des pommes de pin et les racines enflammées attachées à l'avant de l'embarcation, font ressortir les corps bruns des Indiens sur l'eau et les bois d'alentour. On tue beaucoup de poissons de cette manière. Comme la lumière est très-vive et placée au-dessus de la tête des harponneurs, ils peuvent voir les poissons à une grande profondeur, et en même temps ces derniers sont fascinés.

Nous trouvâmes en cet endroit environ trois mille Indiens réunis et attendant avec impatience l'arrivée de l'agent pour leur rétribution. Il y avait aussi une grande quantité de marchands forains occupés à élever leurs baraques. Au bout d'une semaine, les bords de la rivière présentaient l'aspect d'une petite ville. Les baraques, placées par rangées sur le rivage, étaient remplies d'animation. A l'arrivée des Indiens, un conseil fut tenu, par trente chefs, sur une place réservée. J'y pris part sur l'invitation qui m'en fut faite par le chef *Oscosh* ou « le Brave des Braves ». Il ouvrit la séance en allumant une pipe et, la passant à toutes les personnes présentes; la pipe fit ainsi le tour de l'assistance. Les Indiens pensent que les flocons de la fumée montent au Grand-Esprit comme gage de l'harmonie qui préside à la réunion, et pour

témoigner de la pureté de leurs intentions. Après quoi on s'entretint d'affaires; c'étaient presque exclusivement des plaintes à porter au gouvernement. Lorsque plusieurs des chefs inférieurs eurent donné leur avis, Oscosh se leva et parla pendant une heure à peu près. Je n'ai jamais entendu de plus éloquent discours. Quoique petit, Oscosh était plein de dignité; son attitude gracieuse se montrait libre de tout geste inutile. Il se plaignit de nombreux actes d'injustice qu'il supposait inconnus à leur grand père, le président, et qu'il désirait lui voir communiqués par son agent, chargé de lui remettre un tuyau de pipe richement orné en signe de paix.

Un de ses griefs, c'est que l'argent passait par trop de mains avant de parvenir à sa destination, et qu'il s'en perdait de la sorte une grande partie. Il termina sa longue harangue en maudissant les étroites limites dans lesquelles on l'enfermait, et qui ne lui laissaient pas assez de terres de chasse, sous peine d'empiéter sur le territoire de ses voisins. Il ajouta que, semblable au daim poussé par les chiens, il lui faudrait aller se jeter dans l'eau.

Quand Oscosh aspira à la dignité de grand chef, il trouva un rival qui lui disputa cet honneur; ce que voyant, il déclara que, comme il ne pouvait y avoir qu'un seul chef, il était tout prêt à régler ce point le couteau à la main et jusqu'à la mort de l'un d'eux. Cette proposition fut déclinée, et, depuis cette époque, personne ne lui a contesté ses droits.

Sa tribu aime beaucoup les ornements et se couvre de grains de verre, de fragments d'argent et de plumes; mais les hommes seuls se réservent ces parures.

Ils sont très-passionnés pour le jeu; je les ai vus

commencer à jouer couverts d'ornements très-recherchés, qui passaient successivement de mains en mains, jusqu'à ce que le propriétaire originel ne conservât plus même une couverture sur son dos. Les principaux spoliateurs des Manomanees sont les Pottowattomies qui ont l'habitude d'envahir le camp des Manomanees, au moment où ceux-ci reçoivent du gouvernement leur paye, pour leur dérober tout ce qu'ils peuvent, et revenir ainsi chargés de butin. La liqueur est leur principale cause de perdition et les expose plus que tout aux rapines de leurs ennemis. L'introduction des alcools parmi les Indiens est, comme je l'ai dit plus haut, défendue sous les peines les plus sévères par les lois des États-Unis, et avec grande raison; les Indiens, sous leur influence, deviennent les animaux les plus dangereux du monde; et il y a si peu de blancs pour les surveiller au moment des payements, que nous aurions couru de grands dangers de mort s'ils avaient pu facilement nous attaquer.

Je fus moi-même, dans cette occurrence, appelé au milieu de la nuit par l'officier du gouvernement chargé d'empêcher l'introduction de l'eau-de-vie parmi les Indiens. Il me demanda mon aide et celui de tous les autres blancs réunis dans cet endroit, pour faire une perquisition dans le camp afin de découvrir la personne qui vendait des liqueurs. Soupçonnant un métis de ce trafic illicite, nous nous rendîmes à sa tente. Bien que l'on sentît clairement la liqueur dans les vases d'étain, il fut impossible, même en creusant la terre, de mettre la main sur quoi que ce soit. Quand je quittai le pays, je lui fis avouer qu'il avait noyé plusieurs petits barils au fond de la rivière en les attachant avec des bouées.

Parmi d'autres portraits d'Indiens, je fis celui de *Kitchie-Ogi-Maw* ou « le Grand Chef, » un Manomance célèbre dans sa tribu par plusieurs actes audacieux dont un de ses parents me fit le récit; en voici un:

« Son oncle maternel, alors à Mackenaw, se trouva par hasard dans un magasin d'épiceries où l'on vendait des alcools, quand deux soldats entrèrent; l'un d'eux traita l'Indien avec tant de brutalité que celui-ci, profitant de sa force herculéenne, saisit le soldat de sa main puissante et le jeta sur le dos; puis il lui mit le genou sur la poitrine et l'assura qu'il ne lui ferait point d'autre mal, s'il voulait se conduire convenablement. Ces paroles, dites en langue indienne, ne furent pas comprises par les soldats: celui resté libre, croyant la vie de son camarade en danger, tira son sabre et frappa l'Indien au cœur. Aucune punition ne suivit le crime; on se contenta seulement de renvoyer de Mackenaw l'offenseur pour le soustraire à la vengeance des parents de sa victime.

« Un an ou deux après cet événement, deux blancs, M. Clayman et M. Burnett, descendant la rivière du Renard dans un canot, passèrent devant l'habitation du père de Kitchie-Ogi-Maw, beau-frère de l'Indien massacré, qui campait avec sa famille sur le bord de la rivière. Ils furent remarqués par la femme, sœur de l'homme tué qui signala à son mari cette occasion de vengeance, et lui recommanda de ne pas la laisser échapper; mais le mari hésitait, ne voulant pas risquer une rencontre si hasardeuse sans autre secours que celui de son fils, Kitchie-Ogi-Maw, âgé alors de quatorze ans. Sur quoi, afin de montrer son mépris pour ce qu'elle considérait comme une lâcheté, l'Indienne ôta

son jupon et, le jetant au visage de son mari, lui dit de le porter, puisqu'il n'était pas un homme. Le mari sauta sur son fusil et commanda à son fils de le suivre. Les deux Américains avaient débarqué et préparaient leur camp pour la nuit; l'un d'eux était sur les genoux, occupé à attiser le feu, l'autre s'approchait avec une brassée de bois. Le père leva son fusil, et le baissa dans une agitation évidente; son fils, alors, lui dit : « Père, vous tremblez trop; donnez-moi le fusil et « laissez-moi faire. » S'emparant de l'arme, il s'approcha de l'homme à genoux et le tua roide; l'autre, entendant le bruit et voyant les Indiens, jeta le bois qu'il tenait et se sauva. Le garçon, voyant un fusil à deux coups près de sa victime, s'en saisit et se mit à la poursuite du survivant, en appelant son père.

« Le père ne put suivre son fils qui gagnait du terrain sur le blanc; à vingt ou trente pas, il l'ajusta et chercha à faire feu; mais n'étant pas habitué à une double gâchette, il se trompa, et le coup ne partit pas. Alors il arma les deux coups et les tira en même temps; l'Américain fut blessé à l'épaule, mais le recul du fusil jeta l'Indien par terre. Il se remit et, tirant son couteau à scalper, continua sa course vers l'Américain qui, épuisé, tomba en cherchant à franchir un tronc d'arbre.

« L'Indien n'était plus qu'à quelques pas.

« Le blanc voyant son ennemi seul et le père hors de vue, se tourna vers l'enfant, et résolu à la lutte; mais le jeune homme se tint avec soin hors d'atteinte, et se mit à tourner autour du tronc d'arbre pour donner à son père le temps d'arriver. Le fugitif blessé avait repris haleine; il se remit à courir jusqu'au matin, et tomba alors sur des Indiens amis qui

pansèrent ses blessures; par bonheur légères, et le soignèrent jusqu'à ce qu'il put rentrer chez lui. Kitchie-Ogi-Maw crut alors que le meilleur parti était de s'éloigner des établissements des blancs, et il observe encore cette précaution. »

Je trouvai des Indiens de la tribu de Winibago venus au camp en visite. Le mot Winibago signifie « eau sale. » On les distingue facilement des autres tribus, parce qu'ils ont l'habitude de s'arracher les sourcils.

Leur chef est Mauza-pau-Ka[illegible]ou le « brave soldat »; je restai avec lui trois semaines, et fus fort bien traité par les Manomanees.

Les Indiens n'eurent pas plutôt reçu leur argent, qu'il s'ensuivit une scène indescriptible; des quantités de liqueurs, sortant on ne sait d'où, se répandirent dans le camp, et l'effet en fut immédiat. Il n'y avait pas un homme, une femme, ou un enfant assez âgé pour approcher le vase de ses lèvres, qui n'en avalât avec une avidité bestiale. Nous profitâmes avec joie de l'arrivée d'un petit steamer qui navigue sur le lac Winibago pour nous soustraire à ce spectacle dangereux et dégoûtant de chansons, de danses et de querelles; descendus à un endroit nommé « Fond du lac, » nous y prîmes un chariot, gagnâmes le Sheboygan sur le lac Michigan, et de là un autre bateau nous amena à Buffalo, d'où je me rendis le 30 novembre à Toronto.



CHAPITRE III.

Au mois de mars suivant, je retournai à Lachine pour avoir une entrevue avec sir George Simpson. Celui-ci me reçut très-cordialement, et me donna mon passage sur la brigade des canots de printemps.

En conséquence, le 9 mai 1846, je quittai Toronto en compagnie de sir George pour le Sault-Sainte-Marie, afin de m'embarquer sur les canots qui avaient quitté Lachine quelque temps avant, pour gagner le Ottawa et le lac Huron.

A mon arrivée à Mackenaw, le soir, je fus informé par le maître du steamer qu'il ne partirait pas avant neuf heures le lendemain. Confiant dans cette assurance, j'allai à terre pour passer la nuit; mais en me rendant au port le jour suivant, je vis que le navire était parti avec sir George Simpson depuis vingt minutes. C'était un contre-temps des plus pénibles, parce que si je manquais sir George avant qu'il quittât le Sault-Sainte-Marie, je ne pouvais plus accompagner les canots. Je savais aussi que le gouverneur n'y resterait pas plus de quelques heures; mais la difficulté était de le rejoindre: aucun bateau ne voulait partir avant quatre jours.

Résolu toutefois à ne pas manquer cette expédition, je cherchai un moyen de transport à n'importe quel prix. En me promenant sur le rivage, je vis un petit canot à sec, et ayant trouvé son propriétaire, je m'informai si je pouvais le louer et si je trouverais un équipage. Cet homme m'en dissuada fortement en disant que le vent soufflait trop fort et qu'il n'était pas au pouvoir des hommes d'atteindre le Sault-Sainte-Marie le lendemain matin; je n'en persistai pas moins et je finis par découvrir trois rameurs dont le plus âgé n'avait pas encore dix-neuf ans; encore ne consentirent-ils à m'accompagner que sur l'espoir d'une grosse récompense. Ce fut ainsi que nous nous engageâmes pour un voyage de quarante-cinq milles dans une frêle embarcation, avec une couverture pour voile, et pour nourriture un seul pain, un peu de thé et de sucre.

Le vent étant favorable, le canot s'élança avec une rapidité effroyable, et le danger fut imminent depuis notre départ jusqu'à notre entrée dans la rivière Sainte-Marie au coucher du soleil.

Nous y restâmes vingt minutes pour y prendre notre thé; mais alors s'éleva une nouvelle difficulté : une navigation de quarante-cinq milles sur cette rivière tout à fait inconnue, la nuit, contre le courant, et dans un chenal semé de nombreuses îles; il fallait le traverser avant le jour, ou bien le travail aurait dépassé nos forces.

Nous partîmes immédiatement, et après une nuit de peines inouïes, après nous être fourvoyés mainte et mainte fois, et avoir désespéré sans cesse, nous eûmes enfin le bonheur de triompher complétement, et au petit jour, nous apercevions le vapeur si désiré.

A son lever, sir George Simpson fut étonné de me voir ; il le fut plus encore lorsqu'il sut comment j'étais venu, car jamais on n'avait fait si vite une route semblable.

Le Sault-Sainte-Marie est situé au bas du lac Supérieur, à son débouché dans la rivière Sainte-Marie ; à cet endroit, une chute considérable la transforme en un torrent écumant, que des canots dirigés par des pilotes expérimentés, franchissent avec une rapidité terrible. Quelquefois l'aventure est fatale aux embarcations : peu de temps avant notre venue, une barque descendant le rapide avait sombré en tombant sur un rocher caché.

Sur la rive américaine s'élève la petite ville appelée Sault-Sainte-Marie, contenant sept ou huit cents habitants et une caserne bien construite. Sur la rive canadienne, environ à un demi-mille, la Compagnie de la baie d'Hudson possède un comptoir, et l'officier de la douane, M. Wilson, une maison supportable. A ces deux exceptions près, la côte anglaise présente au voyageur une collection de misérables huttes habitées par des métis et des Indiens.

Comme la brigade de canots avait passé deux jours avant moi au Sault-Sainte-Marie, et que les embarcations de sir George étaient trop chargées, il ne put me donner une place ; ma seule alternative était donc d'attendre que *le White Fish*, petit schooner de la compagnie, fût déchargé, et d'espérer qu'il rejoindrait les canots au fort Williams. Cette chance était douteuse, puisque tout dépendait du vent ; mais je n'avais pas le choix. Il fallut quatre jours pour décharger le schooner, et il ne partit que le 20 mai. Nous eûmes au départ une bonne brise, qui con-

tinua jusqu'à la nuit du 23. Arrivés à *Thunder-Point* (rocher de douze ou treize cents pieds de hauteur), un ouragan éclata. Ce bloc gigantesque, illuminé par d'incessants éclairs, présentait un des plus imposants spectacles que j'aie jamais contemplés. Comme l'équipage ne se composait que de deux hommes, je me vis dans la nécessité d'aider à la manœuvre et de renoncer à tout repos.

Au jour levant, nous doublâmes ce cap dangereux, et ensuite l'île de *El Royal*, qui contient, dit-on, de grandes richesses minérales.

Nous jetâmes l'ancre près de l'embouchure de la rivière Kaministaqueah, puis nous remontâmes au fort Williams dans un petit canot. Ce fort, tant que dura la compagnie du nord-ouest, avait une importance considérable comme dépôt de tout le commerce des fourrures, etc., etc., etc. Il a perdu cette importance parce que les marchandises, qui prenaient jadis la route du lac Supérieur, passent maintenant par la baie d'Hudson, depuis que les deux compagnies se sont fusionnées; il est cependant demeuré un point intéressant pour l'agriculture.

J'appris là, à mon grand désappointement, que la brigade avait remonté la rivière la veille. Je fus donc obligé de m'adresser à M. Mackenzie, le commandant du fort, pour obtenir un canot avec trois hommes, afin de rejoindre les embarcations avant qu'elles fussent parvenues au rapide de la montagne, à environ quarante milles. Une demi-heure après, grâce à la complaisance de M. Mackenzie, nous étions en route; et, au bout de dix heures, nous rejoignons enfin les canots à trente-cinq milles de notre point de départ.

La brigade était sous les ordres de M. Lane, au nombre de trois canots montés par huit hommes chacun. Nous campâmes tous ensemble, et à trois heures, le lendemain matin, on partait. Les canots sont en écorce de bouleau; ils ont 28 pieds de longueur sur 4 ou 5 de profondeur; ils sont forts et peuvent porter en dehors de leur équipage de huit hommes, 25 ballots; mais, en même temps, ils sont assez légers pour être aisément enlevés sur les épaules de deux hommes. Toutes les marchandises qui parviennent à l'intérieur et les pelleteries qu'on en tire, sont rassemblées en paquets de 90 livres chacun, afin d'être plus maniables dans les fréquents *portages* [1].

Après avoir ramé, en remontant un courant rapide, nous atteignîmes à huit heures environ le portage de la montagne, dont les cascades surpassent les chutes du Niagara en beauté pittoresque; car bien que très-inférieures en volume d'eau, leur hauteur est égale et le paysage environnant a plus de grandeur sauvage.

L'interruption ainsi causée par ces chutes est d'environ deux milles d'une montée très-roide; il faut y transporter les canots et le bagage par terre. On emploie pour cela une courroie dont on attache les deux bouts aux ballots, et les porteurs passent la courroie sur leur front. Les hommes qu'on emploie dans cette brigade de canots sont loués à Lachine, et on leur donne le nom bizarre de *mangeurs de lard* parmi les gens de l'intérieur, qu'ils ne valent pas pour les fatigues du voyage de Lachine à l'embouchure de la Columbia; quand ils y parviennent, ils sont presque

1. On appelle portages les rapides que l'on fait franchir aux canots sur la plage et à dos d'hommes; nous nous servirons du mot lui-même pour désigner ces passages.

des squelettes à cause des privations qu'ils ont à subir.

Lançant de nouveau les embarcations, nous fîmes à peu près un mille, et passâmes un autre portage appelé *Portage des hommes perdus*, à cause de trois hommes qui se perdirent dans les bois avoisinants. Je faillis y trouver le même sort; car, en montant aux chutes pour faire un dessin, je perdis mon chemin, et, si je n'avais pas déchargé mon pistolet, au bruit duquel répondit une décharge semblable, je n'aurais pas rejoint mes compagnons; ils étaient déjà très-inquiets de mon sort.

Quelques milles plus haut, nous trouvâmes le portage de l'Épingle, ainsi nommé des rochers d'alentour, sur lesquels les hommes doivent porter les canots. Les rochers sont si pointus qu'ils coupent les pieds des porteurs, car habituellement ceux-ci n'ont pas de chaussures ou portent des mocassins très-légers. Nous passâmes en tout six portages en ce seul jour, savoir : *l'Écarté, le portage de la Rose et le portage de l'Ile*, plus ceux qui sont nommés, sur une distance de quarante-trois milles, et avec un courant si fort, même quand nous pouvions nous servir des canots, que les hommes avaient grand'peine à le remonter avec des gaffes.

Le 26 mai, nous fîmes vingt-six milles sur les portages suivants : *portage du Recousu, portages du Couteau, de Bélanger, Mauvaise Décharge, Décharge de Tremblement, Décharge de Penet, portages du Maître, du Petit Chien, du Chien et du Grand Chien;* ce dernier offre une vue splendide de la rivière de Kaministaqueah, dont on aperçoit les méandres, aussi loin que les yeux peuvent aller, dans une des plus jolies vallées du monde.

Le portage du Grand Chien doit son nom à une tra-

dition indienne. « Un grand chien, dit cette tradition, s'endormit une fois au sommet et laissa une marque de son corps que l'on voit encore. » La longueur de ce portage est de deux milles; nous campâmes en haut.

Un de nos mangeurs de lard se présenta au feu du camp, le soir, avec une belle couverture de peau de lapin. M. Lane lui demanda où il se l'était procurée; il répondit qu'il l'avait trouvée dans les buissons. Or, les Indiens ont l'habitude de placer des instruments de tous genres sur les tombes de leurs parents morts, après avoir d'abord mis ces instruments hors de service, dans la conviction que le Grand-Esprit les réparera à l'arrivée des morts dans l'autre monde; ils professent une haine profonde pour tous ceux qui porteraient une main sacrilége sur ces objets, et ne manquent pas de les punir. M. Lane, après avoir rappelé cette coutume, ordonna à l'homme de retourner immédiatement à la place où il avait pris la peau de lapin et de la remettre telle qu'il l'avait trouvée, s'il ne voulait pas nous faire tous massacrer. L'autre ne se fit pas prier, comme on peut le croire.

Le 27, sir George Simpson passa devant nous avec ses deux canots et son secrétaire, M. Hopkins. Comme il n'y avait plus de courants à remonter, les hommes marchèrent à la rame pendant environ quinze milles, à travers le *lac du Chien* pour entrer dans la *rivière du Chien*. Nous eûmes alors à faire un long portage de trois milles sur une haute montagne pour atteindre un petit lac.

J'entendis de grands cris dans les bois voisins, et j'en demandai l'origine; on me dit que quelques-uns de nos hommes avaient entouré un ours qui leur avait livré bataille; mais que, dépourvus d'armes, ils avaient

prudemment battu en retraite. Nous campâmes sur les bords d'une petite rivière. Nous devions ensuite rencontrer les courants rapides, qui aboutissent à la baie d'Hudson.

CHAPITRE IV.

28 mai. — Nous avons franchi aujourd'hui un des plus grands et des plus difficiles portages de toute la route, le *portage de la Savane*. Il s'étend sur environ quatre milles de boue. Jadis on y avait mis des poutres à plat pour les hommes chargés de ballots; mais ces poutres sont presque toutes abîmées, de manière que nos pauvres porteurs enfonçaient parfois jusqu'à la ceinture dans l'eau et la boue. Nous fîmes trente milles par le *portage du Milieu* et le *portage de la Savane;* puis nous descendîmes vingt milles sur la rivière de la Savane et campâmes près de son embouchure, au lieu où elle se jette dans les *Mille Lacs*.

Le 29, nous traversons le lac des Mille Iles, long de trente-six milles; il est bien nommé. Le spectacle alentour est vraiment merveilleux : les innombrables îles varient pendant plusieurs milles jusqu'aux plus petites proportions, toutes couvertes d'arbres, surtout de pins. Ce lac est couvert de canards que les Indiens prennent ainsi : on dresse un chien en traînant

devant lui un morceau de viande attaché à une corde plusieurs fois le long du rivage, jusqu'à ce qu'il suive la piste en remuant vivement la queue; quand il l'a suivie, on lui donne la viande. On arrive ainsi à lui faire faire ce mouvement au commandement, ce qui attire les canards à portée des Indiens apostés. La troupe des canards est si épaisse, que j'ai vu un Indien tuer quarante de ces oiseaux d'un seul coup de fusil, recharger son arme et faire encore feu sur la même bande. Le premier portage qui vient ensuite est le *portage de la Pente*. Nous campons près du suivant, appelé *la Petite Décharge*, après cinquante-six milles de route.

30 mai. — Partis de bonne heure, arrivés au *portage des Français* à l'heure du déjeûner. Nous soulageons les canots de la plus grande partie des bagages pour passer le portage sur trois milles, afin de faire tourner les canots par la rivière, alors très-basse, et nous retrouvons à l'autre bout du portage. Nous campons le soir près d'un petit lac appelé *lac de l'Esturgeon*, après les portages *des Français* et le *portage des Morts*.

31 mai. — Nous descendons la *rivière Maligne* jusqu'à notre passage aux premier, deuxième et troisième portages, et ensuite celui *de l'Ile* et celui *du Lac*. Nous campons près du lac *de la Croix de travers*, après un parcours de vingt-sept milles.

1er juin. — Nous descendons la rivière *Macau* où se trouvent des rapides et des cataractes superbes. Là, nous rencontrons des Indiens, les premiers depuis notre passage au lac des Mille Iles; ils s'appellent Saulteaux; c'est une branche des Ojibbeways, dont ils parlent presque identiquement le langage. Nous achetons à un Indien de l'esturgeon séché. Sa femme portait un

vêtement de peau de lapin; on les considérait, je l'ai su depuis, comme des cannibales ou *Weendigos* « celui qui mange la chair humaine. » Les Indiens croient que les Weendigos ne peuvent être tués par aucun projectile, sinon par une balle d'argent. Je fus informé de bonne source que, dans une certaine circonstance, un père et sa fille, poussés par la faim, tuèrent et mangèrent six membres de leur famille!

Ils campaient près d'une vieille femme indienne qui, par hasard, se trouvait seule dans sa case; tous ses parents étaient à la chasse. Voyant le père et sa fille arriver sans les autres membres de la famille qu'elle connaissait tous, elle commença à se méfier de quelque mauvais coup et à songer à sa propre sûreté. Par voie de précaution, elle imagina de rendre très-glissante l'entrée de sa case. Ceci se passait en hiver : elle versa donc à plusieurs reprises de l'eau qui gelait à mesure, de façon à former une couche de glace. Alors, au lieu de se coucher, elle resta levée, une hache à la main. Vers minuit, elle entendit des pas qu'on faisait avec précaution sur la neige qui craquait; elle regarda à travers les fentes de la case et vit la fille qui écoutait pour s'assurer si l'habitante de la case dormait. Celle-ci feignit de ronfler. Ce son bienheureux n'eut pas plutôt été entendu de l'Indienne, que la misérable s'élança; mais, glissant sur la glace, elle tomba à l'entrée de la loge, où la vieille femme lui enfonça sa hache dans la tête; ne doutant pas que le père ne vînt à son tour, elle s'enfuit alors pour échapper à sa vengeance. Pendant ce temps, en effet, le vieux Weendigo, qui attendait impatiemment le signal de son affreux repas, rampa jusqu'à la case et appela sa fille. N'entendant pas de réponse et voyant son cadavre à la

place de celui de la vieille, il céda à sa faim et sauva sa vie en dévorant le corps de son enfant.

Les Indiens regardent les Weendigos avec horreur, et repoussent celui qu'ils surprennent à manger de la chair humaine, parce qu'ils supposent qu'après en avoir goûté, on y revient toujours. Les malheureux sont donc obligés de construire leurs cases loin du reste de la tribu, et on écarte particulièrement d'eux les enfants. Toutefois, on ne les tourmente pas, mais on les plaint plutôt en songeant aux horribles tortures qui ont pu les réduire à ces extrémités. Je ne crois pas qu'aucun Indien, du moins de ceux que j'ai vus, mangerait son semblable, sauf le cas d'une faim horrible, et je ne pense pas non plus qu'il y ait aucune tribu indienne à laquelle le nom de *cannibale* puisse proprement s'appliquer.

Nous avons traversé aujourd'hui une distance de quarante et un milles, en passant quatre portages avant le lac *Meican*, long de neuf milles; et le *Portage neuf*, qui mène au *lac de la Pluie* où nous avons campé; ce lac est bien nommé, car nous y fûmes retenus par des torrents d'eau pendant deux jours. Il nous fallut jusqu'au 4 pour atteindre le fort Francis, à cinquante milles.

On voit devant le fort une magnifique cascade, à l'entrée de la rivière qui va du *lac de la Pluie* au *lac des Bois*. Au pied de ces rapides, on prend de grandes quantités de poisson blanc et d'esturgeons; ils défrayèrent abondamment notre table : la base de la nourriture ici consiste en poisson et en riz sauvage, et en une petite graine qui pousse aux environs du fort; c'est le premier endroit cultivé depuis le fort

William. Il y avait autour du fort un grand camp d'Indiens Salteaux : une foule d'entre eux vinrent le lendemain matin à l'établissement pour voir le *grand médecin* qui dessinait les Indiens, M. Lane leur ayant expliqué le but de mon voyage.

Je m'adressai au chef *Waw-gas-kontz* « le petit Rat, » pour faire son portrait ; mais il refusa, dans la crainte qu'il lui arrivât quelque chose ; cependant lorsque *Jacaway* « le Grand Parleur » eut laissé faire le sien, Waw-gas-kontz sembla honteux et me tourmenta, pour poser.

5 juin. — Quitté le fort à dix heures du matin ; la pluie continue toute la journée et nous oblige à camper à quatre heures de l'après-midi, après une route de trente milles.

6 juin. — Je remarque que les arbres de chaque côté de la rivière et une partie du lac des Bois pendant cent cinquante milles environ sont littéralement dépouillés de leur feuillage par des myriades de chenilles vertes qui n'ont laissé que les branches. On me dit que ce désastre s'étend encore à une distance double, et donne au pays, en plein été, l'apparence de l'hiver.

Nous sommes contraints de déjeuner dans nos canots afin d'éviter que ces insectes, qui couvrent le sol, ne tombent des arbres dans notre nourriture. Nous rencontrons des Indiens, desquels nous achetons sept esturgeons magnifiques, pesant chacun de quarante à cinquante livres ; cela nous coûte une chemise de coton. Nous entrons dans le lac des Bois et nous campons sur une île de rochers magnifiques, après une marche de cinquante-trois milles.

7 juin. — Nous traversons le lac des Bois, long de

soixante-huit milles. Tandis que nous doublons une petite île placée au milieu, les rameurs de mon canot sautent sur le rivage et, courant vers des buissons, reviennent avec un petit baril de beurre; ils me disent qu'ils l'ont laissé là caché l'année dernière; ce beurre est une bonne fortune, bien que son âge ait singulièrement modifié son goût. Nous faisons ensuite le *portage du Rat* au pied duquel est le fort, petit établissement dont les provisions sont si minces que nous pouvons seulement nous procurer deux poissons blancs. Nous quittons donc la place, bien qu'il soit fort tard, et nous campons quelques milles plus bas, dans la rivière Winnipeg, après soixante-douze milles de route.

8 juin. — Nous continuons notre marche en descendant la rivière Winnipeg, coupée par de nombreux rapides et des chutes superbes; c'est certainement la plus jolie rivière que nous ayons encore vue. Notre pilote prend un brochet qui, en apparence, avait deux queues, une à chaque bout; mais nous découvrons en l'examinant que ce qui lui sort par la bouche, c'est la queue d'un autre poisson, qu'il avait cherché inutilement à avaler. Nous passons près d'une mission catholique appelée *Wabassemmung* « Chien blanc ; » à mon retour, deux ans et demi plus tard, je la trouvai déserte, parce que les Indiens de ces parages ne voulurent pas se laisser convertir. Nous campons pour la nuit à quelques milles plus bas et sommes terriblement tourmentés par les chenilles qui couvraient complétement nos couvertures et nos habits. Nous avons passé les endroits suivants: *Les Dalles, la Grande Décharge, le portage de la Terre Jaune, le portage de la Charrette, le portage de la Terre Blanche, le portage*

de la Cave et Wabassemmung, en tout soixante-onze milles.

9 juin. — Nous passons la chute de Jacques, ainsi nommée d'un homme qui, mis au défi par un de ses compagnons, de lancer son canot sur une chute de quinze à vingt pieds, partit sans hésiter avec sa frêle embarcation ; comme il doublait une petite île, il sauta, tandis que son compagnon attendait sur le rivage. Ainsi qu'on peut le penser, il fut mis en pièce et disparut. Nous campons le soir, après soixante milles, en faisant les portages suivants : *Portage de l'Ile*, la *Chute de Jacques*, la *Pointe des Bois*, *les Rochers Boules*, *la Chute de l'Esclave*, cette dernière, la plus haute des chutes de la rivière Winnipeg. Au portage de la Barrière, les moustiques et les puces noires nous empêchent absolument de dormir.

10 juin. — Nous avons passé trois ou quatre rapides superbes aujourd'hui, les hommes montrant une grande habileté au milieu des dangers qui accompagnent toujours ces opérations. Nous avons fait environ soixante milles sur le Winnipeg par le *Grand Rapide* et ses six portages, chacun en vue l'un de l'autre, et long de cinq milles en tout; on les nomme collectivement les *six portages : premier et second portage* du *Bonnet le Grand Bonnet, les Petits Rochers* et *la Terre Blanche*. Nous campons à deux milles au-dessous des rapides, vers cinq heures, plus tôt que d'habitude, à cause d'avaries survenues à nos canots. L'usage, dans ces pays, consiste à partir tous les matins entre trois et quatre heures et à continuer jusqu'à huit. On déjeune, et on marche jusqu'à une heure avant la nuit, pour donner aux hommes le temps de préparer le camp. Après chaque heure de marche, on accorde un repos de deux ou trois

minutes pour remplir les pipes. Aussi est-ce tout à fait une expression technique de dire que d'une place à une autre, il y a tant de pipes; et cette expression, parmi les voyageurs de l'intérieur, donne une idée juste des distances.

CHAPITRE V.

Partis de grand matin, et arrivés au fort Alexandre pour déjeuner, soit quinze ou seize milles avec les trois portages de *Première, deuxième et troisième eau qui murmure*. Le fort Alexandre est situé sur la rivière Winnipeg, à peu près à trois milles au-dessus de l'endroit où elle se jette dans le lac Winnipeg, et dans le voisinage de bonnes fermes. Je quittai M. Lane avec un grand regret, et avec lui la brigade de canots qui s'en retournait à Norway-House sur la rivière Mackenzie.

Entendant parler d'un camp indien établi à quelques milles de là, je demandai un guide pour m'y rendre. Je dus mettre un voile pour me préserver des moustiques sans nombre pendant la route; je trouvai en effet un vaste camp de Saulteaux. Ils avaient élevé au milieu du camp une case à magie vers laquelle je me dirigeai immédiatement. C'était une construction oblongue composée de perches recourbées en ogives avec les bouts fichés en terre, de manière à former une chambre cintrée protégée contre l'air extérieur

par un toit d'écorce de bouleau. Cette écorce est une des plus grandes ressources que la nature ait mises à la disposition des Peaux-Rouges; car ils ne se contentent pas de l'employer comme toitures ou pour leurs embarcations, mais, profitant de ce que le tissu est très-serré, ils s'en servent pour la cuisine, et parviennent à y faire cuire des poissons. Ils l'utilisent aussi comme papyrus pour transmettre leur correspondance hiéroglyphique.

A mon entrée dans la case de magie, je trouvai quatre hommes, apparemment des chefs, assis sur des nattes et gesticulant avec violence en battant la mesure sur un tambour. Un objet sans doute sacré était placé au milieu et recouvert, mais on ne me permit pas de le voir. Ils cessèrent presque aussitôt leur chant, et semblèrent plutôt mécontents de mon entrée, bien qu'au toucher de mes pantalons, ils me déclarassent un chef.

En regardant autour de moi, je vis que, dans le sanctuaire entouré de nattes, étaient suspendues diverses offrandes, composées surtout de morceaux de drap rouge et bleu, de colliers de boules, des scalps et autres objets incompréhensibles pour moi. Comme les Indiens ne continuaient pas leur magie, je me crus indiscret et me retirai. A peine sorti, je fus entouré par une multitude de femmes et d'enfants, qui ne cessèrent de m'examiner des pieds à la tête, me suivant partout dans le camp, mais c'était sans mauvaise intention, pour satisfaire leur curiosité. Je vis un tombeau surmonté d'un scalp, arraché sans doute à un ennemi par le guerrier défunt; je revins alors au fort après avoir engagé six Indiens à me suivre à la rivière Rouge. Nous partîmes à quatre heures de l'après-midi dans

un petit bateau, avec M. Setler, et nous campâmes sur les bords du lac Winnipeg.

13 juin. — Nous entrons dans la rivière Rouge à dix heures du matin. Les bords, à l'endroit où elle se jette dans le lac, sont, pendant cinq ou six milles, bas et marécageux. Après avoir remonté le courant pendant environ vingt milles, nous arrivons au fort de la Pièrre, appartenant à la compagnie, où je trouve sir George Simpson qui y tient une assemblée tous les ans pour les affaires de la compagnie. J'y restai jusqu'au 15, puis je partis pour le fort supérieur à vingt milles plus haut. Nous fîmes la route à cheval, avec M. Peter Jacobs, missionnaire indien wesleyan, et y arrivâmes en quatre heures, après une route agréable de dix-huit ou vingt milles à travers une partie considérable de l'établissement de la rivière Rouge. Il y a là un tribunal : on y a pendu un Indien saulteaux l'année dernière. Cet homme avait tué un Indien sioux et un homme de sa tribu du même coup de fusil; la balle avait traversé le Sioux et était allée se loger dans le corps du Saulteaux : ce dernier meurtre était donc involontaire. Le pays, dans cet endroit, n'est guère beau; une plaine triste et plate, sans aucuns bois, et ne présentant que l'apparence de terres cultivées.

C'est le principal dépôt de la Compagnie d'Hudson-Bay ; on y rassemble de grandes quantités de pimmikon pour les métis, race qui, distincte de celle des blancs et des Indiens, forme une tribu à part. Bien que les métis aient adopté quelques-unes des coutumes et des manières des voyageurs français, ils tiennent cependant plus encore des Peaux-Rouges. Le fort Garry, un des établissements les plus importants de la compagnie, est établi à la séparation de la rivière Rouge et

de l'Assiniboine, à 97° longitude ouest et 50° 6′ 20″ latitude nord. De l'autre côté de la rivière, on aperçoit l'église catholique et plus bas l'église protestante. L'établissement s'étend sur le bord de la rivière à cinquante milles dans les terres, c'est-à-dire suivant les conventions passées avec les Indiens, aussi loin qu'un cavalier peut distinguer un homme par une belle journée.

Lord Selkirk essaya le premier, en 1811, de fonder à cet endroit un établissement, qui fut vite abandonné. Peu d'années après, plusieurs familles écossaises des îles Orkney y émigrèrent sous les auspices de la compagnie d'Hudson, et maintenant 3000 personnes y vivent en agriculteurs, ne manquant de rien en ce qui touche la nourriture et l'habillement. Quant aux objets de luxe, ils sont presque impossibles à se procurer, parce qu'il n'y a pas de marché plus rapproché que celui de Saint-Paul, sur le Mississipi, à sept cents milles dans des prairies sans aucun chemin. Les métis sont plus nombreux que les blancs, et comptent 6000 âmes. Ils descendent des blancs au service de la compagnie d'Hudson et de femmes indiennes; ils parlent tous le langage cree et le patois bas-canadien, et sont gouvernés par un chef, nommé *Grant*, à la façon des tribus indiennes. Voilà bien longtemps que ce *Grant* les gouverne, et il a été compromis dans les troubles survenus entre la compagnie d'Hudson et les compagnies du nord-ouest. On l'amena au Canada, sous l'inculpation du meurtre du gouverneur Temple, mais on manqua de preuves, et il échappa.

Les métis sont une race d'hommes très-durs, capables de supporter les plus grandes privations et les plus cruelles fatigues, mais leurs goûts indiens prédominent, et ils font de tristes fermiers, négligent leur

terre pour les plaisirs plus vifs qu'ils trouvent dans la chasse. Leurs chasses de bisons sont conduites par toute la tribu, et ont lieu deux fois par an, en juin et octobre ; à ces époques, toutes les familles se donnent rendez-vous dans la plaine du Cheval-Blanc, à vingt milles du fort Garry. La tribu se divise en trois bandes, qui se séparent pour rencontrer les troupes de bisons. Chaque bande emmène environ cinq cents chars traînés par un bœuf ou un cheval; les métis construisent eux-mêmes ces chars à l'aide de planches de pin qu'ils attachent ensemble par des lanières de cuir, il n'y a point de clous dans le pays. La roue est entourée de peau de bison appliquée humide, et qui en séchant se resserre de manière à durer aussi longtemps que la charrette elle-même.

CHAPITRE VI.

J'arrivai au fort Garry environ trois jours après que les métis l'avaient quitté; mais comme je tenais à voir une chasse aux bisons, je me procurai un guide, un char et un cheval de selle, et je partis pour rejoindre une des bandes. Nous fîmes le premier jour trente milles et campâmes dans une magnifique plaine semée de roses innombrables. La marche du lendemain fut fort pénible, car notre route traversait un pays marécageux ; nous fûmes obligés de filtrer l'eau que nous

buvions, parce qu'elle renfermait énormément d'insectes très-dangereux, qui percent, dit-on, les parois intérieures de l'estomac, et causent la mort des chevaux eux-mêmes.

Le jour suivant, j'atteignis la rivière Pambinaw, et je trouvai la bande de chasseurs qui coupait des pieux pour mettre sécher la viande. On ne trouve plus après de lieux boisés, excepté à la réunion des trois bandes, près de la montagne de la Tortue, où on transforme la viande séchée en pimmikon. Voici le procédé : on presse les fines tranches de viande entre deux pierres, jusqu'à ce que les fibres se séparent; on en met environ cinquante livres dans un sac de peau de bison, avec quarante livres de graisse fondue; on mêle le tout et on coud le sac, ce qui forme une masse solide et compacte, d'où le nom *pimmi*, signifiant viande, et *kon* graisse. Chaque charrette rapporte dix de ces sacs, et tout ce dont les métis n'ont pas besoin pour leur usage est acheté avec avidité par la compagnie, qui l'envoie aux postes éloignés, pauvres en nourriture. Une livre de pimmikon équivaut à quatre livres de viande ordinaire, et se conserve pendant des années, exposée à n'importe quelle température.

La bande m'accueillit avec la plus grande cordialité. Il y avait deux cents chasseurs, sans compter les femmes et les enfants. Ces hommes vivent pendant les chasses dans des cases faites de peaux de bisons. Ils sont toujours accompagnés par un nombre immense de chiens, qui se nourrissent des carcasses et des restes de bisons tués; ces chiens ressemblent beaucoup à des loups et viennent certainement d'un croisement de ces animaux. Pour la plupart, ils ne connaissent pas de maîtres, et sont parfois dangereux en temps de fa-

mine. J'en ai vu qui attaquaient des chevaux et les mangeaient.

Au lever du jour, on reprit la route vers les plaines. Les charrettes remplies de femmes et d'enfants, chacune décorée d'un drapeau ou de tel autre signe destiné à les faire reconnaître par leurs propriétaires, s'étendaient sur une longueur de plusieurs milles, et formaient avec les cavaliers qui les escortaient le plus curieux spectacle du monde.

Le lendemain, nous passâmes la montagne de la Danse-Sèche, où les Indiens ont coutume de danser et de faire des fêtes pendant trois jours et trois nuits, quand ils partent pour la guerre. Ils observent toujours cette coutume afin d'habituer les jeunes guerriers aux privations qui les attendent en expédition, et pour éprouver leur force et leur énergie. Car si l'un d'eux faiblit pendant ces trois jours de fête, on le renvoie impitoyablement au camp avec les femmes et les enfants.

Le soir du jour suivant, nous fûmes visités par douze chefs sioux avec lesquels les métis soutenaient une guerre depuis plusieurs années. Ils venaient négocier une paix durable; mais pendant qu'on fumait le calumet de paix, on apporta le cadavre fraîchement scalpé d'un métis qui s'était écarté du camp, et sa mort fut tout de suite attribuée aux Sioux. Comme les métis n'étaient en guerre avec aucune autre tribu, une rage soudaine s'empara des jeunes gens, et ils se seraient vengés de la trahison supposée, sur les douze chefs qui étaient en leur pouvoir, sans l'intervention d'un chasseur plus âgé et plus calme, qui, blâmant un pareil manque à l'hospitalité, escorta les chefs jusqu'aux limites du camp, en les prévenant cependant que toute

paix était impossible jusqu'à la réparation du meurtre de leur ami.

Exposés aux vicissitudes de la vie indienne, les métis se font toujours précéder par des éclaireurs, qui dépistent les bisons et les ennemis. Ils annoncent les bisons en jetant en l'air des poignées de poussière, et les Indiens en courant à cheval dans tous les sens.

Trois jours après le départ des Sioux, nos éclaireurs annoncèrent des ennemis en vue. Aussitôt cent des chasseurs les mieux montés se rendirent sur la place, et se cachant derrière les bords d'un petit ruisseau, dépêchèrent deux d'entre eux, en guise d'appât jeté aux Sioux; ceux-ci, les croyant seuls, se précipitèrent en avant; alors les chasseurs, se levant, firent une décharge qui descendit huit de leurs ennemis; les autres s'échappèrent, bien que plusieurs dussent être blessés, à n'en juger que par le sang répandu sur leurs traces. Quoique ressemblant beaucoup aux purs Indiens, les chasseurs ne scalpent pas leurs ennemis, et dans le cas présent, satisfaits de leur vengeance, ils abandonnèrent les cadavres à la cruauté d'un petit parti de Saulteaux qui suivait la bande.

Les Saulteaux sont une fraction de la grande nation des Ojibbeways, les deux noms signifiant sauteurs, désignation qui leur vient de leur adresse à sauter avec leurs canots par-dessus les rapides qui se rencontrent sur leurs rivières.

Je fis le dessin de l'un d'eux, *Peccothis*, « l'homme à la loupe sur le nombril. » Il parut enchanté d'abord, mais ses compagnons rirent tellement du portrait et firent tant de plaisanteries, qu'il se mit en colère et insista pour que je le détruisisse ou du moins que je ne le montrasse plus pendant mon séjour dans la tribu.

Les Saulteaux, bien que nombreux, ne sont pas une tribu belliqueuse, et les Sioux, célèbres pour leur audace, leur ont longtemps fait une guerre acharnée; aussi les Saulteaux ne chassent dans les prairies qu'en compagnie des métis. Sitôt qu'ils furent en possession des cadavres, ils commencèrent la danse du scalp et mutilèrent les corps de la plus horrible façon. Une vieille femme, qui avait eu plusieurs parents tués par les Sioux, se montra particulièrement forcenée en arrachant les yeux des morts et en les déchiquetant de toutes façons.

L'après-midi du lendemain, nous atteignîmes un petit lac où nous campâmes plus tôt que d'usage, à cause de l'eau. Le jour suivant, je vis une bande d'environ quarante vaches-bisons; nos chasseurs de se mettre à l'œuvre. C'étaient les premières que je voyais, mais j'étais trop loin pour me mêler à la chasse. Les métis en rapportèrent vingt-cinq, qui furent les bienvenues, car nos vivres devenaient rares et j'étais fatigué de pimmikon et de viande sèche.

La partie supérieure de la bosse du bison, pesant quatre ou cinq livres, se nomme, chez les Indiens, la petite bosse. Elle est plus compacte que le reste, bien que fort tendre, et on la garde d'ordinaire. On couvre de graisse la partie inférieure, la plus large, qui est juteuse et d'un goût délicieux. La bosse et la langue sont les meilleurs morceaux du bison. Après nous être gorgés de ce festin, les chasseurs passèrent la soirée à rôtir les os et à en avaler la moelle.

Les deux ou trois jours suivants, nous ne vîmes que de fort petites troupes de bisons; mais en avançant elles devinrent plus fréquentes. Enfin nos éclaireurs nous annoncèrent un troupeau immense à deux milles

en avant. On reconnaît de loin les mâles à ce qu'ils paissent isolés, tandis que les vaches accompagnent les veaux et les maintiennent toujours au centre du troupeau. Un métis nommé Hallett, qui me soignait beaucoup, me réveilla le matin pour l'accompagner dans une reconnaissance, afin que je pusse examiner les bisons à leur pâturage et avant la chasse. Après six heures d'une rude marche, nous fûmes à un quart de mille du bison le plus rapproché. Le corps du troupeau s'étendait à perte de vue. Heureusement, le vent nous soufflait dans le visage, sans quoi les bisons nous auraient sentis à plusieurs milles. Je voulais les attaquer tout de suite, mais mon compagnon s'y opposa, afin de laisser le temps d'arriver au reste de la tribu, suivant les lois de la chasse. Nous nous cachâmes donc derrière un monticule, en dessellant nos chevaux pour les faire rafraîchir. Au bout d'une heure les chasseurs arrivèrent au nombre de cent trente; chaque homme chargea son fusil et en examina la batterie.

Les plus âgés recommandèrent vivement aux plus jeunes de ne pas tirer les uns sans les autres. Chaque chasseur remplit sa bouche de balles pour les couler dans l'arme sans bourrer, afin de gagner du temps et de pouvoir charger au grand galop. Ajoutons tout de suite que le fusil risque d'éclater, mais les chasseurs n'y prennent pas garde; l'arme ne porte pas loin non plus, mais cela n'a pas d'inconvénient, car on fait feu à bout portant.

Ces énormes bisons, qui dévorent la plaine en courant et que bousculent les chasseurs, et par-dessus tout une fusillade incessante, cela forme une scène d'une excitation inouïe. Sur chaque bison tombé, le chasseur

heureux jetait simplement un objet de sa toilette, pour indiquer son gibier, puis il se précipitait sur un autre. Ces marques sont rarement contestées, mais, dans ce cas, on se partage le bison.

Tous préparatifs faits, nous marchâmes vers le troupeau ; à peine avions-nous fait deux cents pas, que les bisons nous virent et partirent à toute vitesse ; nous les suivîmes à fond de train, et en vingt minutes nous fûmes au milieu d'eux. Il pouvait bien y en avoir quatre ou cinq mille, tous taureaux, sans une seule vache.

La chasse ne dura qu'une heure et s'étendit sur un terrain de cinq ou six milles carrés, où l'on pouvait voir cinq cents bisons tués ou expirant. Pendant ce temps, mon cheval, qui marchait vite, se trouva tout d'un coup en face d'un gros bison qui était caché derrière un pli de terrain ; il se jeta de côté et, mettant son pied dans un trou, il tomba en me lançant avec une telle violence, que je perdis connaissance. Je revins assez vite à moi : des chasseurs avaient repris le cheval ; je me remis en selle, fort heureusement, car je trouvai plus loin un chasseur renversé de la même façon et qu'on rapportait évanoui au camp.

Je me joignis de nouveau à la chasse, et arrivant près d'un taureau très-fort, j'eus le bonheur de le descendre du premier coup. Excité par ce succès, je jetai sur l'animal ma casquette, et bientôt logeai une nouvelle balle dans un énorme bison. Celui-là ne tomba pas, mais s'arrêta et se tourna vers moi en mugissant et en me lançant des regards sauvages. Le sang lui coulait abondamment de la bouche, et je croyais qu'il allait tomber. Il était si beau ainsi que je ne pus résister au désir d'en faire un croquis. Je descendis donc de cheval et je commençais, quand l'animal se préci-

pita sur moi; je n'eus que le temps de sauter en selle et de me sauver, abandonnant mon fusil et toutes mes affaires.

Quand le bison arriva à l'endroit où je me tenais, il se mit à bousculer tout ce qu'il trouva, en mugissant furieusement; puis il regagna le troupeau. Je repris mon fusil, le rechargeai et parvins à blesser mon gibier d'une deuxième balle. Cette fois le bison resta sur ses jambes assez longtemps pour que je pusse le dessiner. Ceci fait, je pris la langue des deux animaux que j'avais tués, et je rentrai au camp, suivant l'usage, avec ces trophées de ma victoire de chasseur.

J'ai souvent, depuis, vu des chasses indiennes au bison, mais jamais une semblable. En retournant au camp, je rencontrai un chasseur qui ramenait doucement un bison blessé. Il me dit qu'il ne le tuerait que près des tentes, afin d'éviter d'aller le chercher en charrette; il lui avait déjà fait faire sept milles de cette façon. Le soir, en l'absence des chasseurs, un bison effarouché pénétra dans une des tentes du camp, faisant une peur horrible aux femmes et aux enfants. Les chasseurs, en rentrant, le trouvèrent encore embarrassé dans la tente et le tuèrent par l'ouverture d'en haut.



CHAPITRE VII.

On transporta alors le camp sur le champ de bataille, pour être plus à portée de prendre la viande des bisons. Quelque décidé que je fusse à oublier ma chute, je me trouvai le lendemain fort souffrant de ses suites et de la fatigue de la chasse; mon guide de même. Le jour suivant, nos compagnons virent et chassèrent une autre grande troupe de bisons. La nuit, nous fûmes fort ennuyés par les cris incessants et les batailles d'une quantité de chiens et de loups, qui nous avaient suivis dans la prévision du festin qui se préparait pour eux. La plaine ressemblait alors à un vaste étal: les femmes, dont c'est le travail, coupaient la viande et la suspendaient au soleil, et ce spectacle était des plus originaux. En me basant sur le nombre des bisons tués dans ces deux chasses, je calcule que les métis en tuent à peu près trente mille par an.

Satisfait de cette impression de chasse, je songeai à regagner les établissements de la compagnie; mais je trouvai mon guide si malade, que je craignis de le voir hors d'état de continuer la route. Je cherchai à me procurer un des chasseurs pour le remplacer, mais aucun d'eux ne consentit à entreprendre une aussi longue traite, seul, à cause des Sioux sur le territoire desquels nous nous trouvions. Ne trouvant personne,

je me préparais à partir seul, quand mon guide, se croyant mieux, me proposa de m'accompagner, à la condition d'aller en charrette et de ne pas s'occuper des chevaux ni de la cuisine. J'y consentis de grand cœur, ses services m'étant indispensables.

Nous partîmes le lendemain pour cette route de deux cents milles. Une troupe de vingt chasseurs nous escorta jusqu'à une dizaine de milles, pour nous protéger contre les Sioux du voisinage. Nous nous séparâmes alors après avoir fumé le calumet de l'amitié; je ne pus me défendre d'un très-vif sentiment de regret; j'avais reçu de la part de ces hommes sauvages et rudes tant de preuves de dévouement et d'amitié sincères. Nous trouvâmes l'eau très-rare dans cette première étape; la plupart des mares qui nous avaient abreuvés en venant s'étaient desséchées.

Nous rencontrâmes une troupe de loups et de chiens sauvages attirés par l'odeur des corps morts. Après avoir entravé les chevaux, dressé ma tente et préparé le souper, je rentrai pour me coucher, non sans crainte d'une visite hostile des Sioux; mon guide, pendant la nuit, cria dans un sommeil fiévreux, que ces ennemis fondaient sur nous. Je bondis sur mon fusil, et sortant dans l'obscurité, je faillis tuer mon cheval qui, en tombant dans les piquets de la tente, avait été cause de la frayeur du guide.

Nous marchâmes le jour suivant avec autant de rapidité que la santé de mon guide le permettait, et le soir du 30 juin nous campâmes sur les bords du Pambinaw. Je perdis un temps considérable le lendemain matin à attraper les chevaux, ces animaux parvenant, malgré les entraves, à marcher encore assez vite. L'après-midi, nous atteignîmes le lac Swampy (boueux).

Un peu avant le coucher du soleil, nous fûmes au milieu de ce lac, mais mon guide se plaignait tellement que je ne pus pas continuer.

Je réussis à trouver un petit point sec au-dessus de l'eau, assez large pour me permettre de m'asseoir, mais point assez pour y mettre mes jambes, qui trempaient; car il n'y avait point de place dans la petite charrette pour le guide et moi. Sans aucun moyen de faire la cuisine, je dus manger ma viande sèche. J'essayai de dormir, mais ce fut impossible à cause des myriades de moustiques qui semblaient décidés à boire jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Après m'être battu avec eux jusqu'à quatre heures, le lendemain, mes yeux presque crevés par leurs piqûres, je cherchai les chevaux, qui s'étaient traînés dans un endroit plus profond, attirés par quelques roseaux. J'eus à les poursuivre avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et nous ne pûmes partir qu'à neuf heures.

En quittant cet abominable marais nous n'étions qu'à une journée de marche des établissements, et mon guide, se croyant beaucoup mieux, insista pour que je le laissasse conduire la charrette, pendant que je continuerais plus vite à cheval. Je n'y consentis qu'après l'avoir vu sain et sauf de l'autre côté de la rivière Puante, que les chevaux traversèrent à la nage; je marchai seul en avant vers le fort, je tombai sur un nouveau lac de boue. J'avais pris un mauvais chemin, car en poussant en avant, mon cheval enfonça immédiatement jusqu'au cou dans l'eau. Voyant que je ne pouvais ni avancer ni reculer, je descendis et me trouvai dans le même embarras, pouvant à peine tenir ma tête au-dessus du marais. Je m'arrangeai toutefois pour atteindre le terrain solide, et avec mon

lasso je parvins à sortir mon cheval. Je remontai et tentai l'aventure d'un autre côté, mais sans plus de succès. La boue m'entourait de tous les côtés, aussi loin que je pouvais voir. Mon cheval refusait de me porter d'avantage. Je dus donc descendre et le traîner de mon mieux jusqu'au ventre dans la boue et une eau grouillante de reptiles.

J'avais donc perdu ma route, je n'avais pas de boussole, et comme il pleuvait très-fort, je ne pouvais voir le soleil. Je me décidai toutefois à suivre une direction quelconque à tout hasard, espérant rejoindre la rivière Assiniboine, par les rives de laquelle j'atteindrais à coup sûr le fort. Après avoir marché ainsi huit ou dix milles, je trouvai enfin cette rivière, et deux heures après j'étais au fort Garry. Le lendemain matin, j'appris que deux hommes avaient apporté mon guide en allant à la recherche des chevaux. Le pauvre diable en me quittant s'était trouvé plus mal, et à peine avait-il marché qu'il fut obligé de s'arrêter. Il mourut deux jours après son arrivée.

Le fort Garry est un des mieux construits sur le territoire de la baie d'Hudson. Ses murs de pierre, armés de canons protégent de grands magasins et les habitations des chefs de l'établissement : aussi ne redoute-t-il rien des métis ou des Indiens. Le gouverneur se nomme M. Christie.

Les fonctions de gouverneur de l'établissement de la rivière Rouge sont remplies de responsabilité et de tracas, car le bonheur et le repos de toute la colonie dépendent de la manière dont elles sont accomplies. Les métis sont très-portés à se plaindre, et bien que la compagnie les traite avec beaucoup de libéralité, ils demandent presque des impossibilités ; on ne peut cependant concevoir une

administration plus juste d'un aussi immense trafic. En temps de famine les administrateurs aident tout le monde alentour; ils fournissent des médicaments aux malades, et tentent même d'agir comme médiateurs entre les tribus hostiles des Indiens. On ne voit ni ivrognerie ni débauche autour des postes, et la prohibition des liqueurs est telle que les officiers eux-mêmes n'en reçoivent qu'une ration très-modérée destinée à leurs voyages.

Je n'examinerai pas le côté politique du monopole du commerce des fourrures entre les mains d'une seule compagnie, mais j'exprimerai la conviction que je me suis formée par la comparaison des Indiens du territoire de la compagnie d'Hudson et ceux des États-Unis; c'est qu'en ouvrant le commerce avec les Indiens à tous ceux qui veulent le faire, on marche droit à leur destruction. Car si d'une part il est de l'intérêt d'une grande compagnie comme celle d'Hudson d'améliorer les Indiens et de les pousser à l'industrie suivant leurs habitudes de chasse, même à leur profit; il est aussi, par contre, de l'intérêt de petites compagnies et d'aventuriers isolés de tirer le plus de bénéfices possibles du pays dans le temps le plus court, bien que par ce procédé la source même de la fortune se tarisse. La malheureuse passion des liqueurs qui caractérise toutes les tribus indiennes, et les effets terribles qui en résultent, sont des instruments de destruction assurés dans des mains intelligentes.

Tout le monde sait que, malgré les lois des États-Unis qui défendent si strictement la vente de la liqueur aux Indiens, il est impossible de l'empêcher, et tandis que bien des marchands font de rapides fortunes sur leur territoire, les Indiens déclinent rapidement en caractère, nombre et puissance, tandis que ceux qui sont en

contact avec la compagnie d'Hudson, conservent leurs caractères particuliers, ne diminuent pas comme nombre, et prennent une certaine part au mouvement civilisateur qui les avoisine et les touche.

CHAPITRE VIII.

Ayant appris que deux petits sloops appartenant à une compagnie dont le territoire s'étend entre la rivière Rouge et Norway-House, allaient quitter le fort Inférieur ou le fort de *pierre*, je m'y rendis immédiatement avec M. W. Simpson, et nous y arrivâmes en trois heures. Cet établissement est plus grand que le fort Supérieur et plus solide encore, mais moins bien installé à l'intérieur. Nous nous y reposâmes une heure et nous embarquâmes dans un des sloops ; deux missionnaires catholiques, qui se rendaient à l'île la Croix, occupaient l'autre sloop. Nous descendîmes quelques milles sur la rivière, et jetâmes l'ancre devant la résidence de M. Smithers, le missionnaire protestant, où nous passâmes une bonne soirée, grâce à l'excellente cave de notre hôte. Le lendemain matin nous fîmes le tour de la ferme, qui nous parut dans un état magnifique. M. Smithers emploie surtout les Indiens, qui reçoivent, dans le produit, une part proportionnelle à leur travail.

Après un déjeuner cordial, nous nous séparâmes à contre-cœur de notre aimable hôte, et nous descen-

dîmes le courant. A la nuit, j'entendis distinctement le bruit produit par le poisson de la rivière Rouge appelé *le soleil;* je ne l'ai entendu que dans cette rivière. C'est un son qui ressemble au soupir d'une personne; d'où provient-il? je n'ai jamais pu m'en rendre compte. Nous ne fîmes que peu de chemin, le courant étant très-lent. Après avoir jeté l'ancre pour passer la nuit, les moustiques devinrent si odieux que M. Simpson et moi prîmes nos couvertures à terre, et nous réfugiâmes dans une case indienne à peu de distance du rivage, parce que la fumée qui remplit ces habitations en écarte les insectes. Il y avait là trois ou quatre familles de femmes et d'enfants, les hommes étant à la chasse. On nous abandonna un coin pour dormir, mais un effroyable orage qui s'éleva troubla notre repos. Ces tempêtes sont fréquentes ici; les éclairs étaient si éclatants et les roulements de tonnerre si rapprochés que je crus plusieurs fois entendre notre vaisselle se briser en pièce. Les missionnaires restés à bord furent terrifiés, et passèrent, je pense, la nuit en prières. Peu de temps avant, une case contenant plusieurs personnes fut frappée par le fluide électrique; quatre d'entre elles furent tuées sur le coup, les trois autres très-gravement blessées. Ce sont là des accidents communs sur les bords de la rivière Rouge.

8 juillet. — Ce matin grand vent debout, qui nous empêche de continuer pour le moment. Nous prenons, M. Simpson et moi, un canot, et remontons la rivière jusqu'à un camp indien de Saulteaux que nous avions vu le jour d'avant. Les Indiens nous entourent en nous demandant ce que nous voulons. Notre interprète leur dit que je venais pour faire leur portrait. Un d'entre eux, un énorme individu fort laid, tout à

fait nu, s'avance en me disant de le dessiner, parce qu'il était tel que le Grand-Esprit l'avait fait. Je refusai toutefois, parce que je désirais dessiner une des femmes; mais celle-ci s'y opposa, sous prétexte qu'elle ne pouvait se vêtir convenablement, à cause du deuil dans lequel elle était.

Après quelque difficulté, je réussis à exécuter un croquis d'une jeune fille dans le costume de la tribu, malgré les terreurs de sa mère, qui croyait la vie de son enfant en danger. Je lui répondis qu'au contraire, mon dessin prolongerait son existence, et elle se déclara satisfaite. Alors un magicien s'avança et nous offrit, moyennant une livre de tabac, de nous donner trois jours de bon vent. Nous marchandâmes jusqu'à amener le magicien à nous promettre du bon vent pour une petite poignée de tabac, et nous refusâmes de partager un grand chien rôti qu'on avait tué à notre intention. Nous retournâmes à bord pour y passer une nuit de tortures, dévorés par les moustiques, que la fumée ne suffisait plus à éloigner de notre cabine brûlante.

10 juillet. — Nous sommes obligés de nous tenir sous le vent d'une île rocailleuse assez basse, et bien que le flot se précipite avec force sur le rivage, nous nous décidons à le visiter pour nous reposer de la navigation. Nous avons une émotion, car le bateau se remplit d'eau avant d'arriver à terre. Cependant nous débarquons sains et saufs, et marchons à peu près un demi-mille. L'île est littéralement couverte de mouettes et de pélicans qui couvent; tous s'enlèvent à notre approche en troupe si serrée que l'île entière semble s'envoler à la fois. Les pierres sont tellement criblées d'œufs et de petits, qu'on ne peut avancer sans en écraser. Fatigués par leurs cris discordants et

par l'odeur fétide de leurs excréments, nous regagnons les vaisseaux. Les voyageurs et les Indiens prennent beaucoup d'œufs sur cette île, les œufs de mouette étant considérés comme un mets très-délicat dans de certaines saisons. Il ne semble pas qu'il y ait beaucoup de guano dans cet endroit, parce que probablement, dans les hautes eaux et pendant les pluies du printemps, l'île doit être couverte d'eau.

11 juillet. — Nous entrons dans les rapides situés entre le lac Winnipeg et le lac de la Plaine Verte. Ce nom lui vient d'une plaine de gazon où les Indiens jouent à la balle,

12 juillet. — Traversée du lac de la Plaine Verte : vingt-cinq milles ; le chenal passe au milieu de petites îles rocheuses, et si près qu'on pourrait y sauter du canot. De ce lac nous débouchons dans la rivière du Brochet, et le courant nous porte à Norway-House, à neuf milles, où nous arrivons dans l'après-midi. M. Ross, le gouverneur, nous reçoit avec une grande amabilité. Malgré l'aridité du sol et le froid de ces régions, une mission méthodiste s'est établie à quelques milles du fort. Elle est sous la direction du révérend M. Mason, et se compose d'environ trente habitations, avec une église et une maison pour le ministre. La compagnie soutient cette mission, dans l'espoir d'améliorer les Indiens; mais, à n'en juger que par les apparences, sans grand succès; car les naturels de ce lieu sont sans contredit les plus sales de tous ceux que j'ai rencontrés; aussi, moins on parlera de leurs mœurs, mieux on fera.

Ces Indiens appartiennent à la tribu des Mas-ka-gau, ou Indiens boueux, ainsi appelés de leur habitation dans le pays marécageux qui s'étend de Norway-House à la

baie d'Hudson. Cette race est plutôt plus petite que celle qui habite la plaine, probablement parce qu'elle souffre beaucoup de la faim. On cite même des cas où les Mas-ka-gau se sont mangés entre eux. Leur langage ressemble un peu à celui des Crees, mais il n'est pas agréable à entendre parler. Je fis le dessin de l'un d'eux, appelé *I-ac-a-way*, ou « l'homme qui est allé à la chasse sans lever le camp. »

Je restai à Norway-House jusqu'au 14 août, attendant la brigade d'embarcations descendue au printemps à la factorerie de York, dans la baie d'Hudson, avec les fourrures, et que l'on attendait à son retour avec les provisions pour le commerce de l'intérieur. Notre temps s'écoula d'une façon très-monotone jusqu'au 13, jour où M. Rowand, faeteur chef, arriva avec six bateaux; un des bateaux, sous la direction de M. Lane, était destiné à porter les fourrures que paye annuellement la compagnie de la baie d'Hudson au gouvernement russe, pour le privilége de commerce sur son territoire. Ces fourrures se composaient de soixante-dix paquets, contenant chacun soixante-quinze peaux de loutre de la plus belle espèce. On les réunit principalement sur la rivière Mackensie, d'où on les expédie à la factorerie d'York; là on les trie et on les enveloppe avec le plus grand soin, puis on les porte sur le Saskatchawan, à travers les montagnes Rocheuses et la rivière Columbia jusqu'à l'île de Vancouver, d'où on les envoie à Sitka. Je parle ici en détail de ces fourrures, parce qu'elles nous causèrent toute sorte d'ennuis dans la suite de notre voyage.

Le 14 au matin, nous quittâmes Norway-House dans les embarcations pour aller au lac de la Plaine des Jeux. A peine entré dans le lac de la Plaine des Jeux,

une grosse bourrasque sépara les bateaux, et nous jeta sur un rocher au milieu des eaux. Nous dûmes y rester deux nuits et un jour, sans un morceau de bois pour faire du feu, et exposés à une telle pluie qu'il nous fut impossible de dresser une tente. Dans le lointain, nous apercevions à terre nos compagnons plus fortunés, sous leur tente confortable, se chauffant devant un bon feu; mais la bourrasque était si terrible que nous n'osâmes pas nous hasarder à quitter notre abri.

Le 16, nous pûmes rejoindre nos compagnons; le feu et un bon repas nous remirent bientôt, et on repartit malgré le temps encore gros.

Ce lac, de trois cents milles environ, est si bas que, par les grands vents, la boue du fond remonte à la surface, ce qui lui a valu le nom de lac Winnipeg, ou *lac boueux*. Les vagues s'élevèrent tellement que la plupart des hommes furent malades, et que nous fûmes obligés de nous échouer, ne trouvant pas d'endroit pour débarquer. On vida les bateaux tant bien que mal, et nous restâmes dans cet endroit jusqu'au 18, occupés à tirer les canards et les mouettes, qui s'y tenaient en abondance, et qui fournirent à notre ordinaire.

Le 18 au matin, nous partîmes de bonne heure et arrivâmes dans l'après-midi à l'embouchure de la rivière Saskatchawan. La navigation s'interrompt à la chute que l'on nomme le Grand Rapide, long de trois milles, et qui présente partout une eau écumeuse: les bateaux peuvent le descendre, mais non le remonter.

Un de nos rameurs, nommé Paul Paulet, tomba un jour dans ce rapide, son aviron s'étant cassé, comme il s'en servait pour godiller: grâce à sa force herculéenne, Paulet put se remettre sur ses jambes et résister au courant jusqu'à ce que le bateau qui le suivait le re-

joignit : il sauta dedans, et faisant force de rames, réussit à rattraper son canot, et à sauver ainsi un chargement d'une grande valeur. C'était un métis, et certainement un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Nous campâmes sur le rivage, où nous demeurâmes jusqu'au troisième jour pour faire passer successivement toutes les marchandises. On rencontre habituellement dans ces parages des Indiens qui aident pour les transports, mais ils n'étaient pas là, pour notre malheur.

21 août. — Embarqués dans l'après-midi du 22, nous traversons le lac du Cèdre, pour rentrer dans la rivière Saskatchawan : d'innombrables petits lacs s'étendent sur tout le pays. Le 25, nous atteignons le « Pau, » église d'une mission anglaise, occupée par le révérend M. Hunter. Il habite une jolie maison, très-élégante à l'intérieur, décorée de peintures bleues et rouges ; c'est la grande admiration de son troupeau, qui se compose de la même tribu indienne qu'aux environs de Norway-House. M. Hunter m'accompagna à une case de magie, à peu de distance de son habitation. En y pénétrant, j'aperçus un sac en peau de loutre très-artistement travaillé, et en apparence rempli ; je demandai sa destination, et le magicien m'informa que c'était son sac de magie ; mais il ne voulut m'en laisser regarder le contenu que quand il eut appris que je dessinais et que j'étais moi-même magicien. Ce contenu se composait de morceaux d'ossements, de coquilles, de minéraux, de terre rouge et d'autres objets hétérogènes, d'un usage incompréhensible pour moi.

26 août. — Mais continuons notre route sur le bord de la rivière. Le 28 nous croisons l'embouchure de la

rivière Cumberland. Là, les hommes mettent les bricoles pour traîner les bateaux en remontant la rivière pendant plusieurs jours. Vu une grande quantité d'os de bisons noyés l'hiver précédent en essayant de passer sur la glace : les loups les avaient rongés et nettoyés avec le plus grand soin.

30 août. — Nous avons rencontré aujourd'hui une bande de Crees qui nous procurèrent de la viande de bison, avec des langues et des queues de castors ; ce dernier morceau est considéré comme d'une grande délicatesse. C'est une substance grasse et cartilagineuse que je ne trouvai pas mangeable ; le reste de notre troupe sembla néanmoins le goûter beaucoup. Quant aux langues, elles étaient excellentes ; on les prépare en les séchant à la fumée des cases.

A mesure que nous remontions la rivière, les bords présentaient une apparence plus agréable ; ils se couvraient de pins et de peupliers ; ces derniers poussent où les pins brûlent. Les hommes souffrirent beaucoup de la chaleur, qui était excessive.

6 septembre. — A environ dix-huit ou vingt milles de Carlton, nous entendons un bruit terrible dans l'eau, mais si loin qu'on ne pouvait s'en expliquer la cause. M. Rowand crut d'abord que c'était un grand parti de Pieds-Noirs traversant la rivière à cheval derrière nous. Nous chargeons de suite nos fusils ; mais, en arrivant à l'endroit, nous découvrons que c'était le gardien des chevaux du fort qui faisait passer ses animaux, pour les mettre à l'abri des loups du voisinage.

7 septembre. — Le pays dans les environs de Carlton diffère beaucoup de celui que nous avions traversé jusque-là.

Il ressemble beaucoup plus à un parc, car les plaines ondulées sont parsemées çà et là de bouquets d'arbres. Les berges s'élèvent jusqu'à cent cinquante ou deux cents pieds en collines insensibles couvertes de verdure. Le fort, distant d'un quart de mille de la rivière, est entouré de pieux de bois et fortifié avec des espingoles et des pierriers montés dans le bastion. Il est plus exposé aux attaques des Pieds-Noirs qu'aucun des autres établissements de la compagnie. Les chevaux ont souvent été volés sans qu'on osât sortir du fort pour les aller reprendre. Les bisons sont ici abondants, à n'en juger que par les nombreux ossements épars dans le voisinage.

Nous restâmes au fort Carlton pendant plusieurs jours pour attendre les embarcations. Le deuxième soir de notre séjour, nous vîmes avec terreur un incendie se déclarer à l'ouest, dans les prairies : heureusement, quand le feu arriva à un demi-mille du fort, le vent changea et tourna au sud. Nous restâmes debout cependant toute la nuit, de crainte d'accidents. Quelques Indiens crees se tenaient aux approches du fort, qui est un endroit de commerce pour cette peuplade, une des plus importantes de celles qui obéissent à la compagnie d'Hudson. Cette tribu est de temps immémorial en guerre avec les Pieds-Noirs, qu'elle a même soumis une fois à sa domination. Aujourd'hui encore, les Crees traitent les Pieds-Noirs d'esclaves, bien qu'ils aient reconquis leur indépendance et soient courageux à la guerre. Ces guerres indiennes se prolongent d'années en années, et si elles étaient aussi meurtrières en proportion que chez les nations civilisées, la race indienne serait bientôt anéantie; mais par bonheur les Indiens se contentent de petites victoires, et pourvu

qu'ils rapportent quelques scalps et des chevaux, ils se montrent satisfaits de ces trophées.

Je fis un dessin d'après Us-koos-koosich ou le *jeune gazon*, un brave de la tribu cree. Il était très-fier de montrer ses blessures et fut mécontent de mon travail, parce que je n'avais pas indiqué toutes ses cicatrices, quel que fût leur emplacement. Son frère cadet avait été tué dans une querelle par un homme de la tribu ; et il avait dû attendre six mois avant de pouvoir, à son tour, tuer le meurtrier.

Cet usage de prendre vie pour vie est commun à tous les Indiens, et la première mort en entraîne beaucoup d'autres, jusqu'à ce que la paix se fasse par l'entremise d'amis puissants, le payement de chevaux ou d'autres objets de valeur. Toutefois un Indien en vengeant la mort d'un de ses parents ne cherche pas toujours l'offenseur véritable : pourvu qu'il soit de la tribu ou un de ses parents, sa mort établit la vengeance. Si l'offenseur est un blanc, le premier blanc venu sert de victime expiatoire.

M. Rundell, missionnaire en résidence à Edmonton, attendait notre arrivée à Carlton pour s'en retourner avec nous. Il avait avec lui un chat qu'il avait apporté d'Edmonton, ne voulant pas le laisser derrière lui, de crainte de le voir dévoré en son absence. Ce chat fut une ressource pour nous, une curiosité pour les Indiens et une mine d'inquiétude et de soucis pour son excellent maître.

Le matin du 12 septembre, nous partîmes à cheval, M. Rowand, M. Rundell et moi, pour Edmonton. Les Indiens s'étaient réunis en foule au fort pour nous voir et nous serrer la main. Nous ne fûmes pas plutôt en selle, que M. Rundell, leur favori, entra pour une

grande part dans leurs attentions, ce qui ne sembla pas sourire à son cheval. M. Rundell avait attaché son chat par le cou au pommeau de sa selle avec une ficelle de quatre pieds de longueur, et fourré l'animal dans sa redingote pour plus de sûreté. Le chat, qui ne goûtait pas les sauts du cheval, fit un bond, à l'ébahissement des Indiens, qui ne comprenaient pas d'où il sortait. Retenue par sa ficelle, la malheureuse bête s'enroula dans les jambes du cheval et se mit à les mordre. Celui-ci devint furieux, et se mettant à ruer, lança M. Rundell par-dessus sa tête, sans lui faire grand mal. Ce fut une convulsion de rire générale, avec accompagnement de miaulements et de cris d'Indiens, ce qui donnait à cette scène un caractère d'un comique indescriptible : par bonheur, la vie du chat fut sauve, parce que la ficelle se brisa.

Nous fûmes accompagnés par une troupe de chasseurs qui se rendaient à un piége à bisons placé à six milles de distance. On ne peut établir ces piéges que dans le voisinage des forêts, parce qu'ils sont faits de bûches grossièrement entassées, hautes de cinq pieds, sur un terrain de deux acres. D'un côté, on ménage une entrée de dix pieds de largeur; puis, sur un espace d'un demi-mille, une rangée de poteaux symétriques, appelés hommes morts, vont en s'élargissant graduellement jusque dans la plaine. Nous trouvâmes près du piége une bande attendant impatiemment les bisons que les chasseurs devaient y pousser. Voici comment ils s'y prennent : un homme monté sur un cheval très-vite court en avant jusqu'à ce qu'il voie une bande de bisons. Dès qu'il l'a rejointe, il allume une poignée d'herbes sèches; la fumée s'élève : aussitôt que les bisons l'ont sentie, ils s'enfuient à fond de train. L'homme

alors galope le long du troupeau, qui, par suite d'un instinct invincible, cherche invariablement à passer devant le cheval. J'ai vu des bisons me suivre ainsi pendant des milles entiers. Le chasseur possède là un moyen sûr, pour peu qu'il manie bien son cheval, de conduire le troupeau où bon lui semble. Les Indiens, couverts de peaux de bisons, se placent derrière les poteaux ou hommes morts, et lorsque le troupeau est entré dans l'avenue, ils se lèvent et le poussent jusqu'au milieu de l'enceinte, où se trouve un arbre. A cet arbre pendent des offrandes au grand Esprit pour que la chasse soit belle. Dans les branches se tient un magicien avec sa pipe de magie, qu'il agite continuellement en chantant des prières afin que les bisons soient nombreux et gras.

Le troupeau entré dans l'enceinte, on ferme de suite la porte avec des pieux; les bisons courent en rond les uns après les autres, essayant rarement de sortir, ce qui ne serait cependant pas difficile; si un d'entre eux y songeait, tous les autres pourraient s'échapper. A ce moment, les Indiens les tuent avec leurs flèches et leurs couteaux.

Tant que l'on pousse les bisons, le spectacle est très-pittoresque; mais le massacre le fait devenir plus pénible que beau à voir. C'était le troisième troupeau que l'on poussait dans cette embuscade depuis dix ou douze jours, et les carcasses en putréfaction infectaient l'air. Les Indiens massacrent ainsi des quantités de bisons, probablement pour le plaisir de la destruction. J'ai vu une embuscade de ce genre tellement pleine de carcasses que je ne pouvais comprendre comment tant de bisons avaient pu y tenir vivants. Il arrive parfois que les animaux sont si serrés dans l'enceinte qu'ils en

brisent les pieux par leur seul poids. On me parla d'une embuscade entièrement formée des ossements de bisons empilés en rond comme les bûches que je viens de décrire. Cette négligence de ne pas recueillir la viande expose les Indiens à de grandes privations pendant la saison où les troupeaux émigrent vers le sud.

Comme cela arrive souvent dans ces chasses, une grande bande de loups errait autour de nous dans l'espoir d'une fête, et un jeune Indien, pour nous montrer son adresse, s'élança vers eux. Il arriva à en séparer un du troupeau, et, malgré tous les détours du loup, l'amena dans notre voisinage. En approchant, il lâcha la bride de son cheval et on aurait cru, aux évolutions de l'animal, qu'il était aussi ardent à la poursuite que son maître. Celui-ci, dès que le loup fut près de nous, le transperça d'une flèche du premier coup. Nous choisîmes un joli endroit sur le bord de la rivière, et nous y campâmes.

13 septembre. — Ce matin nous avons passé une petite île où nous avons vu dix-huit daims. Un de nos chasseurs les tourna, et fit coup double sur eux. Le reste du troupeau vint sur nous, et comme un superbe mâle montait la berge, nous le tirâmes. Je le suivis à son sang et je le vis bientôt couché, en apparence si épuisé, que je ne le tirai même pas; je le perdis pour ce motif, car en m'approchant il fit un bond et disparut dans le fourré sans que je pusse le rejoindre. En revenant, je trouvai deux loups occupés à lorgner mon cheval, qui tremblait de tous ses membres. L'un d'eux se préparait à l'attaquer: j'eus la satisfaction de les tuer l'un après l'autre en deux coups de fusil.

CHAPITRE IX.

En rejoignant mes compagnons, je les trouvai desséchant la chair des deux daims pour l'usage des hommes de l'embarcation, après avoir pris ce qu'il fallait pour leurs besoins. Ils le firent en formant un triangle avec des pieux d'environ douze pieds de hauteur, sur un endroit du rivage bien en vue, pour empêcher les loups d'atteindre la viande, et en y attachant un mouchoir rouge afin d'écarter les corbeaux. Sur le soir, comme nous approchions du gué où nous devions traverser la rivière, je vis des bisons paissant paresseusement dans une vallée, et comme je voulais avoir un souvenir du pays qui s'étend sur les bords du Saskatchawan jusqu'à Edmonton, je me mis à dessiner. C'était le commencement de l'été indien; la soirée était fort belle, et sur le paysage se répandait cette vapeur douce et tiède qui provient, dit-on, des incendies si fréquents dans les prairies. Les bisons paissant nonchalamment sur les collines, parsemées çà et là de bouquets d'une végétation luxuriante, le repos profond de la nature et les lueurs du crépuscule qui éclairaient le paysage, lui donnaient un caractère d'une quiétude adorable.

Lorsque j'eus rejoint M. Rowand, nous nous préparâmes à passer la rivière pour éviter un rapide

à quelque distance de là. On mit les munitions et les autres objets délicats dans un panier fait de branches de saule et garni de peau de bison. On posa ces paniers sur l'eau, et chacun traînant son panier par les dents et se tenant à la queue de son cheval, atteignit sain et sauf l'autre rive.

14 septembre. — Nous voyons un nombre immense d'antilopes des prairies. Ces animaux sont extraordinairement rapides et très-craintifs, mais possédés d'une immense curiosité qui les pousse à regarder tout ce qu'ils ne connaissent pas, tant que leur odorat n'en est pas saisi. Notre chasseur part pour la vallée, afin de me montrer la manière de les tirer. Il se met à ramper et se cache derrière un petit buisson, de façon à être à bon vent, puis il agite doucement un morceau de toile attaché à la baguette de son fusil; les antilopes voient ce chiffon, et s'approchent graduellement jusqu'à portée; il en tue un; le reste s'enfuit comme un éclair.

15 septembre. Une heure après avoir quitté le gîte, nous tombons sur un campement d'Indiens crees, qui viennent nous trouver en grand nombre. M. Rowand connaissait leurs chefs, aussi nous témoignent-ils beaucoup d'amitié; nous leur achetons de la viande sèche. Un an plus tard, en revenant, je rencontrai leur grand chef, *Kee-a-Kee-Ka-Sa-coo-way*, ou « l'homme qui pousse le cri de guerre, » et j'appris quelque chose de son histoire que je mettrai à la fin de ce journal. Quand je le rencontrai au fort Pitt, en janvier 1848, le second chef, *Muck-e-too*, ou « la poudre, » agissait comme son aide de camp; le chef donnait les ordres à voix basse, et lui les transmettait à cheval dans le reste du camp d'une voix sonore. Muck-e-too est un grand guerrier et un grand voleur de chevaux, les

deux plus belles qualités pour un chef, car le vol des chevaux vaut l'art de prendre des scalps. Nous avons toutes les peines du monde à nous débarrasser de ces braves gens.

Ils réussirent toutefois à retenir adroitement un bateau resté en arrière, et on dut leur donner du tabac pour qu'ils nous permissent de continuer notre route.

16 septembre.— Nous avançons jusqu'au milieu de la journée dans le plus ravissant pays, couvert de luxuriantes prairies ; les plaines émaillées de fleurs de toutes sortes présentent l'apparence d'un véritable jardin. Tandis que nous préparons notre déjeuner et que nos chevaux paissent, nous voyons une troupe d'Indiens sur l'autre bord de la rivière, qui faisaient des signaux à d'autres de leurs amis cachés. Sur ce, huit de leurs jeunes guerriers viennent faire une reconnaissance, et voyant que nous sommes des amis, ils nous conduisent à leur campement où nous leur marchandons des chevaux.

Je fais le portrait d'un de leurs chefs, *Otisskun*, ou « la corne, » ou plutôt un dessin de son dos d'où pend un sac contenant des cheveux ou des ossements de ses parents. Les Indiens portent constamment ces sacs, pour lesquels ils professent un respect sans bornes, qu'ils aillent à pied, à cheval, ou pendant leur sommeil, et cela pendant trois ans. Ce n'est pas seulement dans cette tribu, mais dans toutes les autres que l'affection pour les parents est très-remarquable, bien qu'elle ne se manifeste en apparence que d'une façon bizarre. Comme exemple, je pourrais mentionner la coutume universelle des mères indiennes, qui cherchent avidement un autre enfant, même celui d'un ennemi, pour rempla-

cer un des leurs, quelque soit le nombre des autres enfants. Cet enfant d'adoption est toujours traité avec autant, sinon plus de tendresse, que les enfants du mariage, mais dans ce cas l'affection de la mère s'appuie évidemment sur le souvenir.

J'ai une peine inouïe à rattraper mon cheval, qui s'était échappé, parce que les chiens indiens dans un moment de famine, avaient mangé le lasso qui l'entravait.

17 septembre. — Nous avons été réveillés cette nuit par notre chasseur, qui nous informa que les chevaux avaient été volés, et nous partîmes à leur recherche. A un mille, nous les trouvâmes poursuivis par une bande de loups: leurs entraves les avaient empêchés d'aller plus loin. Les loups ne se retirèrent qu'après deux ou trois coups de feu, mais nos montures étaient fort terrifiées.

Dans le courant de notre marche d'aujourd'hui, nous avons tué un antilope, ce qui fut heureux, car M. et Mme Lane arrivèrent au camp le soir épuisés, après une marche de douze heures sans aucune nourriture. La nuit fut très-froide et on ne put guère se procurer de bois; de plus, nous n'avions ni tentes, ni couvertures, ayant renoncé à ce luxe depuis notre départ à cheval.

19 septembre.— Nous atteignîmes le fort Pitt le soir. C'est un joli petit fort, construit en bois comme tous les forts, il faut excepter ceux de la rivière Rouge. Le pays ici abonde en bisons, et on y cultive habilement la terre. Nous y restâmes jusqu'au 23, et je fis un croquis de *Chimaza*, ou « le petit esclave, » un Indien chippewayeen. C'est le seul de cette tribu que j'aie jamais vu; ses compagnons habitent loin au nord du fort Pitt, sur le lac Athabasca; son habileté à la chasse lui avait donné une grande célébrité parmi les négociants. Il

avait apporté avec lui au fort, quand je le vis, plus de cent peaux de loutres, sans compter d'autres fourrures en nombre considérable.

23 septembre. — Je quittai le fort à cheval, avec M. Rowand, M. Rundell, un gamin indien et un nouveau chasseur, en vrais voyageurs des Prairies, sans aucune provision, pas même un grain de sel, et ne comptant que sur nos fusils pour nous alimenter. Nous n'avions pas fait dix milles que nous tombâmes sur des troupeaux énormes de bisons.

Pendant nos trois jours de route jusqu'à Edmonton, nous ne vîmes que ces animaux qui couvraient la plaine à perte de vue, et si nombreux qu'ils arrêtaient souvent notre marche, en soulevant une poussière suffocante. Nous en tuions un chaque fois que nous avions besoin de nourriture, choisissant les vaches les plus grasses, ne prenant que la langue et la bosse et laissant le reste. M. Rowand blessa une fois une vache qui se jeta dans un buisson; il la suivait quand elle se retourna, le culbuta lui et son cheval; elle sauta par-dessus heureusement, et ne le blessa pas.

CHAPITRE X.

Nous traversâmes la prairie de l'*Herbe longue*. La plaine était semée des ossements de tout un camp indien, qui avait été détruit par le fléau habituel à

cette race, la petite vérole; ces ossements étaient tombés des arbres auxquels il est d'usage de suspendre les morts enveloppés dans des peaux. Un ours énorme buvait dans une mare, et notre chasseur s'élança pour chercher à le tirer. L'ours l'attendit de pied ferme; l'Indien hésita un peu et tira de trop loin. L'ours se leva tranquillement et regardant le chasseur un instant, se détourna et s'en alla au pas. Je résolus de tenter à mon tour la chance. Comme j'étais bien monté, je m'approchai à trente pas, et, tandis que l'animal me regardait, je lui tirai mes deux coups; l'un des deux le blessa à l'épaule, et l'ours, avec un hurlement sauvage, se mit à ma poursuite. Je revins alors au galop près de M. Rowand, qui le blessa de nouveau; cependant l'ours avançait toujours.

Pendant ce temps, l'Indien et moi, nous avions rechargé nos armes; l'Indien fit feu, l'ours se dressa de nouveau sur les jambes de derrière; profitant du moment, je lui logeai une balle dans le cœur; l'Indien alors écorcha cet immense gibier, et coupa les pattes qui nous fournirent un excellent rôti. Les griffes, que je conservai, mesuraient quatre pouces et demi. Il n'est pas d'animal, sur tout le continent, que les Indiens craignent autant que l'ours, et ils se garderaient bien de l'attaquer sans avoir un cheval très-vite.

Nous eûmes beaucoup de difficulté à trouver une place pour camper, à cause du nombre des bisons qui nous entouraient, et nous dûmes tirer des coups de fusil toute la nuit pour les éloigner. Dans un certain endroit, le sol était couvert de bois de daims. Notre course avait été si rapide que le cheval de M. Rowand était forcé; mais nous avions des chevaux de relais, et nous abandonnâmes le pauvre animal aux loups qui

nous faisaient une constante escorte. Nous campâmes ce soir-là sur les rivages d'un superbe lac d'eau douce. Pendant notre route de la journée, nous avions passé devant plusieurs lacs desséchés généralement petits, qui étaient couverts d'une couche de sous-carbonate de soude; leurs rivages étaient semés de plantes qui ressemblaient à cette végétation marine qu'on nomme criste, mais la couleur était pourpre. La couche de soude est si unie que ces lacs semblent recouverts de neige.

26 septembre. — M. Rundell, complétement épuisé de la journée de la veille, resta au camp ce matin avec le gamin indien. Nous le quittâmes à notre grand regret, M. Rowand et moi, à trois heures et demie du matin, et nous galopâmes toute la journée, ne nous arrêtant qu'une heure pour déjeuner et faire souffler les chevaux.

Vers cinq heures du soir, nous rencontrâmes, à dix milles du fort Edmonton, une société de gens du fort à la chasse des oies sauvages; ils avaient été fort heureux, et voyant l'état piteux de nos chevaux, ils nous donnèrent les leurs pour nous permettre d'arriver plus vite au gîte.

Au bord de la rivière, que l'on traverse pour gagner le fort, M. Rowand qui montait un bon cheval se jeta à l'eau; j'y poussai le mien, quoique plus petit; mais il ne put me porter et perdit pied en heurtant un rocher caché dans l'eau. Je faillis y rester, à la grande joie de M. Rowand, qui me regardait du rivage; mais j'en sortis cependant à mon honneur.

Edmonton est un grand établissement; on y conserve de grandes provisions de viandes séchées, de langues et de pimmikon. Il est habité toute l'année par un facteur chef avec un employé, et quarante ou cinquante

ménages, qui vivent dans son enceinte. Leurs travaux consistent surtout à construire des bateaux pour le commerce, à scier du bois qu'ils font flotter sur la rivière. Les peupliers abondent sur ces rivages, et le fort en brûle chaque hiver huit cents cordes à peu près. Les femmes, presque toutes Indiennes ou métis, font des mocassins et des vêtements pour les hommes et convertissent la viande séchée en pimmikon.

La nuit de notre arrivée à Edmonton, le vent s'éleva à l'état de tempête, et nous bénîmes la Providence de nous trouver ainsi en sûreté. La prairie que nous venions de traverser quelques heures auparavant, était en feu, et formait un spectacle terrible de beauté, à cause de l'éclat des flammes plus grand dans une nuit plus obscure. Nous tremblions de voir l'incendie se propager du côté du fort qui eût été nécessairement détruit. Nos craintes pour M. Rundell, que nous avions laissé en arrière avec les gamins, ne furent calmées que trois jours après, quand il vint. Il paraît qu'il aperçut la flamme à une grande distance et qu'il gagna au plus vite la rivière qu'il traversa pour son bonheur. En pareil cas, les Indiens, quand ils se trouvent près d'une prairie enflammée, mettent le feu à une longue traînée d'herbes devant eux, et, en la suivant ensuite, ils échappent à tout danger, sauf à la fumée qui les suffoque presque.

Comme nous devions rester à Edmonton jusqu'à l'arrivée du bateau avec M. Lane et les fourrures pour la Russie, je me mêlai beaucoup aux Indiens qui entourent toujours le fort pour leur commerce. C'étaient surtout des Crees et des Assiniboines. Je fis le portrait d'un chef assiniboine, *Potika-Poo-Tis*, ou « le Petit-Homme rond. » On le connaissait beaucoup à

Edmonton, où on l'appelait le duc de Wellington, sans doute à cause de ses hauts faits. Il eut un jour une affaire avec les Pieds-Noirs, et, pendant qu'il tirait un coup de fusil, il reçut une blessure assez curieuse. La balle entra dans son poignet, traversa le bras, entra dans son cou et ressortit en haut de l'épine dorsale.

Après m'avoir dit une foule de ses exploits, il me raconta, à mon grand étonnement, qu'il avait tué sa propre mère. Il paraît que, pendant un voyage, elle lui dit que, se sentant trop vieille et trop faible pour supporter les fatigues de la vie, elle lui demandait de la prendre en pitié et de mettre fin à ses souffrances : il la tua sur la place. Je lui demandai où il l'avait visée. « Pensez-vous, me dit-il, que j'aie choisi une mauvaise place ? Je l'ai frappée là, ajouta-t-il en montrant son cœur ; elle mourut sur-le-champ ; je pleurai d'abord, puis quand je l'eus enterrée je n'y songeai plus. »

Il ne faut pas croire que les Indiens considèrent les femmes avec les sentiments des nations civilisées : ils les regardent plutôt comme des esclaves que comme des compagnes. Cela se remarque surtout dans leur manière d'être avec les femmes âgées, qu'ils trouvent à peine faites pour vivre. En voici un exemple :

Quelques domestiques de la compagnie remontaient, pendant l'hiver, la rivière Saskatchawan sur la glace, avec un traîneau à chiens, chargé, entre autres choses, d'un tonneau contenant huit gallons de spiritueux ; en passant sur un endroit de glace mince, les chiens enfoncèrent avec le traîneau et disparurent emportés par le courant. L'été suivant, des Indiens qui se baignaient près du rivage trouvèrent le tonneau intact, et, voyant quel était son contenu, ils résolurent de faire bombance. Un d'entre eux, toutefois, supposa que la li-

queur pouvait bien avoir été empoisonnée par les blancs, pour se venger de ce que la brigade de canots avait été attaquée l'année précédente. On décida donc de faire goûter la liqueur au préalable, et on choisit pour cela huit des plus vieilles femmes du camp. Celles-ci y furent prises, et, commençant à être soûles, se mirent à chanter. Alors un vieux chef arrêta leurs libations, en disant que le rhum ne pouvait être empoisonné, et qu'il était bien trop bon pour être bu par des vieilles femmes. Toute la tribu se mit donc de la partie, et le tonneau fut bientôt vide.

Un jour, pendant que je flânais au sud du fort, je vis deux Assiniboines qui chassaient le bison. L'un d'eux était armé d'une lance faite d'une tige de frêne, ornée de touffes de cheveux et armée d'une pointe de fer; l'autre portait un arc recouvert de nerfs de bison. Les Indiens se servent de ces arcs avec une force et une adresse rares; par exemple la flèche traverse le corps d'un bison et va se ficher en terre de l'autre côté.

CHAPITRE XI.

Nous restâmes à Edmonton jusqu'au 6 octobre, pour nous préparer au pénible voyage qui nous attendait. Nous partîmes le 6, au point du jour. Notre troupe se composait de M. Lane et de sa femme, d'un jeune

commis appelé Charles, qui se rendait à un poste du flanc des montagnes Rocheuses, d'un M. Gillveray et de dix-huit hommes; nous emmenions soixante-cinq chevaux pour porter les bagages et les provisions. Ce nombre de chevaux peut paraître énorme pour une si petite troupe; mais Edmonton était le dernier poste où nous pussions trouver des provisions, de ce côté-ci des montagnes, et nous devions forcément en emporter de grandes quantités. Grâce aux lenteurs du départ et à l'agitation des chevaux, le premier jour de marche ne nous mena qu'à la crique de l'Esturgeon, à seize milles.

7 octobre. — Les prairies s'éloignent vite de nous. Nous marchons au nord. Le chemin devient presque impraticable, à cause de l'humidité et de la boue; les chevaux s'embourbent à chaque pas, en perdant leur charge dans leurs efforts pour se tirer d'affaire. Nous sommes assez heureux de pouvoir varier notre ordinaire; nous tuons des oies sauvages qui me sembleraient moins mauvaises si nous avions du sel pour les assaisonner.

8 octobre. — La tempête dont j'ai parlé plus haut avait déraciné des arbres immenses et les avait amoncelés dans toutes les directions. Cela nous retient pendant des heures : il faut que les hommes coupent et taillent pour nous livrer passage. Cette marche à travers des bois épais fut donc des plus pénibles.

9 octobre. — Mauvais chemin et pas de gibier. Nous nous tenions à côté des chevaux. Un highlander, du nom de Colin Frazer, nous rejoint. Il se rend à un petit poste dont il est chargé, à l'embouchure de la rivière Athabasca, dans les montagnes Rocheuses, où il vient de passer ces onze dernières années. Il a été amené dans le pays par sir Georges Simpson, en

qualité de joueur de pipeaux, quand sir Georges explorait la rivière Frazer. Il fit un grand voyage à travers un pays peu connu, chez des Indiens qui n'avaient presque jamais vu de blancs. Colin portait les pipeaux, en gardant son habit d'highlander; quand on s'arrêtait dans les forts ou dans n'importe quel autre endroit, on le faisait jouer, au grand étonnement des naturels, qui le prenaient pour un parent du Grand-Esprit; c'était la première fois qu'ils voyaient un homme aussi extraordinaire. Un des Indiens lui demanda d'intercéder pour lui auprès du Grand-Esprit; mais, ajoute Frazer, le demandeur connaissait mal mon peu d'influence sur ce personnage!

10 octobre. — Je quittai la troupe ce matin pour continuer en avant, et à deux heures de l'après-midi, après une marche rapide, j'atteignis le fort Assiniboine sur la rivière Athabasca. Cet endroit, bien qu'honoré du nom de fort, est une simple construction employée à garder les chevaux. Nous y trouvâmes deux bateaux que les hommes se mirent de suite à réparer. A deux heures, nous repartons, et pendant les cinq jours suivants, nous faisons peu de chemin, ayant à lutter contre un courant rapide; les eaux basses nous contrarient aussi beaucoup. Nous n'avons ni gibier ni Indiens, ce qui a rendu notre route terriblement monotone; les matinées deviennent glaciales.

15 octobre. — A l'heure du déjeuner, il fait très-froid et il neige; nous tenons conseil; on décide que vu le temps, cinq hommes, un des bateaux, et le commis Charles retourneront au fort Assiniboine avec les paquets de peaux pour la Russie. Nous nous empilons alors dans le bateau qui reste, et nous sommes obligés souvent de descendre à terre à cause des eaux basses pour

soulager l'embarcation. Nous avons presque toujours à tirer le bateau ; nos hommes ont de l'eau jusqu'à la poitrine. Un d'eux glisse dans un trou, et nous avons grand'peine à l'empêcher de se noyer. Cinq minutes après sa sortie de l'eau, ses vêtements étaient tout couverts de glaçons. Je lui demande s'il avait froid, il me répond avec le stoïcisme des Iroquois : « mes habits sont froids, mais moi je n'ai pas froid. »

16 octobre. — Le temps devient si glacial que nous nous demandons si nous pourrons traverser les montagnes cette année. La corde qui sert à tirer l'embarcation se casse deux fois, et notre bateau court grand risque de se briser en mille morceaux sur les rochers ; si ce malheur nous arrivait, nous perdrions nos provisions et nous mourrions probablement de froid.

17 et 18 octobre. — Beau temps. Cette rivière est la plus monotone que j'aie vue dans mes voyages. Rien que des pointes les unes après les autres, toutes couvertes de pins, sans aucun aspect étendu. Le cours de la rivière, bien que tortueux, est rapide, interrompu par des chutes, et marchant de six à sept milles à l'heure.

19 octobre. — Nous rencontrons un chasseur indien avec sa famille ; il a deux canots ; il en vend un à Colin Frazer, qui s'y embarqua avec quatre hommes afin de soulager le nôtre. Nous achetons de cet Indien de la viande de castor et des nez d'élans ; ces derniers forment un manger délicieux et sont très-goûtés des Indiens.

22 octobre. — Les hommes des embarcations sont bien disposés. Je mesure un arbre couché par terre et qui marque sept pieds de tour ; nous trouvons trois ours laissés *en cache* par Colin Frazer, un vieux et deux

jeunes. Il me dit plus tard qu'il avait tué les deux jeunes d'un seul coup pendant qu'ils grimpaient sur le dos l'un de l'autre pour monter sur une berge. Les oursons nous font grand plaisir à manger, car nos provisions fraîches sont depuis longtemps épuisées.

24 octobre. — Passé les rapides de la Mort. Les hommes ont de grandes difficultés à enlever le bateau; quant à nous, il nous faut marcher. Tous les étangs et les eaux tranquilles sont assez gelés pour nous supporter. La rapidité du courant empêche seule la rivière de prendre. Un petit sac contenant des baies de saskatôme a été volé, et on le retrouve dans le bagage d'un des hommes. M. Gillveray, un des plus solides de la troupe, est appelé pour administrer un châtiment, et il y procède en donnant une affreuse volée au délinquant; le fait méritait punition, car les plus terribles conséquences résulteraient du vol des provisions dans un voyage à travers ces régions désolées.

28 octobre. — Nous passons l'embouchure de la rivière du Vieil-Homme. Les Indiens disent qu'un mauvais esprit descendait un jour cette rivière qui est si rapide qu'un canot ne peut la remonter. Parvenu à son embouchure, là où elle entre dans l'Athabasca, il fit cinq enjambées pour la descendre, laissant un rapide à chaque pas; ces rapides sont à un mille les uns des autres. La rivière devient si basse qu'il nous faut deux fois décharger les bagages.

29 octobre. — Je monte sur la berge, qui est très-élevée, et je vois pour la première fois la sublime et en apparence interminable chaîne des montagnes Rocheuses; c'est à peine si on peut découvrir leur silhouette à travers l'atmosphère fumeuse des prairies sans cesse enflammées à cette époque de l'année.

M. Gillveray blesse une antilope qui passait la rivière où je l'achève ; nous campons à la place même et faisons un succulent souper.

1er novembre. — Entré le matin dans Jasperlake. Ce lac a environ vingt milles de longueur, et de trois à quatre milles de largeur ; mais il est très-bas en cette saison, les sources de la montagne étant gelées. Nous débarquons trois hommes pour soulager le canot ; mais quelques instants après s'élève une bourrasque terrible qui nous mène au nord ; une tempête de neige vient s'y ajouter ; nous campons. Ceci est bien malheureux : nous ne pouvons communiquer avec les hommes restés en arrière qui se trouvent ainsi sans provisions et sans couvertures par un froid intense.

2 novembre. — Nous touchons aux montagnes ; la neige est profonde ; on se figurerait difficilement la force du vent qui se déchaîne à travers une brèche formée, d'un côté, par le rocher perpendiculaire de quinze cents pieds, appelé le rocher de Miette, et une immense montagne de l'autre. Le nom de Miette vient d'un voyageur français qui grimpa jusqu'à son sommet, et s'assit fumant sa pipe avec les jambes pendantes au-dessus d'un abîme horrible ; M. Gillveray et le guide vont en avant près de Colin Frazer à quatorze ou quinze milles pour se procurer des chevaux, parce que nous voyons que la marche en bateau devient impossible, tant à cause des eaux basses que de la violence du vent.

3 novembre. — La bourrasque continua avec la neige ; d'après ce qu'on m'a dit, il règne toujours du vent dans cet endroit. La forêt se compose en entier de très-hauts pins, petits en circonférence, et poussant très-serrés ; la tempête leur donnait un aspect bizarre

en les inclinant comme des épis de blé. Comme le sol est très-léger et appuyé sur les rochers, les racines forment un véritable filet qui s'agite constamment; il nous berça pendant toute la nuit. Cependant, notre guide revint de Jasper-House avec plusieurs chevaux; notre embarcation avait été soulevée par le vent hors de l'eau, et transportée à quinze pieds du rivage, bien que son poids fût si grand que les neuf hommes qui nous restaient ne purent la remettre à flot.

Je choisis un cheval, et prenant un guide, je partis en avant pour le fort. Je marchai quatre heures, et traversai quatre fois la rivière, chose fort dangereuse à cause de la glace qui descendait le courant et passait parfois par-dessus ma selle : j'atteignis Jasper-House, gelé, trempé et affamé. Mais je fus bien vite remis par un feu éclatant, et cinq ou six livres de mouton de montagne, manger que je trouve bien plus délicat que tout autre animal domestique de la même espèce. A dix heures du soir, à notre grande joie, les trois hommes que nous avions laissés en arrière nous rejoignirent. Leurs souffrances avaient été très-grandes, car ils avaient erré pendant trois jours dans les bois sans nourriture, ne pouvant découvrir une maison où ils n'étaient jamais venus auparavant. Un d'eux n'avait même pas pris son habit, et ils n'évitèrent d'être gelés qu'en se serrant la nuit les uns contre les autres. Un de ces malheureux souffrait cruellement de ses jambes gonflées par les lanières qui serraient trop ses *leggins*, ce qu'il n'avait pas vu à cause de son engourdissement; nous eûmes beaucoup de peine à couper ces lanières qui étaient à peu près cachées dans la chair boursouflée.

4 novembre. — M. Lane et le reste de la bande ren-

trent sains et saufs le soir avec les chevaux chargés. Jasper-House se compose de trois misérables cabanes. L'habitation contient deux chambres de quatorze ou quinze pieds carrés. L'une est consacrée aux allants et venants : voyageurs indiens, négociants, femmes, hommes et enfants s'y entassent pêle-mêle ; l'autre chambre appartient à Colin et à sa famille, composée d'une femme indienne et de neuf enfants métis ; une des deux autres huttes sert de magasin aux provisions, lorsqu'on peut en avoir, et j'aurais pris la dernière pour un chenil, si je n'avais vu les chiens rôder sans gîte autour des habitations. Cette hutte contient les chevaux destinés aux voyageurs qui traversent la montagne.

5 novembre. — Nous partons avec une cavalcade de treize chevaux chargés ; mais comme nous ne pensons pas pouvoir leur faire passer la montagne, je me fais faire par un Indien une paire de raquettes à neige. Les Indiens, dans les environs, ne sont pas au nombre de plus de quinze à vingt ; ils sont Shoo-Shawp, et leur chef s'appelle *la Capote-Blanche*. Il habite à une grande distance au nord-est ; mais il a été affreusement battu dans son pays en voyageant avec trente-sept personnes de sa tribu, par une tribu hostile qui l'avait invité à venir fumer le calumet de paix. Les hommes de la Capote-Blanche déposèrent leurs armes ; mais avant qu'ils eussent le temps de fumer, leurs hôtes s'emparèrent d'eux et les massacrèrent, à l'exception de onze qui se réfugièrent à Jasper-House où ils restèrent, n'osant pas regagner leur patrie. La Capote-Blanche est un très-simple et brave vieillard avec lequel je ne tardai pas à me lier d'amitié.

Nous quittons Jasper-House vers midi, et passons la rivière dans un petit canot pour gagner l'endroit où

les hommes nous attendent avec les montures. Nous campons dans une petite prairie.

7 novembre. — Longue journée; nous franchissons des points presque inaccessibles ou bien des forêts lugubres et épaisses; en montant, la neige augmente, et nous commençons à sentir les effets du froid croissant et de la raréfaction de l'atmosphère.

8 novembre. — Nous voyons deux chèvres sauvages sur un rocher élevé et à pic, ne dépassant pas en apparence quelques pouces de largeur. Un de nos Indiens s'élance pour atteindre un rocher au-dessus des chèvres, parce qu'on ne peut pas les tirer d'en bas à cause de leurs yeux qui plongent toujours et les préviennent longtemps d'avance. Mais ces animaux n'en aperçoivent pas moins l'Indien et gagnent en quelques bonds des endroits inaccessibles.

Nous nous apercevons, le 9 novembre, non-seulement que nous sommes en retard, mais encore que nous avancerons lentement; nous commençons à craindre que la troupe venue du fort Vancouver, qui nous attend avec des provisions et des bateaux de l'autre côté des montagnes, ne renonce à nous voir et ne rentre au fort. C'est pour nous la menace des plus cruelles souffrances, sinon de notre perte, car il nous faudrait repasser les montagnes avec peu ou point de provisions. Nous dépêchons donc en avant M. Gillveray avec le guide au campement des bateaux : pour nous, nous campons au *Grand-Batteur*, où nous trouvons des raquettes à neige cachées là par la caravane qui y est passée au printemps.

10 novembre. — Nous n'avons pas fait beaucoup de chemin que les chevaux sont pris dans la neige, et nous sommes contraints de nous arrêter pour donner

aux hommes qui n'en ont pas, le temps de faire des raquettes à neige. De là nous renvoyons les chevaux avec tout ce dont nous pouvons nous passer. Nos provisions et nos couvertures suffisent à charger les hommes; quelques-uns même d'entre eux, nouveaux dans le pays, sont si fatigués de leur route depuis Montréal, qu'ils deviennent tout à fait inutiles.

11 novembre. — Nous envoyâmes en avant deux hommes expérimentés pour frayer le chemin aux nouveaux arrivés, et nous reprîmes l'usage des raquettes à neige; quelques hommes réussirent d'abord très-mal à s'en servir, et leurs raquettes faites de la veille retardèrent notre marche. Les miennes me venaient des Indiens et elles ne me gênaient nullement. Mme Lane en avait prudemment apporté une paire avec elle, et comme elle y avait été habituée dès l'enfance sur la rivière Rouge, elle fut une de nos meilleures marcheuses. Nous nous arrêtâmes de bonne heure, faisant notre premier campement d'hiver proprement dit. On ne peut en agir ainsi, que lorsque la neige est assez épaisse pour ne pas pouvoir s'enlever jusqu'au sol. On reconnaît cette épaisseur aux troncs d'arbres coupés précédemment à son ancien niveau pour des feux d'anciens camps. A l'heure présente, ils s'élevaient à douze ou quinze pieds au-dessus de notre tête, et la neige s'élevait à neuf ou dix pieds au-dessous. Quelques-uns des vieux voyageurs s'amusaient à dire aux novices que les Indiens, dans ces contrées, étaient des géants de trente à quarante pieds, ce qui expliquait les arbres coupés si haut.

Il faut piétiner longtemps avec les raquettes l'endroit choisi pour camper, afin de bien battre la neige. On met alors en travers cinq à six poutres de bois

vert en lignes parallèles : cela fait une plate-forme. On allume dessus le feu de bois sec, puis on répand des branches de pin de chaque côté sur lesquelles on s'étend les pieds vers le feu. Les poutres parallèles brûlent rarement en une nuit, mais les cendres et la chaleur forment de suite un trou profond dans le foyer; et dans ce trou de six ou sept pieds tomba, en dormant, un Iroquois de notre troupe qui s'était trop approché. Ses cris m'éveillèrent, et après un bon rire, nous le tirâmes sain et sauf de son tombeau.

12 novembre. — Nous atteignons l'endroit appelé l'*Éminence du pays*. Il y a là un petit lac nommé le *Bol de punch du Comité;* c'est la source de l'un des bras de la Columbia, à l'ouest des montagnes, et de l'Athabasca à l'est. Il mesure trois quarts de mille de circonférence, et il est remarquable comme origine de deux aussi puissants fleuves dont l'un se jette dans l'océan Pacifique, et l'autre dans la mer Arctique. Nous campons sur les bords du lac par un froid terrible.

13 novembre. — Le lac étant gelé à une bonne profondeur, nous le traversons à pied, et bientôt après nous commençons à descendre la grande côte, après avoir monté pendant sept jours de suite. La descente était si roide que nous mettons un jour seulement à atteindre la hauteur correspondante de Jasper-House. C'est un travail fort difficile avec les raquettes à neige, surtout pour les hommes qui perdent pied sans cesse et dont les charges glissent en bas de la côte. Quelques-uns prennent le parti de laisser rouler les paquets qui ne risquent rien. En bas, nous trouvons huit hommes que M. Gillveray et le guide nous envoient pour nous aider jusqu'au campement de bateau, et nous campons ensemble.

14 novembre. — Je restai au camp afin de finir un dessin, les hommes étant partis de grand matin pour le campement de bateau où ils devaient trouver des provisions fraîches, car les nôtres étaient presque épuisées. Je les suivis, ma besogne terminée, et arrivai bientôt à une rivière large de soixante-dix yards et d'un courant très-rapide.

Je suivis les traces sur la neige jusqu'au bord de l'eau, et voyant la force du courant, je cherchai un autre passage, mais je vis bientôt sur l'autre rive les marques des pas de mes compagnons, et je dus me résoudre à ôter mes raquettes et à opérer la traversée. L'eau me montait à la ceinture, marchant avec une rapidité terrible, et roulant des morceaux de glace qui me frappaient au point de m'entraîner : en sortant de l'eau, ma capote et mes leggings étaient complétement gelés ; ce n'était que le commencement de mes peines ; je dus traverser l'eau encore quatre fois, et pour la cinquième je n'osai pas la tenter, mes jambes engourdies me refusant tout service. Je ne l'entrepris qu'après avoir couru en long et en large pour me réchauffer. J'eus à recommencer ces passages douze fois avant de rejoindre mes compagnons au campement.

15 novembre. — On s'imaginera facilement avec quelle peine nous quittâmes le feu pour nous plonger dans un des courants les plus profonds que nous eussions rencontrés, et couvert de glaces flottantes. Ici, comme dans bien d'autres traversées, nous ne pûmes tenir tête à la violence de l'eau qu'en nous appuyant épaules à épaules dans une ligne parallèle. Mme Lane, bien qu'on la portât sur les bras, ne s'en acquitta pas moins fort bien de son devoir.

Avant le déjeuner, nous passâmes la rivière vingt-cinq fois, et douze fois encore avant de camper, soit trente-sept fois pendant la journée.

La Columbia fait ici de nombreux détours à travers une vallée, dans de certains endroits larges de trois milles; derrière, s'élèvent d'immenses montagnes, dont les sommets neigeux dominent les nuages, et forment çà et là des glaciers énormes qui réfléchissent les rayons du soleil avec un vif éclat. La dernière partie de la route coupe un lac de boue gelée. La glace n'était pas assez forte pour nous supporter, de sorte que nous eûmes à patauger jusqu'aux genoux dans une masse de neige, de glace et de boue, sans rencontrer un point quelconque pour prendre un instant de repos; je pensai plusieurs fois y rester, tant j'étais épuisé.

Enfin, à cinq heures du soir, nous touchâmes au campement du bateau, à moitié morts de faim, n'ayant pris, depuis le déjeuner, qu'une petite soupe de pimmikon très-étendue d'eau. Nous trouvâmes un bon feu allumé et une soupe de porc et de blé venant du fort Vancouver. Je l'attaquai avec une telle avidité qu'un de nos hommes, craignant un excès de ma part à cause de mon épuisement, emporta poliment la soupière et son contenu hors de ma vue.

Nous étions attendus depuis trente-neuf jours, et les hommes seraient rentrés au fort Vancouver le lendemain, si le guide et M. Gillveray n'étaient pas arrivés à temps pour les retenir; ils croyaient que nous avions été arrêtés par les Indiens ou que nous n'avions pu traverser la montagne. Leur départ nous perdait sans ressource. Je n'eus pas le temps de dessiner la vue qui était splendide; je remis cela à mon retour; aussi ne donnerai-je ici qu'un sommaire de notre descente de

douze cents milles sur la Columbia, que nous effectuâmes en quinze jours. Je mis plus tard quatre mois pour remonter ces douze cents milles.

16 novembre. — Nos deux bateaux étaient prêts, construits en canots, avec des quilles solidement garnies. Le paysage, près du campement des bateaux, est très-majestueux. Des montagnes immenses l'entourent de toutes parts. Peu de mes lecteurs, au milieu des douceurs de la vie civilisée, se rendront un compte exact de la satisfaction qu'il y a à échanger les raquettes à neige contre un bon bateau, et l'inquiétude de la faim contre un bon fonds de provisions. J'ajouterai que les rapides innombrables de la Columbia sont très-dangereux, et que nous les évitâmes à force de précautions et d'énergie, mais nous avions à notre aide la santé et un grand entrain. Trois heures après notre départ, nous touchâmes à la célèbre *Dalle de mort*, rapide de trois milles et le plus dangereux de tous les rapides de la Columbia.

17 et 18 novembre. — Traversée des deux lacs, et obligation de travailler nuit et jour pour sortir d'un calme désespérant, malgré une neige incessante.

20 novembre. — A midi, nous passons la petite Dalle, série de tourbillons pleins de périls, et arrivons à six heures à Colville. Colville est dans une situation splendide, à un mille au-dessus de la chute de la Chaudière. Cette chute dépasse en hauteur toutes les autres chutes de la Columbia, et prend son nom des trous ronds que fait l'eau dans les rochers et qui ressemblent à des chaudrons de différentes grandeurs. Pour éviter cette chute, il nous faut porter nos bateaux pendant deux milles et franchir ainsi une colline de deux ou trois cents pieds de hauteur : nous restons trois jours

dans cet endroit, et les hommes se refont si bien qu'on les reconnaît à peine.

23 novembre. — Campement à trois milles au-dessous des chutes. Pendant la nuit, des Indiens qui rôdent aux environs nous enlèvent des vêtements, ce qui nous contrarie vivement, vu l'état mesquin de notre garde-robe.

24 novembre. — Atteint le grand Rapide, qu'il fallait faire passer aux embarcations. Moi, je préférai pour mon compte aller à terre, et je venais de faire trois milles sans voir déboucher les bateaux, quand je vis dans l'eau quelque chose que je pris d'abord pour la tête d'un Indien à la nage. Je prépare mon fusil en cas d'attaque; mais, en regardant de plus près, je reconnais le capuchon que Mme Lane portait le matin, et peu après j'aperçois les avirons de l'une des embarcations. Inquiet de mes compagnons, je cours en hâte au rapide. Là je vois un des bateaux, avec M. et Mme Lane dans la situation la plus périlleuse. Le canot avait donné contre un rocher et était sur le côté. Les hommes avaient montré une grande présence d'esprit. Au moment du choc, ils avaient sauté sur le plat-bord, près du rocher, et avaient maintenu le bateau dans cette position. L'eau écume et se brise avec rage autour d'eux. Si le bateau glisse, il est brisé en mille morceaux sur les rochers au-dessous; mais leur manœuvre donne le temps à l'autre canot d'arriver, de passer le rapide et de venir leur jeter une corde. Les hommes du second bateau risquent fort de se jeter aussi sur le roc; mais, avec beaucoup de précautions, ils parviennent à accoster et à sauver les naufragés; l'embarcation, une fois lâchée, se précipite et est broyée en un instant. Nous ramassâmes ce que nous pûmes, mais

nous perdîmes là bien des objets précieux pour nous ; il nous fallut envoyer chercher un autre bateau à Colville. Cela nous retint jusqu'au 26 ; nous poussâmes alors en avant et atteignîmes Okanagan le 28 au soir : nous n'avions plus de vivres et fûmes contraints de tuer un des chevaux de l'établissement que l'on mangea avec délices. Les hommes s'en donnèrent même une indigestion.

29 novembre. — En quatre jours nous fûmes au fort Walla-Walla. Ici nous séjournâmes jusqu'au 4 décembre, puis nous entrâmes alors dans un pays qui est inondé pendant cinq mois d'une pluie continuelle ; ainsi jusqu'au fort Vancouver, c'est-à-dire jusqu'au 8 décembre, nous ne cessions, grâce à nos bateaux ouverts, de recevoir l'averse. M. Douglas et M. Ogden, les deux facteurs chefs du fort, qui désespéraient de nous voir, vinrent à notre rencontre et nous donnèrent alors la plus charmante hospitalité.

CHAPITRE XII.

Le fort Vancouver, dont le nom indien est *Katchutequa*, ou « la Plaine, » est le plus grand poste de la compagnie d'Hudson, et possède habituellement deux facteurs chefs, huit ou dix employés et deux cents voyageurs. Les officiers du navire de guerre de Sa Majesté, *le Modeste*, en station là depuis deux ans, faisaient partie

de la colonie. Les bâtiments du fort sont entourés par de forts piquets de seize pieds de hauteur, avec des bastions armés de canons. Les hommes, avec leurs femmes indiennes, vivent dans des cases près de la rivière, et forment un petit village, une véritable Babel, car ses habitants sont Anglais, Français, Iroquois, des îles Sandwich, Crees et Chinookés.

La Columbia, qui est là à quatre-vingt-dix milles de son embouchure, a un mille et quart de largeur; le pays alentour est bien boisé et fertile; le chêne et le pin y abondent. A huit milles, une grande ferme produit plus de blé que le fort n'en consomme; le surplus s'envoie aux îles Sandwich et dans les possessions russes; d'immenses troupeaux de bêtes à cornes courent en liberté dans la plaine avec beaucoup de moutons et de chevaux. Lorsqu'on eut fait venir le bétail de Californie, le docteur M'Langhlin, facteur en chef, ne voulut pas permettre qu'on tuât des bestiaux avant qu'ils n'eussent atteint le nombre de six cents, d'où leur immense multiplication. Pendant les cinq mois d'automne et d'hiver, il pleut continuellement, mais il y a peu de gelée ou de neige; pendant les autres mois, le temps est sec et brûlant.

Les Indiens à tête plate habitent les bords de la Colombie, à partir de son embouchure est jusqu'aux Cascades, sur cent cinquante milles : ils s'étendent en largeur jusqu'à la rivière Walhamette et à travers le district, entre la Walhamette et le fort Astoria, aujourd'hui fort Georges. Au nord, ils remontent le long de la rivière Cowlitz et dans le pays, ils sont resserrés entre cette rivière et le détroit de Puget. Les Têtes-plates se divisent en tribus nombreuses, chacune résidant dans sa localité particulière et différant plus ou

moins de langage, de mœurs et de coutumes. Ceux qui avoisinent le fort sont surtout Chinooks et Klickataats, et sont commandés par un chef appelé Casanov, mot intraduisible : les Indiens de l'ouest des montagnes Rocheuses portent des noms héréditaires, sans signification particulière.

Casanov est un homme âgé; il réside au fort Vancouver. Avant 1829, il pouvait mettre mille guerriers en campagne; mais cette année-là, la compagnie d'Hudson et les émigrants des États-Unis introduisirent la charrue dans l'Orégon, et la localité, jusque-là considérée comme saine, fut presque dépeuplée par les fièvres. La famille de Casanov fut réduite de dix femmes, quatre enfants et seize esclaves, à une femme, un enfant et deux esclaves. Casanov est un Indien d'un talent remarquable, et il a conservé un grand pouvoir sur sa tribu par les terreurs superstitieuses qu'il inspire. Pendant plusieurs années, il eut à ses gages un assassin pour se débarrasser des gens qui le gênaient. Cet homme, dont les fonctions n'étaient pas secrètes, était connu sous le nom de *Scoocoom de Casanov*, ou « son mauvais génie. » Il finit par devenir amoureux d'une des femmes de Casanov et s'enfuit avec elle. Casanov jura de s'en venger, mais fut longtemps avant d'en trouver l'occasion; enfin, un jour il vit sa femme dans un canot près de l'embouchure de la rivière Cowlitz et la tua ; il parvint plus tard à se débarrasser de même de son amant.

Peu d'années avant ma venue au fort Vancouver, M. Douglas apprit la présence d'un fusil dans l'intérieur du fort. Cela étant une infraction aux règlements, il s'informa et trouva un des esclaves de Casanov sur le corps d'une femme récemment tuée. A l'arrivée de

M. Douglas, Casanov lui dit, en s'excusant, que l'homme méritait la mort suivant les lois de la tribu, qui, ainsi que les blancs, proportionne le châtiment à la faute. Le crime commis était un des plus graves, c'est-à-dire le vol d'un des canots sacrés d'un tombeau. M. Douglas, après une sévère réprimande, le laissa partir avec le cadavre.

Casanov, peu de temps après cet événement, perdit son fils unique et l'enterra dans l'enceinte du fort. Il était mort de consomption, maladie très-commune chez les Indiens, et qui vient sans aucun doute de ce qu'ils sont exposés constamment aux vicissitudes des saisons. La bière fut faite assez grande pour contenir tous les objets supposés nécessaires pour son confort dans le monde des esprits. Le chapelain du fort fit la cérémonie habituelle sur la tombe, et Casanov rentra dans sa case, où le soir même, comme je le raconte plus loin, il attenta à la vie de la mère de son enfant, qui était la fille d'un grand chef, généralement appelé roi Comeomly. Il est fait allusion à ce chef dans l'*Astoria* de Washington Irving. La femme de Casanov avait précédemment été mariée avec un certain Medougald qui l'avait achetée de son père, disait-on, pour le prix énorme de dix articles à choisir dans les marchandises qui se trouvaient alors au fort Astoria, tels que fusils, couvertures, couteaux, haches, etc. Comeomly se conduisit, dans cette occasion, avec une libéralité inattendue, car il étendit sur son chemin, du canot au fort, un véritable tapis de peaux de loutres-de mer, abondantes et estimées dans ce temps-là, devenues rares aujourd'hui; il les lui donna comme une dot qui surpassait de beaucoup la valeur des objets qui pour un Indien représentaient les mérites d'une femme. Quand

Medougald quitta le pays des Indiens, elle devint la femme de Casanov.

C'est une opinion répandue parmi les chefs qu'eux et leurs fils ont trop d'importance pour mourir d'une manière naturelle; à quelque époque que l'événement arrive, ils l'attribuent à la mauvaise influence exercée par quelque autre individu qu'ils désignent souvent de la manière la plus capricieuse; le plus souvent ils font tomber leur choix sur les personnes qui leur sont les plus chères. La personne ainsi choisie est sacrifiée sans hésitation. Cette fois-là, Casanov prit pour victime la mère affligée, quoique pendant la maladie de son fils elle eût été la plus assidue et la plus dévouée servante, et que de ses diverses femmes, elle fût celle qu'il aimât le plus. Mais c'est la croyance générale des Indiens de l'ouest des montagnes que plus la perte qu'ils s'infligent à eux-mêmes est grande, plus la manifestation de leur douleur est agréable à l'âme du défunt. Casanov me fit connaître la raison intime de son désir de tuer sa femme : elle avait été si bien l'esclave de son fils, si nécessaire à son bonheur et à son bien-être dans ce monde, qu'il devait l'envoyer avec lui pour qu'elle l'accompagnât dans son long voyage. Néanmoins la pauvre mère parvint à s'enfuir dans les bois et à se rendre le lendemain matin au fort, où elle implora protection. Elle se tint, en conséquence, cachée pendant quelques jours jusqu'à ce que ses parents eussent fixé leur résidence et la sienne à Chinook-Point. En ce même temps, une femme fut trouvée assassinée dans les bois; on attribua universellement ce meurtre à Casanov ou à quelqu'un de ses émissaires.

Je dois mentionner un fait pénible qui se produisit sur les bords de la rivière Thompson, dans la nouvelle

Calédonie, comme exemple de cette singulière superstition.

Un chef étant mort, sa veuve regarda un sacrifice comme indispensable; mais, ayant choisi une victime de trop grande importance, il lui fut impossible, pendant quelque temps, d'accomplir son dessein. A la fin, le neveu du chef ne pouvant plus supporter les reproches continuels de lâcheté dont elle ne cessait de l'accabler, prit son fusil et partit pour le fort de la Compagnie, sur la rivière, à vingt milles environ. A son arrivée, il fut reçu avec bonté par M. Black, commandant du fort, qui exprima beaucoup de regret de la mort du chef, son vieil ami. Après avoir donné à l'Indien de la nourriture et un peu de tabac, M. Black eut à sortir de la chambre; mais au moment où il ouvrait la porte, son hôte perfide lui tira par derrière un coup de fusil qui le tua roide. Le meurtrier réussit à s'échapper du fort, mais la tribu, qui était grandement attachée à M. Black, se chargea du soin de le venger en poursuivant à outrance l'assassin. Cela fut fait plutôt pour témoigner de la haute estime qu'on avait pour M. Black, que par aucun sentiment d'antipathie pour cette coutume.

Je n'ai jamais entendu, parmi les Chinooks, de traditions relatives à leur origine, quoique de semblables traditions soient communes parmi les habitants de l'est des montagnes Rocheuses. Ils ne croient pas à des peines futures, quoique, dans ce monde, ils s'imaginent être exposés aux mauvais desseins du *Scoocoom* ou génie du mal, auquel ils attribuent toutes leurs infortunes. Ils appellent le bon Esprit le *Hias-sock-a-li-Ti-yah*, c'est-à-dire le grand chef, de qui ils obtiennent tout ce qui est bon dans cette vie, et les chasses heureuses et pacifiques, où ils iront tous un jour pour

résider à jamais, au sein du bien-être et de l'abondance.

Les Indiens chinooks et cowlitz ont la coutume d'aplatir la tête beaucoup plus qu'aucune autre tribu à tête plate. Voici comment cela se fait : toutes les mères indiennes portent leurs enfants attachés à une pièce de bois couverte de mousse ou de fibres d'écorce de cèdre; pour aplatir la tête de l'enfant, elles placent sur son front un coussinet sur lequel elles mettent un morceau d'écorce polie, lié par une courroie qui passe par les trous faits de chaque côté à la planche, et fortement maintenu sur le devant de la tête qu'il emprisonne; en même temps elles mettent derrière le cou, pour le supporter, un coussinet de mousse ou d'écorce de cèdre. Cette opération commence à la naissance de l'enfant et se continue pendant une période de huit à douze mois, temps suffisant pour que la tête perde sa forme naturelle et prenne celle d'un coin. L'aplatissement du front et l'élévation démesurée de la partie supérieure de la tête donnent au crâne l'apparence la plus antinaturelle.

On suppose sans doute, par le degré auquel elle est portée, que l'opération doit être accompagnée de grandes souffrances; cependant je n'ai jamais entendu les enfants crier ou se plaindre, quoique j'en aie vu à qui les yeux paraissaient sortir des orbites par suite d'une trop forte pression. J'ai remarqué, au contraire, que, quand on leur ôtait les liens, ils criaient jusqu'à ce qu'on les eût replacés. De la stupidité que montrent les enfants tant qu'ils sont soumis à ce martyre, je suis porté à conclure qu'un état de torpeur ou d'insensibilité se produit en eux; mais qu'ensuite le retour à la conscience qui en résulte doit naturel-

lement être accompagné de quelque sensation de douleur.

Cette opération contre nature ne paraît cependant pas devoir nuire à la santé ; la mortalité, parmi les enfants à tête plate, n'est pas sensiblement plus grande que celle des enfants des autres tribus indiennes ; elle ne paraît pas, non plus, nuire à leur intelligence ; au contraire, les Indiens à tête plate sont généralement considérés comme tout aussi fins que ceux des tribus voisines. Et même c'est parmi les têtes ordinaires que les têtes plates prennent leurs esclaves ; ils vont même jusqu'à regarder d'un air de mépris les blancs, parce qu'ils ont la tête ronde : pour eux, la tête plate représente le signe de la liberté.

Les Chinooks, comme tous les autres Indiens, s'arrachent la barbe dès qu'elle commence à poindre. Ils pratiquent parmi eux l'esclavage sur une grande échelle, et, quoique eux-mêmes bien réduits, ils conservent toujours un grand nombre d'esclaves. Ils se les procurent ordinairement dans la tribu Chastay, qui vit près de la rivière Umguu, au sud de la Colombia, et qui a son embouchure près du Pacifique. Ils les enlèvent quelquefois par incursions armées chez ce peuple qui vend, d'ailleurs, souvent ses enfants. Les Chinooks ne leur aplatissent pas la tête ; ce privilége n'est pas même accordé à l'enfant né d'une esclave et d'un père chinook. Les Chinooks, hommes et femmes, traitent leurs esclaves avec une grande dureté et exercent sur eux le droit de vie et de mort. Je fis l'esquisse d'une esclave chastay, qui avait la partie inférieure du visage, du coin de la bouche aux oreilles et au-dessous, tatouée en bleu. Les hommes de cette tribu ne se tatouent pas, mais ils se peignent le visage comme les autres Indiens.

Je voudrais bien donner un spécimen de la langue barbare de ce peuple s'il était possible, par quelques combinaisons de notre alphabet; je voudrais représenter les sons horribles, durs, brisés qui sortent de leur gosier, et qui semblent n'être transmis ni par la langue ni par les lèvres. On n'est jamais parvenu à parler cet idiome barbare; il faut pour cela avoir ce sang-là dans les veines. Les Chinooks ont cependant réussi, par suite de leurs rapports avec les marchands anglais et français, à amalgamer, d'une certaine manière, quelques mots de chacune de ces langues avec la leur, et à former une sorte de jargon, certainement assez barbare, mais encore suffisant pour les mettre en état de communiquer avec les marchands. Ce jargon, je fus à même de l'acquérir en peu de temps, et je pus converser tant bien que mal avec la plupart des chefs. Leur salutation ordinaire est *clak-hoh-ah-yah* dont l'origine est, je crois, celle-ci : ils entendirent dans les premiers temps du commerce des fourrures, un gentleman nommé Clark fréquemment abordé par ses amis avec ces mots : *Clark, how are you?* (Clark, comment allez-vous?). Aujourd'hui cette salutation s'applique à tout homme blanc, la langue indienne ne fournissant pas d'expression convenable. Cette langue a encore cela de particulier qu'elle ne contient ni jurements ni aucun mot exprimant gratitude ou remercîments.

Les vêtements des Chinooks sont extrêmement sales, ils sont eux-mêmes couverts de vermine; un de leurs principaux amusements consiste à se prendre les poux sur la tête, les uns des autres, et à les manger. Demandant un jour à un Indien pourquoi il les mangeait, il me répondit que c'était parce qu'ils le piquaient et

qu'il satisfaisait sa vengeance en les croquant. Peut-être supposera-t-on que, s'ils sont ainsi envahis, c'est faute de peignes ou de tout autre moyen d'expulser les intrus; il n'en est rien; ils sont fiers de porter sur eux de tels compagnons, et de donner à leurs amis l'occasion de s'amuser à les chasser et à les manger.

Le costume des hommes consiste en une robe de peau de rat musqué de la grandeur d'une couverture ordinaire, qu'ils jettent sur l'épaule, sans aucune espèce de chausses, de mocassins ou de bas. L'usage de se peindre le visage n'est pas très en vogue parmi eux, excepté dans les occasions extraordinaires, telles que la mort d'un parent, quelque fête solennelle, ou le départ pour une excursion guerrière. Le costume des femmes se compose d'une ceinture d'écorce de cèdre accompagnée d'une quantité de cordons de même matière tombant tout autour, au moins jusqu'aux genoux. C'est là leur vêtement d'été. Quand le froid devient vif, elles y ajoutent la couverture de peau de rat musqué. On fait aussi une autre espèce de couverture avec la peau de l'oie sauvage qu'on prend ici en grande abondance. La peau de l'oie est enlevée avec les plumes; on la coupe en lanières qu'on attache ensuite de façon à laisser les plumes en dehors. Cela fait une corde emplumée qu'on tisse de manière à en former une couverture dont les plumes forment les mailles, et qu'elles rendent un vêtement aussi léger que chaud. En été tout cela est mis de côté, aucun sentiment de pudeur ne portant les Chinooks à en faire usage. Les hommes vont entièrement nus; quant aux femmes, elles portent toujours leur jupon de cèdre.

Le pays que les Chinooks habitent étant presque dépourvu de fourrures, ils ont peu à trafiquer avec les

blancs. Cela joint à leur paresse, qui est produite probablement par la facilité avec laquelle ils se procurent du poisson, les empêche d'avoir des ornements de fabrique européenne. Aussi voit-on rarement parmi eux des objets de ce genre.

Les Chinooks montrent peu de goût pour la parure et peu de coquetterie dans l'ornementation de leurs instruments de guerre. Les seuls ustensiles qui indiquassent chez eux un certain goût, étaient des tasses, des cuillers de corne et des corbeilles faites de racines et de mousse, d'un tissu si serré qu'elles peuvent remplacer parfaitement des seaux. Souvent même, ils y fon bouillir leur poisson. Les seuls légumes en usage parmi eux sont le *camas* et le *wappatoo*. Le camas est une racine bulbeuse ressemblant beaucoup à l'oignon pour son apparence extérieure, mais ayant plus d'analogie, quant au goût, avec la pomme de terre; c'est un fort bon manger. Le wappatoo lui ressemble un peu, mais il est plus grand, sec et d'un goût moins délicat. On trouve ces légumes en quantités immenses dans les plaines qui avoisinent le fort Vancouver, et, au printemps, ils offrent l'aspect le plus curieux et le plus beau : les fleurs innombrables de ces plantes donnent à la surface entière du pays l'aspect d'un tapis non interrompu du bleu de mer le plus foncé et le plus brillant. On les fait cuire en creusant un trou dans la terre, au fond duquel on met une couche de pierres chaudes qu'on recouvre avec de la mousse; alors on place les racines; on couvre celles-ci d'une couche de mousse au-dessus de laquelle on met de la terre; puis on ménage un petit trou qui va à travers la terre et la mousse jusqu'aux légumes. Dans ce trou, on verse de l'eau; quand cette eau atteint les pierres chaudes, elle forme

une vapeur suffisante pour cuire complétement les racines en très-peu de temps, le trou étant immédiatement bouché après que l'eau a été introduite. Ils emploient souvent le même ingénieux procédé pour cuire leur poisson et leur gibier.

Il est une autre espèce d'aliment dont ils font usage; à cause de sa nature dégoûtante, j'aurais été tenté de le passer sous silence, mais il est un trait particulièrement caractéristique des Indiens chinooks, tant par sa préparation extraordinaire que par la consommation qu'on en fait. Les blancs lui ont donné le nom d'olives des Chinooks, et voici comment on les prépare : On place environ un boisseau de glands dans un trou creusé à cet effet à l'entrée de la hutte; on les recouvre d'une légère couche de mousse, au-dessus de laquelle on place un demi-pied de terre environ. A partir de ce moment, chaque membre de la famille regarde ce trou comme le lieu spécial où il doit verser son urine qui, en aucun cas, ne doit être détournée de son réceptacle légitime. Les glands doivent rester quatre ou cinq mois dans ce trou avant d'être considérés comme pouvant être employés. Quelque nauséabonde qu'une telle préparation puisse paraître à des hommes civilisés, les Indiens en regardent le produit comme la plus grande de toutes les friandises.

Pendant le temps qu'ils sont occupés à la récolte des *camas* ou à la pêche, les Chinooks habitent des cabanes construites au moyen d'un petit nombre de perches couvertes de nattes de joncs, facilement transportables; mais, dans les villages, ils construisent des huttes permanentes faites de planches de cèdre. Après avoir choisi un endroit sec pour la hutte, on creuse une cavité d'environ vingt pieds carrés sur trois de pro-

fondeur. Le long des côtés, on enfonce des planches de cèdre qu'on relie entre elles avec des cordes et des racines entrelacées et qui s'élèvent d'environ quatre pieds au-dessus du niveau extérieur. On enfonce ensuite aux extrémités deux poteaux surmontés de crochets par lesquels passe la solive transversale. Partant de là, on continue à mettre des planches debout, assurées de la même manière. A l'intérieur, on construit tout autour et superposés, à peu près comme des lits de vaisseau, mais plus grands, des compartiments pour dormir. On fait le feu au milieu de la hutte, et la fumée s'échappe par une issue ménagée dans le toit.

On se procure du feu au moyen d'une petite pièce plate de bois de cèdre sec, dans laquelle on a eu soin de faire un trou avec un canal par lequel le charbon enflammé puisse s'échapper. L'Indien s'assied sur cette pièce de bois pour la tenir immobile, pendant qu'il fait tourner entre les paumes de ses mains un bâton rond, de même bois, et dont le bout est enfoncé dans la cavité de la pièce plate. En très-peu de temps, des étincelles commencent à tomber du canal sur de l'écorce de cèdre finement moulue, placée au-dessous, qu'elles enflamment aussitôt. Il faut beaucoup d'adresse pour faire ce travail, mais ceux qui en ont l'habitude allument ainsi du feu en quelques instants. Les Indiens portent ordinairement ces bâtons avec eux ; car, après avoir été employés une fois, ils font le feu beaucoup plus vite.

Les seuls instruments de guerre indigènes que j'aie vus parmi les Chinooks sont des arcs et des flèches. Leurs canots sont creusés au feu, dans le bois de cèdre et ils les polissent avec des haches de pierre. Quelques-uns de ces canots sont fort grands, les cèdres

parvenant à un développement prodigieux dans cette contrée. Très-légèrement construites, ces embarcations peuvent, grâce à leur forme, résister à de grosses mers.

Le principal amusement des Chinooks est le jeu, cet amour va jusqu'à la passion. On ne visite jamais leur camp sans entendre l'éternelle chanson des joueurs, le *he huh ha* accompagné du roulement de petits bâtons sur quelque substance creuse. Un des jeux qu'ils affectionnent le plus, consiste à tenir dans chaque main un petit bâton de la grosseur d'une plume d'oie et long d'un pouce et demi environ. L'un de ces bâtons est tout uni, tandis qu'un petit fil est roulé autour de l'autre, pour le distinguer. L'adversaire doit deviner dans quelle main se trouve le bâton au fil. Un Chinook se livrera à ce simple jeu des journées et des nuits entières, jusqu'à ce qu'il ait perdu tout ce qu'il possède, même sa femme. Je dois dire qu'ils sont fort beaux joueurs quand ils perdent. Ils sont avec cela profondément tricheurs, mais lorsqu'ils sont pris sur le fait, il n'en résulte pas de querelles; seulement, on se moque du tricheur et il est obligé de corriger son jeu. Ils jouent aussi à la balle, comme les Indiens *Cree*, *Chipewa* et *Sioux*. On plante deux perches à environ un mille l'une de l'autre; la compagnie se divise en deux troupes armées de bâtons terminés par un petit anneau ou cercle avec lequel la balle est saisie et lancée à une grande distance; chaque troupe s'efforce alors de reprendre la balle en dehors de son propre camp. Ils sont quelquefois cent d'un côté, et le jeu s'anime au plus haut degré. Ils font de gros paris; car on joue d'habitude tribu contre tribu, ou village contre village. Les Chinooks ont d'assez bons chevaux, et ils aiment

passionnément les courses, où des paris considérables sont souvent engagés. Ils sont d'habiles et hardis cavaliers.

CHAPITRE XIII.

Je demeurai encore un mois environ au fort Vancouver, et je le quittai pour me rendre, avec M. Mackensie, marchand principal, à la ville d'Orégon, où la compagnie possède un établissement. Après avoir descendu la Columbia près de cinq milles, nous entrâmes dans l'embouchure de la rivière Walhamette, que nous remontâmes à une distance de vingt-cinq milles jusqu'à Orégon, en passant par des habitations qui deviendront un jour des villes. Orégon-City possède environ quatre-vingt-quatorze maisons et deux ou trois cents habitants. Il y a deux églises, l'une méthodiste, l'autre catholique, deux hôtels, deux moulins à farine, trois moulins à scies, quatre entrepôts, deux horlogers, un armurier, un homme de loi et des docteurs *ad libitum*. La ville est située près de la chute de la Walhamette, haute d'environ trente-deux pieds.

Les avantages que l'eau présente en ces lieux sont des plus considérables et des plus lucratifs. Le docteur M'Langhlin, ancien facteur principal de la compagnie de la baie d'Hudson, obtint la location de cet empla-

cement et il y possède à présent les moulins les plus importants. Un grand obstacle cependant à la prospérité de la ville, c'est que les vaisseaux ne peuvent remonter la rivière que sur un parcours de quinze milles, à cause des rapides. Au point où la navigation s'arrête, se bâtit une ville qui rivalisera probablement avec Orégon en importance commerciale, si elle ne parvient à l'éclipser tout à fait. Le matin qui suivit notre arrivée, le thermomètre descendit à 7 degrés au-dessous de zéro. On ignorait à Orégon un froid aussi intense. Il causa la mort de presque tout le bétail qui vit d'ordinaire au dehors. Ce fut pour la Columbia un événement sans précédent et qui interrompit mon voyage. J'étais fort bien installé dans la résidence de M. Mackensie, qui charma pour moi les longues soirées de l'hiver par des récits intéressants de la vie indienne, dont il parlait en connaisseur. Qu'on me permette de raconter une ou deux de ses anecdotes.

M. Mackensie commandait un fort situé au sud de la Columbia, dans la Nouvelle-Calédonie; on lui vola trois livres de tabac. C'était tout ce qu'il avait à cette époque, et, par conséquent, la perte était sérieuse. Il supposa le coup fait par quelqu'un des Indiens qui trafiquaient en grand nombre autour de l'établissement, et il demanda au chef de convoquer une assemblée de toute la tribu : il lui devait faire une importante communication. En conséquence, l'assemblée se réunit, et on s'accroupit par terre en laissant un espace libre au centre, où il se plaça avec son fusil de chasse qu'il chargea de deux balles; après quoi il raconta la perte qu'il avait faite et exprima la conviction que quelqu'un des Indiens, en ce moment devant lui, avait commis le vol. Il leur dit qu'il désirait que

chaque homme présent s'appliquât la bouche au bout du canon du fusil et soufflât dedans, leur affirmant que le fusil ne ferait aucun mal à quiconque serait innocent du vol, tandis qu'il ne manquerait pas de tuer le coupable, s'il voulait essayer d'en faire autant ; il donna lui-même l'exemple, et se mit à souffler dans le fusil posé à terre sur la crosse. Le chef suivit, ainsi que la tribu entière, à l'exception d'un homme qui resta assis la tête baissée, et qui se refusa à souffler comme les autres; c'était convenir de sa faute, il la répara du reste en restituant le tabac.

Pendant son commandement à Walla-Walla, M. Mackensie donna, dans des circonstances très-difficiles, un autre exemple de grande présence d'esprit. Son secrétaire, dans une querelle, avait battu le fils d'un chef indien. Bientôt après, celui-ci réunit une grande partie de la tribu, et se précipita avec elle dans la cour du fort pour tâcher de s'emparer de celui qui l'avait offensé, et de le tuer. M. Mackensie tint, pendant quelque temps, les assaillants à distance; mais voyant qu'il ne pourrait pas résister davantage, il ordonna à l'un de ses hommes d'aller chercher un baril de poudre qu'il déboucha, et, tirant une pierre et un briquet de sa poche, il s'assit dessus comme pour y mettre le feu; il dit alors aux Indiens que s'ils ne partaient pas immédiatement, il leur montrerait comment un chef blanc pouvait mourir en détruisant ses ennemis du même coup. Les Indiens prirent l'alarme et s'enfuirent par les portes, qui furent aussitôt barricadées. Le jour suivant, le secrétaire se rendit secrètement à un autre poste.

Après avoir passé environ trois semaines dans la maison de M. Mackensie, je remontai la Walhamette pendant trente milles, en compagnie du P. Acolti,

missionnaire jésuite. Nous débarquâmes ensuite et nous nous dirigeâmes à cheval, pendant huit milles, vers la mission catholique, qui possède un grand établissement de religieuses vouées à l'éducation, ainsi qu'une belle église en briques, située dans une prairie entourée de bois. Il y a également un couvent occupé par six sœurs de charité, chargées d'instruire les enfants blancs ou rouges; elles ont environ quarante-deux élèves.

La résidence du P. Acolti est située à trois milles plus loin, la mission des jésuites étant distincte de la mission catholique romaine; ces deux missions obéissent à des autorités différentes. Outre celle que dirige le P. Acolti, il y a trois missions de jésuites près des montagnes Rocheuses et une autre dans la Nouvelle-Calédonie. Cette partie du pays contient la plus grande étendue de bonne terre qu'on puisse trouver dans l'Orégon. Je profitai de l'hospitalité de l'établissement du P. Acolti pendant trois ou quatre jours, puis je revins à la Walhamette.

Après avoir fait une visite de quelques jours à M. Mackensie, à Orégon-City, je partis encore une fois pour le fort Vancouver. A quatre milles environ au-dessous d'Orégon, la Klakamuss entre dans la Walhamette; assis sur les bords de son embouchure, je vis une troupe d'Indiens de la tribu des Klakamuss; je me dirigeai aussitôt vers eux et les trouvai jouant l'un de leurs jeux favoris. Ils étaient placés sur des peaux, deux par deux, les uns vis-à-vis des autres; dans le milieu, étaient les quelques bagatelles et ornements qu'ils se disputaient. L'un des joueurs a les mains couvertes d'une petite natte ronde; il tient quatre petits bâtons qu'il place sous la natte dans certaines positions, en demandant à son adversaire de deviner comment

ils sont placés. Si celui-ci devine, on lui remet la natte et on plante un bâton pour marquer son gain. S'il se trompe, on met le bâton du côté opposé comme signe de sa perte. Ce jeu, comme la plupart des jeux des Indiens, était accompagné de chant; mais, dans cette circonstance, ce chant avait une douceur, une originalité et une harmonie charmantes.

Cette tribu était autrefois très-nombreuse; mais, par suite de son voisinage immédiat de la ville d'Orégon et de la facilité qu'elle a de se procurer des liqueurs, elle s'est réduite à sept ou huit huttes.

Nous arrivâmes tard, dans la soirée, au fort Vancouver, après une journée de travail sous une pluie abondante et glaciale. Je demeurai au fort jusqu'au 25 mars; et, quoique la température fût très-humide, je m'amusai parfaitement avec les officiers du *Modeste,* qui avaient construit des écuries et choisi d'excellents chevaux, sur lesquels nous chassâmes des veaux sauvages. Ce dernier exercice fait surtout valoir la dextérité du cavalier qui, de sa selle, doit arrêter le veau par la queue et lui faire faire la culbute.

D'autres fois, nous chassions à tir ou bien nous pêchions. Le voisinage du fort abonde en canards, oies et veaux marins. Un jour, un Indien grand et osseux vint à bord du *Modeste.* Il portait, suivant l'usage, son costume complet, à la mode de Californie (où l'on dit qu'un col de chemise et des éperons passent pour les seuls vêtements nécessaires), c'est-à-dire qu'il tenait un aviron à la main. Il se promenait sur le pont avec une grande gravité, examinait les canons et autres objets incompréhensibles pour lui, au grand amusement des matelots inoccupés. L'économe du bord fit, par pudeur, descendre l'Indien dans le vaisseau et lui

donna un de ses vieux habits à queue de morue avec des boutons en métal. L'Indien fut ravi de ce présent, mais il ne put mettre le vêtement qu'avec des peines infinies; les manches dépassaient à peine ses coudes, et il s'en fallait d'un bon pied pour boutonner le devant. Il l'endossa pourtant et marcha sur le pont avec une dignité inouïe, au milieu des rires homériques de l'équipage. Ce bruit extraordinaire nous amena sur le pont. Le capitaine ne put résister lui-même à l'hilarité générale et, voulant y ajouter encore, il envoya l'économe chercher dans sa chambre un de ses vieux chapeaux à plumes pour le donner à l'Indien. Alors la mascarade fut complète, et rarement le pont d'un des vaisseaux de Sa Majesté a été le théâtre d'éclats de rire aussi tumultueux et aussi violents.

25 mars. — Je pars du fort pour l'île de Vancouver dans un petit canot de bois, avec deux Indiens, et je campe à l'embouchure de la Walhamette.

26 mars. — Quand nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Kuttlepoutal, à vingt-six milles du fort de Vancouver, je m'arrêtai pour faire une esquisse du volcan de Sainte-Hélène, éloigné, je crois, d'environ trente ou quarante milles. Cette montagne n'a jamais été visitée ni par les blancs, ni par les Indiens; ces derniers prétendent qu'elle est habitée par une race d'êtres d'une espèce différente, qui sont cannibales, et dont ils ont une grande frayeur; ils disent aussi qu'il y a un lac à sa base avec une sorte de poisson très-extraordinaire, dont la tête ressemble beaucoup plus à celle d'un ours qu'à celle de tout autre animal. Ces superstitions prennent leur source dans les récits d'un homme qui, disent-ils, alla sur la montagne avec un autre et revint sans son compagnon, disant que celui-ci

avait été mangé par les Scoocooms ou mauvais génies; que, lui, il avait échappé. J'offris un présent considérable à qui voudrait m'accompagner à la montagne; mais je ne pus trouver personne. Cette montagne est extrêmement élevée, et, grâce à la neige éternelle de son sommet, on l'aperçoit de fort loin.

Environ trois ans auparavant, la montagne Sainte-Hélène avait été, pendant trois ou quatre jours, dans un état violent d'éruption, lançant des pierres enflammées et de la lave à une immense hauteur, d'où elles se précipitaient ensuite en torrents de feu le long de ses flancs couverts de neige. Nous campâmes pendant la nuit à environ dix milles plus bas, près du *Coffin Rock*, contre le gré de mes hommes qui ne goûtaient pas ces lieux. On appelle ainsi ce rocher, parce que les Indiens l'ont choisi pour y déposer leurs morts.

Plus bas s'élève un autre rocher sur lequel les indigènes avaient mis deux ou trois cents de leurs canots funéraires; mais le commodore Wilkes, ayant fait du feu près de cet endroit, les corps furent atteints et presque tous consumés. Les Indiens montrèrent beaucoup d'indignation de la violation d'un lieu si sacré, et ils en auraient certainement tiré vengeance, s'ils s'étaient sentis assez forts.

27 mars. — La pluie tombe à torrents. Au moment où nous approchons de l'un des points du rivage, nous apercevons un Indien tout nu en observation; voyant que nous nous dirigions vers lui, il s'enfuit dans sa hutte; quelle est ma surprise de le voir reparaître bientôt avec le chapeau à plumes et l'habit dont il a été question! M'ayant reconnu, avant le débarquement, comme l'un des blancs qu'il avait vus à bord du *Modeste*, il me reçoit avec grande amitié et me conduit dans sa

hutte, où il me donne du saumon bouilli. Il semblait avoir pris grand soin de son uniforme ; mais malheureusement l'habit ne voulait pas s'élargir; mais devant moi, l'habit éclate de partout dans le dos, ce qui met l'Indien fort à l'aise. Après avoir quitté ce sauvage, nous entrons dans la rivière Cowlitz que nous remontons environ huit milles. Nous campons sur ses bords. Nous voyons une famille d'émigrants qui poursuivait sa route monotone, à la recherche d'une résidence. Elle nous paraît dans l'état le plus misérable.

28 mars. — Un de mes Indiens étant tombé malade, je m'en procurai un autre et continuai de remonter la rivière très-lentement, à cause de la rapidité du courant. Les pins me parurent les plus grands que j'eusse jamais vus. J'en mesurai un qui avait été entraîné par le fleuve et qui probablement avait perdu le tiers de sa longueur. Il comptait encore cent quatre-vingts pieds de long; il avait vingt-six pieds de circonférence à cinq pieds de sa racine.

29 mars. — Nous arrivâmes à un autre cimetière Indien qui paraissait extrêmement décoré. Je dis à mes hommes que je désirais aborder, mais ils n'en voulurent rien faire, ce qui m'obligea, en conséquence, à les débarquer sur le bord opposé de la rivière et à mener moi-même le canot à la rame. Ils se seraient certainement opposés à mon dessein sans ma réputation déjà répandue de magicien. Ils attribuaient mon talent à une cause surnaturelle, et je remarquai qu'ils regardaient mes dessins à travers leurs doigts, comme lorsqu'ils sont en face d'un mort. Je trouvai ce cimetière décoré à profusion des nombreux objets nécessaires aux défunts durant leur voyage dans le monde des esprits. Ces objets consistaient en couvertures, tas-

ses d'étain, pots, poêles, casseroles, assiettes, corbeilles, plats de corne et cuillers, et morceaux d'étoffes de diverses couleurs. En examinant l'intérieur d'un canot, je trouvai un grand nombre d'*ioquos* et autres coquillages mêlés à des grains de collier et à des anneaux; la bouche même du mort était remplie de ces objets. Le corps était enveloppé avec soin dans les nombreux plis de nattes de jonc. Au fond du canot, on remarquait un arc, une flèche, une lance et une espèce de pique de corne pour l'extraction des racines de *camas;* la partie supérieure du canot, immédiatement au-dessus du corps, était recouverte d'écorce, et le fond percé de trous pour l'écoulement des eaux. On met les canots sur des supports de bois, suspendus aux branches des arbres ou posés sur des rochers isolés dans la rivière, hors de la portée des animaux de proie.

Les Indiens m'épiaient de la rive opposée et, à mon retour, ils m'examinèrent minutieusement, pour voir si je n'avais rien emporté. Je m'efforçai de découvrir quel personnage avait été enseveli dans le canot richement décoré, mais j'appris seulement que c'était la fille d'un chef Chinook. Les Indiens ne nomment jamais quelqu'un après sa mort; ils ne veulent pas même se nommer eux-mêmes, et il faut souvent s'adresser à un tiers pour savoir comment ils s'appellent. L'un d'eux me demanda si le désir que je manifestais de connaître son nom ne venait pas d'une intention de le voler. Il n'est pas rare qu'un chef, pour vous faire honneur, vous donne son propre nom, en vous parlant, et n'en choisisse un autre pour se désigner lui-même.

30 mars. — Nous débarquâmes à la ferme Cowlitz, qui appartient à la compagnie d'Hudson. Cette ferme produit de grandes quantités de froment. J'eus là une

vue superbe du mont Sainte-Hélène, d'où s'échappait une longue colonne de fumée épaisse. Je demeurai en cet endroit jusqu'au 15 avril, et je fis le portrait de Kisiose, chef des Indiens Cowlitz, petite tribu d'environ deux cents individus. Ces Indiens, à tête plate, parlent une langue analogue à celle des Chinooks. Ils me témoignèrent une grande bienveillance et je restai assez longtemps parmi eux. Le 5 avril, je me procurai des chevaux pour passer à Nasqually, sur le détroit de Puget, mais la pluie qui tomba toute la journée à torrents rendit la traversée des marais presque impraticable. Dans la soirée, nous campâmes près d'un petit village d'Indiens Cowlitz qui furent pleins d'égards pour nous.

6 avril. — Nous passâmes la montagne de Boue. La boue est si profonde dans ce lieu que nous fûmes forcés de descendre de nos chevaux et de les tirer par le nez; les pauvres bêtes en avaient jusqu'au ventre. Nous campâmes dans la prairie des Buttes. Elle est remarquable par les innombrables mamelons ronds qui, se touchant les uns les autres, couvrent la plaine comme autant d'hémisphères de dix à douze yards de circonférence sur quatre ou cinq pieds d'élévation. J'en creusai un, mais je n'y trouvai que des pierres isolées, quoique j'eusse fouillé à une profondeur de quatre ou cinq pieds.

7 avril. — Nous éprouvâmes quelque difficulté à traverser la rivière Nasqually, les pluies l'ayant fait déborder; nous fûmes obligés de recourir au moyen ordinairement employé quand les canots viennent à manquer; nous nous mîmes à nager en tenant la queue de nos chevaux et laissâmes flotter nos effets dans des corbeilles de peau. Au bout de deux heures environ,

nous arrivâmes à Nasqually, établissement fondé par une compagnie, dite compagnie du détroit de Puget, dont l'objet est d'engraisser les troupeaux et de cultiver les champs. Quand je le visitai, il y avait environ six mille moutons et deux mille bêtes à cornes. Il s'élève sur les bords de l'extrémité orientale du détroit de Puget. Le sol ne vaut pas celui de quelques autres parties du district à cause de sa nature caillouteuse; néanmoins l'herbe y croît en abondance, et la douceur du climat rend la plaine parfaitement propre à l'éducation des troupeaux, car on ne les rentre jamais. La laine se dirige sur les marchés anglais par les vaisseaux de la compagnie. Quant aux bestiaux, on les abat et on les sale pour les îles Sandwich et les possessions russes. Les Indiens des environs sont de très-grande taille, particulièrement les femmes. La tribu compte environ cinq ou six cents individus. Ils s'aplatissent la tête, mais ils parlent une langue différente du chinook. Je fis une esquisse de Lach-oh-lett, leur premier chef, et de sa fille, qui portait un bonnet d'herbes de différentes couleurs, fort en usage parmi les femmes.

CHAPITRE XIV.

8 avril.—Je quittai Nasqually dans la matinée, avec un canot et six Indiens. Nous allâmes à la rame le jour et la nuit suivante avec la marée, et je ne m'arrêtai

que le lendemain vers deux heures de l'après-midi, en atteignant le fort Victoria, dans l'île de Vancouver, après une traite de quatre-vingt-dix milles. Le fort Victoria est situé sur les bords d'une anse de l'île, longue d'environ sept milles et large d'un quart de mille; elle forme un port sûr, commode et assez profond pour des vaisseaux de tout tonnage. Son nom indien est Esquimett, c'est-à-dire lieu propre à la récolte des *camas;* de grandes quantités de ce légume croissent dans le voisinage. M. Finlaysan, qui commandait le fort, me donna une chambre confortable dont je fis mon quartier général pendant les deux mois que je passai parmi les Indiens du voisinage et le long des côtes environnantes.

Le sol de cette localité est bon et produit du froment en abondance. La luzerne y prospère : on voit qu'elle y est venue de semences fortuites tombées de ballots de marchandises apportées d'Angleterre; on en fait beaucoup de fourrage.

Les Indiens seuls connaissent l'intérieur de l'île : ils le représentent comme manquant d'eau en été; ce qu'il y a de certain, c'est que l'eau saumâtre d'un puits creusé dans le fort ne rendait aucun service. De la côte, on découvre des rochers et des montagnes évidemment volcaniques; les arbres sont grands, principalement les chênes et les pins. On pourrait y trouver le bois de construction d'un navire de quelque grandeur. L'établissement est important et deviendra probablement le dépôt général des affaires de la compagnie. Il emploie dix blancs et quarante Indiens à la construction de nouveaux magasins. Sur le côté opposé du port, en face du fort, les Indiens *Clallums* possèdent un village. Ils se vantent de pouvoir armer cinq cents

guerriers. Les huttes sont construites en cèdre, comme celles des Chinooks, mais beaucoup plus grandes; quelques-unes ont de soixante à soixante-dix pieds de longueur.

Les hommes ne portent pas de vêtements en été, et, en hiver, ils n'ont qu'une couverture faite de poil de chien et de duvet mêlés d'écorce de cèdre polie ou de peau d'oie sauvage, comme les Chinooks. Ils élèvent une espèce particulière de petits chiens à longs poils blancs et noirs qui fournissent les vêtements de la tribu. On coupe le poil et on le mêle avec du duvet et un peu de terre blanche pour conserver les plumes. On frappe le tout avec des bâtons; ensuite on en forme des fils en le roulant le long de la cuisse avec la paume de la main, comme les cordonniers quand ils font leur ligneul; après quoi, on le soumet à un second filage sur une quenouille pour en augmenter la fermeté. Les femmes portent un tablier d'écorce de cèdre découpée et entrelacée, attaché autour de la taille et tombant aux genoux. Elle font un plus grand usage des couvertures que les hommes, mais à coup sûr ce n'est pas par pudeur.

Encore un langage différent du chinook : toutefois je me fis entendre d'eux avec cette langue. Je fis une esquisse de Chea-closh, leur principal chef : voici le récit de son investiture. Lorsque son père devint trop vieux pour remplir les devoirs d'un premier chef, Chea-closh fut appelé par les tribus à le remplacer. Il quitta donc les montagnes pour aller faire un jeûne public et rêver suivant l'usage, car ces Indiens, comme les autres, ont une grande confiance dans les rêves et croient qu'il est nécessaire de s'y préparer par un long jeûne. A l'expiration du délai fixé, la tribu pré-

para une grande fête. Couvert d'une couche épaisse de graisse et de duvet, le nouveau chef se précipita tout à coup dans le village où il saisit un petit chien qu'il se mit à dévorer vivant. C'est le préliminaire convenu en pareil cas. La tribu se rassembla autour de lui en chantant et en dansant de la manière la plus sauvage; il s'approcha des personnes les plus considérables et les mordit aux épaules et aux bras, ce qu'ils regardaient comme une haute marque de distinction, surtout quand il emportait le morceau de chair avec et qu'il le dévorait.

J'ai vu beaucoup d'hommes, sur la côte nord-ouest du Pacifique, qui portaient des marques effrayantes de ce genre d'honneur. Ce n'est pas du reste leur seule manière de se défigurer. Ainsi, j'ai vu une jeune fille toute couverte de sang par suite des coups qu'elle s'était portés sur les bras et au sein avec une pierre à fusil tranchante, à la mort d'un de ses parents. Après les chants et les danses, Chea-closh se rendit avec son peuple au festin préparé dans une grande hutte; la graisse de baleine en fit les frais, c'est le mets favori de cette tribu, qui cependant possède en quantité le saumon, la morue, l'esturgeon et autres poissons excellents.

Tous les Indiens de ces contrées vivent presque entièrement de poisson; ils se le procurent avec si peu de peine, pendant toutes les saisons de l'année, qu'ils deviennent les êtres les plus paresseux du monde. Ils prennent des quantités considérables d'esturgeons; ce poisson atteint ici des proportions colossales; il en est qui pèsent de quatre à six cents livres. On les pêche avec un grand manche de lance pointu préparé pour un fer barbelé, et auquel s'adapte une

ligne avec laquelle on sonde le fond de la rivière où les esturgeons s'étendent dans la saison du froid. Dès qu'on sent le poisson, on lance le fer barbelé et on retire le manche; on amène alors le poisson avec la ligne, en rendant de temps en temps pour épuiser l'esturgeon, et on le remorque sur le rivage. La plupart des lignes de pêche sont faites avec une grande algue qui a quelquefois cent cinquante pieds de long, de la grosseur d'un crayon de mine de plomb, mais très-résistante. Les hameçons, faits de racines de pin, ressemblent un peu à nos hameçons ordinaires, mais on les attache autrement à la ligne et ils se terminent par un os.

Je vis en cet endroit quantité de coquillages sur lesquels fondent des nuées de corneilles : elles les saisissent entre leurs pattes, les emportent à une certaine hauteur, et les laissent ensuite tomber sur les rochers où ils se brisent et s'ouvrent. J'ai observé des douzaines de ces oiseaux qui se livraient à cette intelligente occupation. On trouve aussi, dans les baies, une petite huître d'un goût délicat. Les veaux marins, les canards sauvages et les oies fréquentent également ces parages.

Les Indiens se montrent extrêmement friands des œufs de hareng qu'ils ramassent de la façon suivante : Ils lancent des branches de cèdre au fond de la rivière, dans des endroits peu profonds, en les chargeant de quelques pierres pesantes et en prenant soin de ne pas cacher les feuilles vertes, car ils savent que le poisson aime à frayer sur du vert. Le jour suivant, les branches sont toutes couvertes de frai. Les Indiens le recueillent dans leurs corbeilles impénétrables qui sont dessous, le lavent et ils en font ensuite de petites boules qu'ils mangent sèches.

Les racines rôties de la fougère, qui parviennent ici à une grosseur considérable, composent, avec les *camas* et les *evappotoos*, les seuls légumes dont usent les Indiens.

L'esclavage, sous sa forme la plus barbare, règne parmi les Indiens sur la côte de la Californie jusqu'au détroit de Behring; les tribus les plus fortes soumettant leurs voisines quand elles le peuvent. A l'intérieur, où il y a peu de guerres, il n'y a pas d'esclaves. Il existe sur cette côte une coutume qui autorise à saisir et à réduire en esclavage tout Indien rencontré à une certaine distance de sa tribu, à moins que ses amis ne le rachètent. Le maître a droit de vie et de mort sur ses esclaves, qu'il sacrifie à son gré pour obéir à quelque superstition ou à tout autre motif.

Un matin, je vis sur les rochers, abandonné aux vautours et aux corneilles, le cadavre d'une jeune femme que j'avais vue quelques jours auparavant se promener aux environs en parfaite santé. M. Finlayson, le commandant du fort Victoria, m'accompagna à la hutte de la morte, et nous y trouvâmes une Indienne, sa maîtresse, qui apprit sans émotion une mort dont elle était sans doute la cause. Elle nous dit qu'une esclave n'avait pas droit à la sépulture, et elle devint furieuse, quand M. Finlayson lui déclara que l'esclave valait beaucoup mieux qu'elle. — Moi, s'écria-t-elle, la fille d'un chef ne valoir pas même une esclave morte! et se rengorgeant avec toute la dignité qu'elle put se donner, elle sortit fièrement. Le jour suivant, elle enleva sa hutte et partit. Un témoin oculaire me raconta aussi qu'un chef, qui avait élevé une idole colossale en bois, lui sacrifia cinq esclaves en les égorgeant sans pitié devant elle. Il demandait avec orgueil quel autre que lui pourrait tuer tant d'esclaves.

Ces Indiens à tête plate sont les plus superstitieux que j'aie rencontrés. Ils croient, par exemple, que s'ils peuvent se procurer des cheveux d'un ennemi et les mettre dans un trou avec une grenouille, la tête qui les portait jadis souffrirait les mêmes tourments que la grenouille enterrée vivante. Jamais ils ne crachent sans effacer avec soin toute trace de leur salive, dans la crainte que quelque ennemi ne la trouve, et n'acquière par là le pouvoir de leur nuire. Aussi crachent-ils toujours dans leurs couvertures quand ils en portent.

Je dus aux craintes superstitieuses que leur inspiraient mes peintures, la sûreté et l'aisance avec lesquelles je me mêlais à eux. Cependant l'un d'eux me fatigua beaucoup en me suivant continuellement partout où j'allais, pour empêcher les autres Indiens de se laisser dessiner. Il leur disait que mes dessins les exposeraient à toutes sortes de malheurs. En vain, je lui demandai de cesser. A la fin, je songeai à le regarder fixement lui-même; en tenant mon papier et mon pinceau à la main, comme si j'allais faire son portrait. Très-effrayé pour son propre compte, il me demanda ce que je voulais, et me pria instamment de ne pas le dessiner, promettant de ne plus s'occuper de moi.

Les Indiens ont une grande danse qu'ils appellent la danse masquée des magiciens. On l'exécute avant et après chaque fait important de la tribu, comme la pêche, la récolte de camas, ou le départ pour une expédition de guerre, afin de capter la bienveillance du Grand-Esprit pour l'entreprise, ou lui rendre hommage après le succès obtenu. Six ou huit des principaux de la tribu, généralement des magiciens, mettent des masques faits d'un bois doux et léger. Ces mas-

ques sont surmontés de plumes peintes de couleurs éclatantes, et percés d'yeux et de bouches qui s'ouvrent et se ferment. Les magiciens tiennent à la main des crécelles pour accompagner un chant monotone ou une sorte de litanie sans paroles distinctes, que tout le reste répète en chœur, en dansant gravement et en tournant en rond.

Chez les Clallums et parmi les autres tribus qui habitent cette région, je n'ai jamais entendu de tradition qui se rapportât à leur première origine, quoique de semblables traditions soient communes parmi les Indiens de l'est des montagnes Rocheuses. Ils ne croient pas aux peines futures, quoique, dans ce monde, ils s'imaginent être exposés à l'influence funeste du *Skoocoom* ou mauvais génie. Ils attribuent à sa colère toutes leurs infortunes.

Le bon esprit *Hias-Soch-a-la-Ti-Yah,* c'est-à-dire le grand chef suprême, leur donne tous les bonheurs de cette vie et ils iront dans les chasses heureuses et paisibles trouver l'abondance et les joies éternelles. Les magiciens de la tribu passent pour posséder une influence mystérieuse sur ces deux esprits, soit pour le bien, soit pour le mal; ils forment une société secrète à laquelle on ne peut être initié qu'avec beaucoup de cérémonie et de dépenses. Le candidat doit préparer un festin pour ses amis et tous ceux qui veulent y prendre part et faire des présents aux autres magiciens. On lui prépare une hutte dans laquelle il entre pour y rester trois jours et trois nuits sans nourriture, tandis que les initiés dansent et chantent tout autour pendant le même temps. Après ce jeûne, qui passe pour le douer d'une habileté merveilleuse, on l'emporte en apparence sans vie et on le plonge dans l'eau froide la

plus voisine, où on le frictionne jusqu'à ce qu'il revienne à lui ; cela s'appelle laver le mort. Aussitôt ressuscité, le néophyte court dans les bois et revient bientôt habillé en magicien, c'est-à-dire recouvert d'une couche de duvet d'oie, collée sur le corps et la tête avec de la graisse : un manteau d'écorce de cèdre découpée couvre ses épaules, et il tient à la main la crécelle magique. Il rassemble alors tout ce qui lui appartient, couvertures, coquillages, ornements, et les distribue à ses amis, comptant pour son entretien futur sur les honoraires de sa profession. La danse et le chant continuent énergiquement pendant cette distribution, puis toute la compagnie revient au festin avec un appétit qui paraît merveilleux, à n'en juger que par la quantité de nourriture absorbée.

Les huttes de ces sauvages sont les plus grandes constructions de ce genre que j'aie rencontrées parmi les Indiens. Elles sont divisées à l'intérieur en compartiments, et peuvent contenir huit ou dix familles : elles sont bien bâties, si l'on considère qu'ils détachent les planches des troncs d'arbres avec des coins d'os et qu'ils réussissent à les rendre très-polies et très-régulières. Un jour, je vis une partie de *hullum* engagée au centre d'une hutte. On joue ce jeu avec dix petites pièces de bois rondes, dont l'une est noircie. Un des joueurs mêle vivement ces morceaux de bois entre deux bottes d'écorce de cèdre découpée. Son adversaire l'arrête bientôt et tâche de deviner dans quelle botte se trouve le morceau noirci. On joue au hullum souvent deux ou trois jours et autant de nuits sans discontinuer.

Suw-se-a, premier chef des *Cowitchins* du golfe de Georgia, qui était joueur invétéré, jouait avec les autres;

il était venu faire aux Esquimetts une visite d'ami. Il avait été grand guerrier dans sa jeunesse; en combattant, il avait eu la joue percée par une flèche. Il faisait beaucoup de prisonniers qu'il vendait ordinairement aux tribus situées plus au nord, ce qui diminuait leur chance de s'échapper, car, pour revenir dans leur pays, il leur fallait traverser une contrée hostile, le territoire des tribus du nord qui ne font d'esclaves que parmi ceux du sud. Il possède beaucoup de ce qu'on regarde comme de la fortune parmi les Indiens, et il l'augmentait de plus en plus par les tributs levés sur son peuple. Mais, suivant la coutume, quand sa fortune atteint un certain chiffre, il donne un grand festin auquel tout le monde doit prendre part; il invite les chefs voisins avec lesquels il est en relation d'amitié, et, à la fin du festin, il distribue comme présents à ses hôtes tout ce qu'il a amassé depuis la dernière distribution, c'est-à-dire depuis trois ou quatre ans. J'ai entendu parler d'un chef qui possédait douze balles de couvertures, vingt à trente fusils, un nombre infini de pots, de chaudières, de casseroles, de couteaux de tout genre, de colliers, de colifichets de toute espèce, ainsi que beaucoup de belles boîtes chinoises, venues par les îles Sandwich. Le but du chef, en donnant ainsi ses trésors, est d'ajouter à sa propre importance aux yeux des autres, et son peuple ne manque pas de se louer souvent de ce qu'il a donné et de montrer avec orgueil ses présents.

Je fis aussi un croquis de son fils *Culchillum*. Il portait un bonnet de magie auquel il attachait un grand prix parce qu'il l'avait fait entièrement de scalps. Il ne le portait, me dit-il, que dans les grandes occasions, telles que sa présente visite aux Clallums. Je lui demandai

de me le vendre; mais il me refusa et ne voulut pas même me permettre de l'emporter dans ma tente pour achever mon dessin, craignant qu'il ne perdît par là quelqu'une de ses propriétés magiques.



CHAPITRE XV.

Désirant faire le tour des côtes du détroit de de Fuca et visiter les tribus qui les habitent, je priai Cheah-clach, le principal chef, de prendre avec lui quatre de ses hommes et un canot, afin d'accompagner l'interprète du fort et moi dans notre excursion; le 6 mai au matin, nous partîmes en naviguant par l'est de l'île Vancouver : nous traversâmes le canal d'Aro pour nous diriger vers la terre ferme. En approchant d'un village indien qui contenait, comme je l'appris plus tard, cinq ou six cents habitants, nous les vîmes se précipiter vers le rivage dans une attitude apparemment hostile; et comme les bateaux de l'expédition de découverte avaient été attaqués l'année précédente au même endroit, nous conçûmes naturellement quelques craintes. A peine étions-nous abordés, une foule compacte nous entoura en s'avançant dans l'eau jusqu'à la ceinture. On saisit notre canot et on nous emporta sur le rivage où l'on nous demanda ce que nous voulions. Je répondis que j'expliquerais mes inten-

tions au chef, qui immédiatement s'avança d'un air amical.

Lui ayant dit que mon intention était de visiter tous les Indiens, et de faire le portrait des principaux chefs et grands guerriers, il me conduisit dans sa hutte; là, je m'assis sur une natte vis-à-vis de lui et je me mis à dessiner. En quelques moments, le local se remplit de monde, les Indiens grimpèrent au haut de la hutte, arrachèrent les nattes des supports, et s'y suspendirent comme un essaim d'abeilles, chacun fixant sur nous des yeux avides. De tous côtés, je ne voyais qu'un assemblage repoussant de faces hideuses qui me semblaient enduites d'une boue rouge et blanchâtre.

J'achevai rapidement mon esquisse et je m'évadai après avoir donné au chef un morceau de tabac pour sa complaisance. Il s'appelait *Cheah-clach*, chef des Clallums. En arrivant au rivage je trouvai le vent tellement fort que je crus plus prudent de risquer un campement. En conséquence, je plantai ma tente à environ deux cents yards du village. Mais nous fûmes bientôt entourés par des centaines d'Indiens, ayant leur chef au milieu d'eux. Je donnai à celui-ci un léger souper et lui dis toutes les nouvelles dont il se renseignait avec avidité. Puis, lui ayant fait savoir que j'étais fatigué et que je désirais me reposer, ce que je ne pouvais faire tant qu'une si grande foule entourerait ma tente, il se leva à l'instant et ordonna aux importuns de se retirer, ce qu'ils firent sur-le-champ.

Vers dix heures du soir, j'allai faire un tour dans le village, et entendant un grand bruit dans une des huttes, j'entrai et trouvai là une vieille femme qui soutenait dans ses bras une des plus belles filles indiennes que j'eusse encore vues. Elle était nue. Nu également

et assis les jambes croisées, au milieu de la chambre, se tenait le magicien ayant devant lui une assiette de bois pleine d'eau; douze ou quinze autres individus s'étendaient le long des murs de la hutte. Il s'agissait de guérir la jeune fille d'une douleur qu'elle avait au côté. Aussitôt que ma présence fut remarquée, on me fit place, pour que je pusse m'asseoir. Le médecin qui venait d'officier me parut dans un état d'abondante transpiration par suite des efforts qu'il avait faits, et bientôt il se mêla aux assistants, tout à fait épuisé. Un plus jeune magicien lui succéda, se mit devant l'assiette et tout près de la malade. Jetant sa couverture de côté, il se mit à chanter et à gesticuler de la plus violente manière, tandis que les assistants marquaient la mesure en frappant avec de petits bâtons sur des bassins de bois creux et sur des tambours, avec accompagnement de la voix. Après une demi-heure de cet exercice, et quand la sueur commença à lui ruisseler sur tout le corps, le magicien se précipita tout à coup sur la jeune fille qu'il saisit à belles dents par le côté, la mordant et la secouant pendant quelques minutes, qui parurent faire souffrir à la malade une véritable agonie. Puis il la lâcha en s'écriant qu'il avait saisi le mal, et il se porta les mains à la bouche, après quoi il les plongea dans l'eau, prétendant qu'il y retenait avec beaucoup de difficulté la maladie qu'il venait d'enlever.

Il se mit alors à marcher autour de moi d'un air triomphant. Entre le pouce et l'index de chaque main, il tenait quelque chose ressemblant beaucoup à un morceau de chair; ce que voyant, un des Indiens aiguisa son couteau, et vint couper la moitié de chacun des morceaux. L'un des morceaux coupés fut jeté dans le feu; cette opération était accompagnée d'un vacarme

familier aux seuls magiciens. Le magicien semblait parfaitement satisfait de lui-même, quoique la pauvre malade ne me parût rien moins que soulagée par un aussi violent traitement.

7 mai.— Le lendemain matin, nous quittâmes notre campement avant le jour, sans attendre que nous pussions présenter nos respects aux chefs. Dans l'après-midi, nous touchâmes à l'île de Whitby, qui sépare le détroit de de Fuca du détroit de Puget. Une mission catholique avait été établie dans l'île quelques années auparavant, mais les dispositions hostiles des Indiens l'avaient fait abandonner.

En approchant du village de *Toanicham*, nous aperçûmes deux forts bastions en troncs d'arbres, bien calculés pour la défense dans une guerre contre les Indiens. A mesure que notre canot approchait de la terre, je remarquai que les habitants couraient à ces bastions, et peu de temps après nous entendîmes tirer quelques coups. Supposant que c'était dans l'intention de nous saluer, nous nous approchâmes de plus en plus, surpris cependant d'entendre d'autres décharges et de voir les balles tomber près de notre canot. Mes Indiens cessèrent immédiatement de ramer, et ce fut avec la plus grande difficulté que je les décidai à avancer. Si nous avions montré la moindre intention de nous retirer, je ne doute pas qu'ils n'eussent continué leur feu, et avec plus de succès. Néanmoins quand j'abordai et que je leur demandai pourquoi tout ce bruit, ils me dirent que c'était seulement pour me faire connaître qu'ils avaient, eux aussi, des armes à feu en leur possession.

Ils me traitèrent ensuite avec beaucoup d'hospitalité. Lock-ki-mem, leur chef, nous offrit toutes les provi-

sions dont il pouvait disposer. Je demeurai deux ou trois heures dans ce village dont je pris une vue. Je réussis aussi à obtenir qu'une très-belle femme, celle du second chef, posât pour moi. Elle avait la tête la plus plate que j'eusse encore vue dans ces parages. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la côte méridionale du détroit, et nous campâmes.

8 mai. — Nous continuons à nous diriger en canot au sud du détroit, et nous campons sur un long banc de sable de trois ou quatre milles.

9 mai. — Nous fîmes un portage à travers le banc de sable, et vers le soir nous atteignîmes *I-eh-nus*, village Clallum ou fort. Il se compose d'une double rangée de forts poteaux de vingt pieds de hauteur en dehors et de cinq en dedans, sur un espace de cent cinquante pieds carrés. Un toit recouvrait cet espace qui était divisé en petits compartiments séparés pour l'usage exclusif de chaque famille. Deux cents individus de cette tribu occupaient le fort à l'époque de mon arrivée. Leur chef, *Yates-sut-soot*, me reçut avec beaucoup de cordialité. J'y restai trois jours, et toute la tribu me traita avec bonté. Yates-sut-soot appréhendait beaucoup une attaque des Indiens Macaws et croyant mon pouvoir et mon influence de magicien très-considérables, il me demanda avec empressement quel parti je prendrais dans le cas où ils viendraient. Je répondis que tant que lui et les siens me traiteraient bien, je serais leur ami.

Peu de temps avant mon arrivée, la tribu avait livré une grande bataille aux Macaws, et les Clallums avaient beaucoup souffert. Les Clallums avaient pris le corps d'une baleine que les Macaws avaient tuée. Le courant avait amené son corps au village des Clallums. Les Macaws avaient demandé une partie de la dépouille et la

restitution de leurs lances, au nombre de quinze ou vingt qui étaient restées encore fixées dans la baleine ; les Clallums rejetèrent les deux demandes; de là la guerre.

On prend à présent peu de baleines sur la côte, mais les Indiens adorent cette pêche, car ils font un grand cas de cette graisse, ils la coupent en lanières d'environ cinq pouces de largeur sur deux pieds de longueur et la mangent généralement avec du poisson sec.

La pêche de la baleine doit présenter un très-vif inrêt. Aussitôt qu'on aperçoit une baleine au large, les Indiens se précipitent dans leurs grands canots, dix ou douze par embarcation. Chaque canot est muni de grands sacs en peau de veau marin remplis d'air, pouvant contenir dix gallons; une forte corde de huit ou neuf pieds de long retient à chaque sac un bout de lance à pointe recourbée en os ou en fer ; un manche de sept ou huit pieds de long sert à manier la lance. Une fois à portée, on harponne la baleine jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus plonger, en raison des sacs remplis d'air qui tiennent aux harpons; on achève l'animal et on le remorque au rivage. La pêche conduit quelquefois le pêcheur à vingt ou trente milles au large, et ils dirigent leurs embarcations avec tant d'adresse, qu'il n'arrive presque jamais d'accident.

Peu de mois après la querelle au sujet de la baleine, le frère de *Yellow-cum*, principal chef des Macaws, se rendit au fort Victoria pour acheter des munitions et d'autres articles dont il avait besoin. A son retour, il fut attaqué par les Clallums qui le tuèrent avec un de ses hommes; trois autres parvinrent à s'échapper et à gagner le cap *Flattery* où Yelow-cum résidait. Aussitôt qu'il apprit la mort de son frère, il équipa douze de

ses plus grands canots, y embarqua trente guerriers et fit une descente soudaine à I-eh-nus; mais il s'aperçut bien vite qu'il y aurait pour lui peu de chance de succès tant que les Clallums resteraient dans leur clôture protégée par les troncs d'arbre, tandis que ses hommes étaient exposés sans aucun abri au feu meurtrier des assiégés. En conséquence, il envoya quelques-uns des siens à l'ouest du fort, avec ordre de mettre le feu à l'herbe et au bois; l'incendie se communiqua rapidement aux constructions; pendant ce temps, il veillait avec le reste de sa troupe pour rendre toute fuite impossible. Les Clallums se précipitèrent bientôt hors de leur enceinte et se dirigèrent avec leurs femmes et leurs enfants vers les montagnes. Yates-sut-soot et Yellow-cum combattirent avec un grand courage corps à corps et sans autres armes que leurs couteaux, jusqu'à ce qu'enfin la mêlée les sépara. Je vis un des Clallums qui avait été horriblement balafré dans ce combat en traversant toute la ligne des Macaws qui lui firent chacun une entaille au moment où il passait. Une partie seulement des constructions brûla; Yellow-cum fit dix-huit prisonniers, c'était surtout des femmes; il les réduisit en esclavage. A son retour chez lui, il mit huit têtes au bout des pieux et en orna la proue de ses canots. On porta ces têtes au village, et on les suspendit sur le devant des huttes des guerriers victorieux. Ces Indiens-là ne scalpent pas leurs ennemis.

Près du village s'élèvent de nombreux tombeaux d'aspect singulier, surmontés de divers compartiments dans lesquels les Indiens placent leurs offrandes pour les morts.

12 mai. — Nous partîmes avec l'intention de retourner à l'île Vancouver, mais le vent violent nous ramena

vers le rivage, que nous côtoyâmes pendant douze ou quinze milles jusqu'à l'embouchure de la rivière. La contrée présente au sud, aussi loin que la vue peut s'étendre, une chaîne continue de hautes montagnes couvertes de neige. Nous remontâmes la rivière un mille jusqu'à une station de pêche indienne nommée *Suck*. La rivière est barrée dans toute sa largeur par des pieux auxquels tient un ouvrage en branchages, avec des ouvertures conduisant dans des compartiments d'osier; c'est là qu'entre le poisson qui remonte la rivière. Une fois dans ces entonnoirs d'osier, il ne peut plus sortir. Le poisson se conserve là sans aucun inconvénient, jusqu'à ce que l'on en ait besoin, et le village possède de cette manière un approvisionnement constant. On en prit de grandes quantités à mon arrivée, et un morceau de tabac nous en valut une abondante moisson.

Les Indiens prennent aussi beaucoup de canards avec un filet fixe qu'ils étendent entre deux poteaux hauts d'environ trente pieds, et éloignés de cinquante ou soixante pieds. Ce filet se place dans une étroite vallée par laquelle les canards passent en s'envolant le soir. On fait un feu qui donne beaucoup de fumée au bas du filet pour empêcher les canards de l'apercevoir, et quand ils s'envolent, ils ne manquent pas de venir s'y heurter, ce qui les étourdit et les précipite contre le sol où on les prend.

Le vent soufflant toujours avec violence, nous restâmes jusqu'au 14. *Chaw-u-wit*, la fille du chef, me permit de faire son portrait. Pendant qu'elle posait, un grand nombre d'Indiens nous entourait, ce qui paraissait la fatiguer beaucoup, car la timidité naturelle des femmes indiennes les rend particulièrement sensibles à l'attention publique ou à la moquerie.

Trouvant que notre canot était trop petit, *Cheu-Cluk* réussit à l'échanger contre un plus grand. A trois heures du matin nous nous embarquâmes et commençâmes une traversée de trente-deux milles en pleine mer. Environ deux heures après notre départ, le vent se transforma en bourrasque, nous fûmes obligés d'avoir sans cesse un homme occupé à vider l'eau du canot pour nous empêcher de sombrer.

Dans ce travail, les Indiens entonnent un de leurs chants sauvages, qui s'élève jusqu'à des cris toutes les fois qu'une vague plus grande que les autres approche; puis ils soufflent et crachent contre le vent comme dans une violente querelle avec le mauvais esprit de la tempête. C'était à la fois une scène de la plus sauvage et de la plus extrême irritation; des vagues, de vraies montagnes, enveloppaient notre petit canot et paraissaient à chaque instant près de nous engloutir; le vent rugissait sur nos têtes, et les cris d'horreur des Indiens rendaient notre situation présente vraiment terrible. J'étais surpris de la dextérité avec laquelle ils manœuvraient le canot, en mettant tous leurs rames du côté du vent chaque fois qu'une vague arrivait, ce qui leur permettait d'en briser la force et d'en rejeter l'écume par-dessus nos têtes, de l'autre côté du canot.

Je regardais avec terreur chaque vague qui nous arrivait avec un bruit de tonnerre; et je dois confesser que je n'étais pas tranquille sur l'issue de notre navigation. Cependant vers deux heures de l'après-midi, nous touchions au fort, trempés et mourant de faim, mais sans autre dommage qu'une fatigue extrême; on le conçoit : onze heures d'un dur travail! Tout cela disparut bientôt devant le feu joyeux et le dîner cordial qui nous accueillirent au fort Victoria. Un des Indiens

8

me dit que, pour lui, il n'avait point eu peur pendant la tempête, qu'il n'avait tremblé que pour moi; que ses frères et lui pouvaient facilement atteindre le rivage en nageant, la distance eût-elle été de dix milles.

Environ deux jours après mon arrivée au fort, on me prie de faire le portrait d'un Indien. Tout à coup la porte de ma chambre s'ouvre brusquement, et entre un Indien d'apparence très-commune. Comme je ne voulais pas être dérangé, je renvoie l'importun avec très-peu de cérémonie, et je ferme la porte sur lui, supposant que c'était quelque Indien ordinaire. Environ une demi-heure après, M. Finlayson entre et me dit que le grand Yellow-cum, principal chef des Macaws, du cap Flattery, était arrivé au fort. J'avais tant entendu parler de ce chef, et par ses ennemis les Clallums d'Ie-h-nus, et par les Indiens du fort Vancouver, que j'étais résolu, pour le voir, à aller au cap Flattery, c'est-à-dire à faire soixante milles de plus. Très-satisfait de le rencontrer, puisque cela m'évite le voyage, immédiatement je sors pour me mettre à sa recherche. Je ne suis pas peu étonné et contrarié de trouver en lui le visiteur que je viens de mettre si rudement hors de ma chambre. Naturellement, je lui fais mes excuses en lui expliquant que je ne le connaissais pas. Il me répond qu'il me décharge volontiers de toute intention d'insulte, mais que ma manière d'agir l'avait extrêmement mortifié.

Il m'accompagna dans ma chambre, et j'obtins de lui beaucoup de détails sur son histoire particulière. Le père d'Yellow-cum était le pilote du malheureux *Tonquin*, le vaisseau envoyé par John-Jacob Astor, pour trafiquer avec les Indiens, au nord de l'île Vancouver. Ce fut le seul qui s'échappa du vaisseau, avant qu'on

l'eût fait sauter. On ne put obtenir un récit clair de ce triste événement, aucun blanc n'ayant survécu pour dire ce qui s'était passé.

Yellow-cum est l'homme le plus riche de sa tribu. Sa fortune consiste principalement en esclaves et en ioquos, petites coquilles qui abondent au cap Flattery. Ces coquilles servent de monnaie, et donnent une grande activité au trafic parmi les tribus. On les pêche dans la mer à une profondeur considérable, avec une longue perche fixée dans une planche plate d'environ quinze pouces carrés. De cette planche sort un certain nombre de pointes d'os, qui entrent dans les extrémités creuses des coquilles et les détachent du fond de l'eau pour les ramener à la surface. Blanches, minces et creuses, ces coquilles se terminent en pointe légèrement courbée, de la grosseur d'un fourneau de pipe ordinaire. On les estime en raison de leur longueur, et leur prix augmente suivant un étalon convenu : quarante coquilles représentent la longueur d'une brasse, et valent une peau de castor ; mais si trente-neuf coquilles suffisent pour égaler une brasse, ce nombre payera deux peaux de castor ; trente-huit coquilles payeront trois peaux, et ainsi de suite, en augmentant d'une peau de castor pour chaque coquillage au-dessous du nombre établi.

Yellow-cum me fit présent d'une paire de pendants d'oreilles faits avec ces coquilles ; il y en avait à chacun soixante-dix ou quatre-vingt. Il possédait aussi des peaux de loutres de mer ; cette fourrure, la plus estimée sur la côte nord de l'Amérique, d'après le tarif, représente, en valeur ordinaire, douze couvertures, un fusil, plus du tabac, des munitions et d'autres objets à proportion. La couverture est le type d'après lequel se cal-

cule la valeur de tous les articles sur la côté nord-ouest. Indépendamment de sa richesse, Yellow-cum exerce une immense influence sur toutes les tribus; son courage personnel et son habileté, et non un droit héréditaire, l'ont élevé au rang de chef principal. Je peux citer comme preuve de son courage et de sa confiance en lui ceci : que je le vis au fort se promener au milieu de plusieurs chefs Clallums, contre lesquels il avait soutenu souvent des luttes acharnées. Il jugeait néanmoins prudent de rester dans le fort après la tombée de la nuit.

Je visitai les huttes des Indiens *Eus-à-nich*. Leur chef était très-riche, et menait huit femmes avec lui. Je lui fis comprendre en lui montrant quelques esquisses que je désirais faire son portrait, mais je fus repoussé si violemment par ces dames, que je m'estimai heureux de me soustraire à leurs bavardages, tandis que leur mari se tenait assis comme le grand Turc, évidemment flatté de l'intérêt qu'elles montraient pour sa santé. Peu de jours après, je rencontrai le chef seul à quelque distance de son camp, et il consentit à me laisser faire son portrait, moyennant un morceau de tabac.

Dans une de mes excursions journalières, la laideur d'un Indien me frappa particulièrement; c'était *Shaws-tun*, principal chef des *Sinahomas*. Il me demanda très-sérieusement si mon travail n'entraînerait pas pour lui un danger de mort. Mais, après que j'eus achevé l'esquisse et que je lui eus donné un morceau de tabac qu'il tint un moment en l'air, il se plaignit que la récompense était mince pour un pareil danger. Il me suivit ensuite pendant deux ou trois jours, en me priant de détruire la peinture; à la fin, pour m'en dé-

barrassé, j'en fis une copie grossière que je déchirai devant lui, en l'assurant que c'était l'original.

Je restai dans l'île Vancouver jusqu'au 10 juin, et peut-être serait-il à propos, avant de la quitter, de donner un résumé général des informations que, tant par mes observations personnelles que par celles des agents de la compagnie de la baie d'Hudson, je recueillis sur les traits caractéristiques des différentes tribus qui habitent ces régions.

Les Indiens au sud de la rivière Columbia se tatouent au-dessous de la bouche, ce qui donne à leur physionomie une légère apparence bleuâtre. Ceux de l'embouchure de la Columbia, même à cent milles en remontant, aussi bien que ceux du détroit de Puget, du détroit de de Fuca et de la partie méridionale de l'île Vancouver, s'aplatissent la tête dans l'enfance. Une tribu du nord s'appelle la tribu aux *babines* ou grosses lèvres. Les femmes de cette tribu ont la lèvre inférieure élargie par l'insertion d'un morceau de bois. On passe un petit fragment d'os mince dans la lèvre de l'enfant de bas en haut, et on le remplace graduellement par un plus grand, jusqu'à ce qu'un morceau de bois de trois pouces de long et d'un pouce et demi de large amène la lèvre à un horrible développement qui augmente avec l'âge. On attache une grande importance au développement de cette lèvre, car il constitue l'expression suprême de la beauté féminine et marque aussi la différence entre les femmes libres et leurs esclaves.

Quand on ôte le morceau de bois en certaines occasions, la lèvre tombe sur le menton, ce qui présente l'aspect le plus dégoûtant qu'on puisse imaginer.

Les hommes se passent quelquefois au nez un anneau d'os ou de cuivre, s'ils peuvent s'en procurer, mais l'u-

sage n'en est pas général. Ils portent un bonnet de fibres d'écorce de cèdre très-finement tissées et une couverture de laine de moutons de montagnes; ces couvertures sont très-estimées et demandent des années de travail. Pour une que je me procurai avec beaucoup de difficultés, j'eus à payer cinq livres de tabac, dix charges de poudre, une couverture, une livre de grains pour colliers, deux chemises de toile à carreaux et deux onces de vermillon.

Les tribus voisines de cette dernière, en montant toujours plus au nord, s'introduisent des grains de diverses couleurs dans toute la longueur de la lèvre supérieure, ce qui lui donne l'apparence d'un collier.

Dans l'intérieur de la Nouvelle-Calédonie, à l'est de l'île Vancouver, et au nord de la Columbia, dans la tribu nommée *Taw-wa-tins*, qui aime aussi à se faire des babines, ainsi que parmi les autres tribus voisines, prévaut la coutume de brûler les cadavres; cet usage est accompagné de circonstances d'une barbarie particulière pour les veuves des morts. On pose le corps du mari sur un grand bûcher de bois résineux; sur ce corps on étend la femme qu'on couvre d'une peau; on allume ensuite le bûcher, et la pauvre femme est obligée de rester dans cette position jusqu'à ce qu'elle soit presque suffoquée; alors seulement on lui permet de descendre, comme elle peut, à travers la fumée et la flamme. A peine a-t-elle atteint le sol qu'il est de son devoir d'empêcher le corps du défunt de se contracter par l'action du feu sur les muscles et les nerfs; aussitôt que cela arrive, il faut qu'avec ses mains nues elle remette le corps en combustion dans une position convenable; pendant cette opération, elle s'expose aux effets douloureux d'une chaleur in-

tense. Vient-elle à manquer à l'exécution obligée de ce rite bizarre, soit par faiblesse, soit par l'action de la douleur, on la soutient jusqu'à ce que le corps soit consumé. On chante et on bat continuellement le tambour pendant la cérémonie, pour étouffer ses cris. Elle doit ensuite recueillir les fragments d'os non consumés, ainsi que les cendres, et les mettre dans un sac destiné à cet usage; elle porte ce sac sur son dos pendant trois ans, et reste tout ce temps esclave des parents de son mari; elle ne peut se laver pendant cette période, de sorte qu'elle devient bientôt un objet dégoûtant. A l'expiration des trois ans, les bourreaux donnent une fête et y invitent tous leurs amis et leurs parents, ainsi que ceux de la malheureuse. D'abord, ils déposent avec beaucoup de cérémonie les restes du mort brûlé dans une boîte qu'ils fixent au haut d'une longue perche, et ils dansent autour. On dépouille la veuve de ses vêtements, on la barbouille de la tête aux pieds d'huile de poisson; après quoi, un des assistants jette sur elle une quantité de duvet de cygne dont on la couvre en entier. Elle doit alors danser avec les autres. Cela fait, elle peut se remarier si, toutefois, elle se sent assez de courage pour s'aventurer à courir une seconde fois le risque de brûler vivante ou de subir tous ces tourments.

Il arrive souvent qu'une veuve mariée en secondes noces, dans l'espérance peut-être de ne pas survivre à son mari, se suicide à la mort de celui-ci, plutôt que de se soumettre à un second veuvage.

Je ne pus parvenir à apprendre l'origine de ces rites cruels; je ne peux les expliquer que par l'égoïsme, la paresse et la cruauté naturelle aux Indiens, qui probablement espèrent rendre par ces manœuvres

leurs femmes plus attentives à leur bien-être et à leurs commodités personnelles, c'est encore un moyen pour eux de prévenir tout assassinat qui pourrait résulter de jalousies ou de fautes.

CHAPITRE XVI.

9 Juin. — Le navire de la compagnie, qui porte annuellement les marchandises et les dépêches à l'intérieur, était arrivé; M. Finlayson, qui désirait hâter l'envoi des lettres, sachant que je partais bientôt pour m'en retourner, me demanda si je voulais prendre le courrier et me charger de le remettre au fort Vancouver. Je me préparai donc à me mettre en route le lendemain dans la matinée. Le hasard voulut qu'un vieux chef Nasqually fût descendu sur la côte pour chercher une de ses femmes, enlevée par un de ses voisins pillards, et probablement vendue quelque part dans l'île Vancouver. Malheureux dans ses recherches, il voulait partir, je lui proposai de m'accompagner. Il accepta avec joie; ma qualité de courrier de dépêches devenait un sauf-conduit aux yeux de tous les Indiens que nous rencontrerions. Je lui demandai comment, en venant seul, il avait échappé aux attaques des Indiens; il me répondit en me montrant une vieille feuille de journal qu'il agitait en l'air chaque

fois qu'il rencontrait des Indiens inconnus; ceux-ci prenaient la feuille pour une lettre destinée au fort Victoria, et laissaient alors passer le porteur, sans l'inquiéter.

Les commandants des divers postes prennent souvent un moyen semblable pour envoyer des lettres, quelquefois à une distance considérable: s'ils ne peuvent pas équiper un canot monté par leurs propres hommes, ils les donnent à un Indien, qui les porte aussi loin que sa convenance et sa sûreté le lui permettent. Celui-ci vend ensuite la lettre à un autre, qui la porte jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de la vendre avec avantage; elle avance ainsi par une succession de ventes, jusqu'à ce qu'elle arrive à destination, sa valeur croissant graduellement, suivant la distance, et son dernier possesseur recevant la récompense des mains du destinataire. Les lettres parviennent ainsi avec une sûreté parfaite et une rapidité dont n'approcherait aucun autre moyen de transport.

11 juin. — Je m'embarquai de bonne heure, dans la matinée, avec le chef, une de ses femmes et deux esclaves; on rama toute la journée et nous avançâmes sensiblement. Dans la soirée, nous campâmes à l'abri d'une roche élevée, près de laquelle nous trouvâmes quelques œufs d'oie qui embellirent notre souper.

11 juin. — Nous arrivâmes à une île rocheuse couverte de milliers de veaux marins jouant et se chauffant au soleil. Nous en tuâmes quelques-uns; les Indiens font grand cas de leur graisse comme nourriture; mais je la trouvai par trop huileuse pour mon estomac. Pour la remplacer, je tirai un aigle à tête blanche; je le fis rôtir, et cela fit un souper très-supportable.

12. — Le soir nous atteignîmes un village indien, où

nous nous arrêtâmes pour la nuit ; toute la surface de l'eau, en cet endroit, semblait animée par les jeux d'un petit poisson argenté, dansant et rayonnant aux dernières lueurs du soleil couchant. Ce poisson, de la grosseur de nos sardines, se prend en quantité immense ; on l'appelle ici *ulé-kun;* il est très-estimé pour la délicatesse et l'abondance extraordinaire de sa graisse. Séché, il brûle d'un bout à l'autre, en produisant une lumière claire et continue, comme une chandelle.

On envoya quelques canots pêcher dans la soirée, et on prit des quantités de ces poissons. Voici comment : on se sert d'un instrument d'environ sept pieds de long avec un manche de trois ; dans ce manche, on fixe une lame de bois courbée, de quatre pieds, de la forme d'un sabre, avec le tranchant sur le dos. Sur ce tranchant, à la distance d'un pouce et demi à peu près, on place des dents d'os très-aiguës d'un pouce de longueur. L'Indien, assis dans le canot, fait mouvoir rapidement, à deux mains, l'instrument, le maniant et frappant à chaque coup, comme une rame, du côté du tranchant, à travers la masse compacte du poisson. Le pêcheur n'a qu'une secousse de côté à donner pour jeter sûrement le poisson au fond du canot. On ne se sert jamais de filets pour ce genre de pêche.

13 juin.—En approchant du rivage, nous apercevons deux cerfs qui paissent ; les Indiens veulent les poursuivre, mais comme nous avions déjà perdu quelque temps en route, j'étais encore plus désireux d'avancer. Bien qu'ils soient fort éloignés, pourtant je les tire sans grand espoir ; à mon grand étonnement et à celui des Indiens, l'un d'eux tombe mort. Le chef me considère alors avec une grande attention, et puis examine

le fusil, embarrassé apparemment de savoir, lequel du fusil ou de moi est le magicien. Je ne dis rien, prenant tout cela pour la chose la plus naturelle du monde, mais les Indiens me regardent évidemment comme quelqu'un avec qui il ne ferait pas bon jouer. Le cerf nous procure un splendide souper; je fais attention néanmoins à ne pas multiplier ces exploits devant les Indiens, afin de ne pas perdre dans leur estime.

14 juin. — Pendant que nous passions devant un rocher isolé, élevé de six ou sept pieds au-dessus de l'eau et d'un peu plus de quatre pieds de circonférence, le vieux chef me demanda si je savais l'origine de cette pierre. Il me conta alors la légende suivante:

Il y a déjà nombre de lunes qu'une famille Nasqually vivait près de ce lieu. Elle se composait d'une veuve et de ses quatre fils : l'aîné était de son premier mari, et les trois autres de son second. Les plus jeunes traitaient leur aîné avec beaucoup de malveillance, lui refusant toute part au produit de leur chasse et de leur pêche, tandis que lui, au contraire, désireux de se les concilier, leur donnait toujours une partie de ce qu'il prenait. C'était un grand magicien, mais les autres ignoraient cette circonstance. Fatigué de leurs mauvais traitements, qu'aucune bonté de sa part ne pouvait modifier, il résolut enfin de se venger. En conséquence, il entra un jour dans la hutte, où ils festinaient, et leur dit qu'il venait de voir à peu de distance un grand veau marin. Ils saisirent aussitôt leur lance et partirent dans la direction indiquée. Arrivés près de l'animal, l'un d'eux le frappa de sa lance; mais ce veau marin était un grand magicien, ami de leur frère aîné, et que celui-ci avait créé exprès pour

sa vengeance. A peine est-il frappé par son premier agresseur, que l'Indien ne peut plus ni lâcher sa lance ni la retirer. Les deux autres frères rencontrèrent le même sort. Le veau se jeta à l'eau, en les entraînant tous trois, et nagea ainsi fort avant dans la mer. Après bien des milles de cette navigation, ils voient à l'horizon une île vers laquelle le veau se dirige. Près du rivage, ils peuvent enfin lâcher leurs lances et prendre terre. Se croyant en pays ennemi, ils vont se cacher dans des buissons. Cependant ils voient un petit canot tourner autour d'un point à l'horizon; ce canot était conduit à la rame par un très-petit homme qui, quand il arrive vis-à-vis d'eux, amarre son bateau avec une pierre attachée à une longue corde; il ne les aperçoit pas. ientôt il saute par-dessus le bord de son canot, plonge et reste longtemps sous l'eau. A la fin, il reparaît à la surface, apportant un grand poisson qu'il jette dans le canot; il répète cela plusieurs fois, et chaque fois il regarde dans le canot pour compter sa pêche. Les trois frères mouraient de faim; l'un d'eux s'offre pour nager : pendant que le petit homme plongera, il lui volera un de ses poissons. Il nage, arrive, prend sa proie avant le retour du pêcheur; mais le petit homme, sitôt qu'il revient à la surface, découvre le larcin, et, étendant la main, la promène lentement vers l'horizon jusqu'à ce qu'enfin sa direction indique exactement l'endroit où les trois frères se tiennent cachés. Il lève l'ancre alors, rame vers le rivage, découvre immédiatement les trois frères. Puis aussi fort que petit, il leur lie les mains et les pieds, puis, les jetant au fond de son canot, il y saute aussi et rame vers la côte d'où il venait. Après avoir doublé la pointe, ils arrivent dans un village habité par une race d'êtres

aussi petits que leur ravisseur, les maisons, les canots, les ustensiles, le tout enfin est à proportion. Les trois frères sont pris et jetés, pieds et poings liés, dans une hutte, tandis qu'un conseil s'assemble pour décider de leur sort. Pendant ce conseil, une immense quantité d'oiseaux, ressemblant à des oies, mais beaucoup plus grands, fondirent sur les habitants et les attaquèrent. Ces oiseaux dardaient leurs plumes aiguës, comme le porc-épic ses pointes. Quoique les petits guerriers combattent avec une grande valeur, ils sont bientôt percés de ces dards et renversés, privés de sentiment, sur le sol. Puis les oiseaux prennent leur vol et disparaissent.

De leur prison les trois frères avaient assisté au combat et avaient brisé leurs liens. Il se rendent sur le champ de bataille où ils commencent à arracher les plumes des corps des petits hommes morts en apparence, mais ceux-ci reviennent instantanément à la vie. Quand ils se voient rendus à la santé, ils veulent exprimer leur gratitude à leurs sauveurs, et leur offrent de leur accorder tout ce qu'ils demanderaient. Les frères demandent à retourner dans leur pays. En conséquence, le conseil s'assemble de nouveau pour prononcer sur la meilleure manière de les rapatrier; à tout événement, on décide d'employer une baleine pour cet usage. Assis sur le dos du monstre, les frères voguèrent dans la direction de Nasqually. Cependant, à moitié chemin, la baleine commence à regretter sa complaisance et songe à les changer en marsouins et à les mettre ainsi en état de nager eux-mêmes jusque chez eux. Car la baleine est considérée comme un *Soch-a-li-ti-yah* ou grand esprit, quoiqu'elle ne soit pas la même chose que le *Hios-soch-a-li-ti-yah* ou grand esprit su-

prême, qui possède à lui seul de plus grands pouvoirs que tous les autres animaux réunis. La baleine met donc de suite son projet à exécution. Telle fut l'origine des marsouins; c'est ce qui explique pourquoi ils se battent constamment avec les veaux marins, car un veau causa toutes leurs infortunes. Après cette disparition étrange des trois frères, leur mère descendit sur le rivage et y demeura de longs jours à guetter leur retour et à se lamenter. Enfin, un jour qu'elle attendait, comme de coutume, la baleine vint à passer, et prenant pitié de son malheur, elle la changea en cette pierre.

Je ne remarquai rien de particulier à la forme de ce rocher, quand nous passâmes auprès, dans notre canot; au moins par ce que j'en pus voir, il me sembla impossible d'y distinguer rien qui ressemblât à une forme humaine, pour justifier la conclusion de la légende. Cependant ce rocher entièrement isolé et sans aucun être visible à des milles à la ronde, devait naturellement devenir un objet spécial d'observation pour les Indiens, et sa position solitaire explique suffisamment qu'il ait été choisi pour théâtre de quelques-unes des créations romanesques de leur superstitieuse crédulité.

15 juin. — Nous arrivâmes à Nasqually, où je me procurai des chevaux pour me rendre à la rivière Cowlitz. Je traversai de nouveau la prairie de Bute et la montagne de boue; dans la soirée du troisième jour, j'arrivai à la hutte de mon vieil ami Kinox; mais, à mon grand étonnement, je trouvai une froideur inaccoutumée dans son accueil et même dans celui de ses enfants qui, à mon approche, allèrent se cacher. A la fin, il me demanda si je n'avais pas fait le portrait d'une

femme, la dernière fois que j'étais venu parmi eux. J'en convins. Un silence glacial suivit et je ne pus obtenir la moindre réponse à mes questions. En quittant la hutte, je rencontrai un métis qui me dit que *Caw-wacham* venait de mourir et qu'on m'attribuait sa mort.

Je me procure immédiatement un canot et je pars pour le fort Vancouver, en aval de la rivière. Je rame toute la nuit, connaissant trop bien le danger que je courrais si je venais à rencontrer quelqu'un de ses parents. J'arrive sain et sauf au fort Vancouver, le 20 juin, avec mon paquet de nouvelles du monde civilisé. Je dus y rester jusqu'au 1er juillet pour attendre les bateaux qui journellement arrivaient de la Nouvelle-Calédonie et de la Columbia supérieure avec des fourrures et qui devaient partir de nouveau chargés d'approvisionnements d'hiver pour les postes de l'intérieur.

1er juillet. — Les neuf bateaux composant la brigade avaient complété leurs approvisionnements et se disposaient à partir pour leurs différentes destinations. M. Lewis devait les commander jusqu'à son arrivée à Colville, son propre poste; mais nous eûmes beaucoup de peine à réunir les équipages, s'élevant à soixante ou soixante-dix hommes. Les uns demandaient, avant le départ, leur allocation de rhum, ou régal; on ne le distribue aux hommes de la compagnie qu'au début d'un grand voyage; les autres, occupés à faire leurs adieux à leurs maîtresses indiennes, se trouvent difficilement; en un mot, ils hésitent tous à renoncer à la vie de paresse et d'abondance des deux ou trois dernières semaines; ils savent trop bien quelles fatigues et quelles privations les attendent.

Cependant, vers le soir, nous parvenons à réunir les équipages, et M. Lewis leur promet le régal à la première occasion convenable. Le fort nous salue de sept coups de canon et nous lui répondons du vaisseau de la compagnie mouillé près de l'entrepôt. Les habitants du fort viennent se grouper autour de nous; et enfin, au milieu des acclamations et des souhaits venus du cœur pour le succès de notre voyage, nous partons. A cause de l'heure avancée nous n'atteignons ce jour-là que les moulins de la compagnie, à huit milles du fort.

2 juillet. — Nous partîmes le matin de très-bonne heure, et nos hommes manœuvrèrent leurs rames avec une vigueur inusitée; ils devaient recevoir leur régal dans la soirée. A deux heures de l'après-midi nous atteignîmes la prairie du thé, à une distance de vingt-huit milles. Là, nous débarquâmes pour laisser les hommes recevoir la récompense promise. C'est une pinte de rhum par tête, et ils ne peuvent la boire qu'à une distance suffisante du poste, afin que ceux qui veulent s'enivrer s'enivrent, mais ne puissent se mettre en contact avec les serviteurs de l'établissement.

Aussitôt après le débarquement, on établit le camp, on alluma le feu pour le souper; bref, on fit tous les préparatifs pour la nuit, avant la distribution de la liqueur. Cette distribution une fois faite, les hommes commencèrent toutes sortes de jeux athlétiques, courant, grimpant, luttant, etc. Nous avions dans nos équipages huit insulaires des Sandwichs qui nous procurèrent beaucoup de plaisir par leur danse, sorte de pantomime accompagnée de chant. Tout cela formait un ensemble extrêmement grotesque et comique, et provoquait les éclats de rire de l'assistance. Quand le

rhum commença peu à peu à produire son effet, les brigades appartenant à différents postes commencèrent à se glorifier de leurs actes de courage et d'énergie. Cela amena graduellement à voir qui était le plus brave. Il en résulta des combats sans nombre, beaucoup d'yeux pochés et de nez ensanglantés; mais tout finit en bonne humeur. Le jour suivant, les hommes étaient abrutis, mais en somme bien disposés; en réalité, les combats de la veille semblaient une sorte de règlement de compte pour toutes les vieilles querelles et tous les ressentiments. Nous ne partîmes que vers trois heures de l'après-midi et ne fîmes guère que quatorze milles; nous campâmes au bas des cascades, à l'endroit où commence le premier portage, en remontant la Columbia.

4 et 5 juillet. — Nous employâmes ces deux jours à transporter les ballots de marchandises à travers le portage et à traîner les bateaux vides à l'aide de cordes. Cet endroit est une grande station de pêche; on y prend d'immenses quantités de poisson à une certaine époque de l'année, celle de notre passage. Les Indiens réunis en ce lieu nous donnaient beaucoup de tracas et d'inquiétudes, et il nous fallut faire bonne garde pour échapper à leurs rapines. Dans la soirée du 5, nous achevâmes de passer le portage, et, quoique les hommes fussent fatigués, nous remontâmes la rivière, sept milles plus loin, avant d'établir notre camp, car nous voulions au plus tôt nous délivrer des naturels du pays.

En rôdant, pendant que les hommes transportaient les marchandises aux cascades, je découvris un grand cimetière de têtes plates et j'éprouvai le désir le plus vif de me procurer un crâne. Toutefois, pour y par-

venir, je devais prendre les plus grandes précautions, et je ne m'exposais pas à un médiocre danger, non-seulement en le prenant, mais encore en le conservant par la suite; il y a plus, les voyageurs auraient certainement refusé de faire route avec moi s'ils avaient soupçonné mon larcin, à cause de la crainte superstitieuse attachée aux cimetières. Je profitai cependant de la préoccupation de tout le monde et je parvins à m'emparer d'un crâne complet, sans exciter le moindre soupçon.

A l'endroit où nous campâmes, dans la soirée du 5, nous vîmes beaucoup de troncs d'arbres dans la rivière; ils provenaient d'un éboulement récent.

Pendant la nuit, deux de nos insulaires des Sandwichs désertèrent. On déchargea un bateau qui fut immédiatement envoyé en arrière, pour intercepter leur fuite aux cascades. Ils avaient reçu pour dix livres de marchandises; cachant, en passant aux cascades, leurs sacs dans les bois, ils espéraient pouvoir retourner sur la côte avec leur butin. On retrouva pourtant les traces, puis les sacs, mais point les hommes; quant à eux, Tomaquin se chargea de les retrouver.

Le jour suivant, Tomaquin, avec trois hommes de sa tribu, les ramena; chaque Indien, en ramant, tenait son couteau dans les dents, prêt à frapper si les insulaires venaient. Il paraît qu'ils avaient visité son camp pendant la nuit; il avait alors assemblé sa tribu et les avait entourés; les insulaires, se croyant perdus, demandèrent grâce. Tomaquin reçut pour récompense quatre couvertures et quatre chemises. Il ne restait plus qu'à punir les déserteurs; leur sentence fut aussi vite exécutée que prononcée. A leur sortie du canot, notre guide, grand et fort Iroquois, s'empara de l'un,

tandis que M. Lewis saisissait l'autre. La punition consista simplement à les rosser d'importance. Le châtiment de ces hommes peut sembler sauvage et excessif à ceux qui vivent dans le monde civilisé; mais c'est seulement avec un traitement pareil qu'on peut maintenir dans l'ordre des hommes comme ceux-là ; surtout dans un voyage à l'intérieur, où il importe à tout prix de prévenir les désobéissances ou les désertions.

6 juillet. — Il pleut fortement toute la journée et le vent devient si violent que nous sommes obligés d'aborder, dans un sol bas et marécageux, au milieu de myriades de moustiques.

7 juillet. — Après avoir traversé une mission méthodiste, nous arrivâmes au portage des Dalles. Trente Indiens se mirent aux bateaux, chaque homme recevant pour ce travail cinq balles et de la poudre. Les Indiens des Dalles ne se déforment pas la tête. Le pays commence à devenir stérile et sans forêt. On prend du saumon en grande abondance dans les rapides.

8 juillet. — Arrivés aux chutes, nous ne trouvâmes aucune difficulté pour le transport de nos bateaux, grâce aux Indiens qui nous aidèrent de grand cœur. A une époque antérieure, cette tribu était plus remuante qu'aucune autre des bords de la Columbia. A ce portage, soixante hommes armés devaient protéger les marchandises. C'est à cet endroit même que fut tué l'homme à la boîte d'étain, mentionné dans l'*Astoria* de Washington Irving. Nous dûmes acheter du bois des Indiens pour cuire notre souper, car on ne voyait dans le voisinage ni arbre ni buisson. Ces Indiens ne peuvent avoir du bois flotté pour leur propre usage que quand la rivière est haute et qu'elle le met à leur portée; ils estiment tout naturellement le bois un très-

haut prix, à cause de sa rareté. Ceux qui résident et qui se réunissent autour des chutes pour pêcher, s'appellent *Skeen;* ils ne s'aplatissent pas la tête et passent pour un peuple hardi et brave. Amis, à cette époque, des agents de la compagnie de la baie d'Hudson, ils vivaient en paix avec leurs voisins têtes plates. Ils prennent quelques daims et un peu d'autre gibier; avec la peau qu'ils en retirent, ils font tous leurs vêtements, ce qui ne leur donne pas grand'peine. Je fis le portrait de *Mancemuckt,* le chef; il portait un bonnet de peau de renard et une chemise de peau de daim.

9 juillet. — Nous quittâmes les chutes par un bon vent et nous remontâmes les rapides à la voile; mais bientôt, l'eau déferlant sur l'avant des bateaux, nous carguâmes les voiles et campâmes dans le voisinage d'une tribu d'Indiens voleurs; faute de combustible, il nous fallut prendre le bois d'un de ces canots de sépulture, non sans en avoir retiré les os que nous plaçâmes soigneusement avec d'autres. Notre marmite ne bouillait pas encore que des hommes de la tribu parurent et nous firent comprendre notre sacrilége. Après une longue et fatigante discussion, et nous sentant d'ailleurs trop nombreux pour que les Indiens en vinssent à une violence ouverte, le parent offensé consentit à recevoir un peu de tabac, des munitions et quelques autres petits présents; il se déclara satisfait. Nous évitâmes ainsi une vengeance assurée au premier blanc égaré dans ces parages.

10 juillet. Nous vîmes et tuâmes une grande quantité de serpents à sonnettes; les hommes occupés au halage des bateaux marchaient pieds nus, et aussi ils les redoutaient vivement. Les Indiens disent que le sel appliqué immédiatement, et en grande quantité, ou

l'emploi des liqueurs au moment de la morsure, peuvent opérer la guérison; je n'ai, toutefois, jamais vu ni l'un ni l'autre moyen employé, et je soupçonne fort le dernier remède d'être une ruse indienne pour obtenir à tout prix des spiritueux.

11 juillet. — Beaucoup d'Indiens nous suivirent à cheval, à une grande distance le long du rivage. J'obtins un de leurs chevaux, et accompagné d'un Indien, je fis une pointe de sept à huit milles dans l'intérieur du pays, que je trouvai aussi aride et stérile que les bords de la rivière. Les sinuosités de son cours, que les bateaux devaient forcément suivre, me permirent de rejoindre mes compagnons plus loin; cette course à cheval, quoique peu intéressante au point de vue du paysage, me procura néanmoins une diversion agréable à la monotonie des bateaux. Comme nous approchions de l'endroit où la Walla-Walla débouche dans la Columbia, nous nous trouvâmes tout à coup en présence de deux rochers extraordinaires, s'élevant en saillie sur un cône à pic ou rempart d'environ sept cents pieds au-dessus du niveau de la rivière. Les voyageurs donnent à ces rochers le nom de Cheminées, et comme on les voit à une grande distance, ils servent de points de reconnaissance pour s'orienter.

Les Indiens *Walla-Wallas* les appellent Rochers des filles *Kiu-se*. Voici la légende qu'ils racontent à leur sujet. Il faut se rappeler que toutes les tribus indiennes choisissent quelque animal auquel elles attribuent des pouvoirs surnaturels ou dans le langage du pays des pouvoirs magiques : la baleine, par exemple, sur la côte nord-ouest; le *Kee-ye*, ou aigle belliqueux, le père du tonnerre, à l'est des montagnes Rocheuses, et le loup sur les bords de la rivière Columbia. Or, il arriva

que le grand loup magicien de la rivière Columbia, suivant la tradition des *Walla-Wallas*, le plus rusé et le plus habile des manitous, apprit qu'une grande sauterelle magique désolait tout le pays soumis à ses lois. Il résolut immédiatement de se mettre à sa recherche. Il s'avance donc jusque sur les bords de la rivière, et tombe bientôt sur l'objet de sa poursuite. Chacun de ces deux formidables manitous croit qu'il vaut mieux recourir à la ruse pour triompher de son adversaire. Ils commencent, en conséquence, à échanger entre eux des civilités; puis, afin de s'épouvanter réciproquement, ils se mettent à célébrer leurs exploits merveilleux et à énumérer tout ce qu'ils ont tué et mangé. La sauterelle dit au loup que la meilleure manière de prouver lequel des deux a le plus dévoré est que chacun vomît le contenu de son estomac; celui qui vomirait le plus de poil, substance indigestible, montrerait par là qu'il avait dévoré le plus d'animaux, et obtiendrait l'avantage. Le loup y consent; ils commencent en conséquence avec de grands efforts à vomir tout ce qu'ils ont dans l'estomac. La sauterelle, dans les violentes secousses qu'elle se donne, ferme naturellement les yeux; le loup s'en aperçoit, et tira adroitement de son côté, sans être découvert, une grande partie de la portion de son adversaire. La sauterelle, voyant que la part du loup surpasse la sienne, abandonne la lutte, et propose au loup l'échange de leurs chemises en signe d'amitié et de réconciliation. Le loup se rend à cette proposition, et demande à la sauterelle de commencer; celle-ci refuse, et demande au loup la même faveur.

Le loup cède encore à cette exigence, et, se frappant la poitrine, fait soudain disparaître sa chemise. La sau-



terelle, grandement étonnée, et ne possédant aucun charme par lequel elle puisse se débarrasser aussi vite de la sienne, est obligée de l'ôter de la manière ordinaire en la tirant par-dessus sa tête; le loup n'attend que ce moment, et, tandis que la sauterelle avait la tête et les bras embarrassés dans sa chemise, il la tue.

Le loup, délivré de sa bruyante et dangereuse rivale, se mit en marche pour retourner chez lui. En arrivant à une distance de quelques milles de la Walla-Walla, il vit trois belles filles *Ki-use* dont il devint éperdument amoureux; elles transportaient des pierres dans la rivière; elles voulaient faire une cascade artificielle ou bien un rapide, afin de n'avoir qu'à se laisser glisser pour prendre le saumon. Le loup épie secrètement leurs opérations pendant le jour; à la nuit il se rend à la digue; là, il détruit entièrement leur ouvrage, malice qu'il répète pendant trois nuits consécutives. Le matin du quatrième jour, il voit les jeunes filles qui pleuraient, assises sur le rivage; il s'approche et leur demande le motif de leurs larmes. Elles répondent qu'elles meurent de faim, parce qu'elles ne peuvent prendre aucun poisson, faute de digue. Maître loup leur propose de leur en construire une, à condition qu'elles veuillent bien devenir ses femmes; elles y consentent, aimant mieux cela plutôt que périr. Et on voit encore aujourd'hui une longue jetée de pierres qui traverse presque entièrement la rivière : c'est l'œuvre du loup amoureux.

Pendant assez longtemps, il vécut heureux avec les trois sœurs (c'est une coutume très-fréquente parmi les Indiens d'épouser dans une famille le plus de sœurs qu'ils peuvent, sous prétexte que des sœurs s'accordent naturellement mieux entre elles que des étrangères);

mais à la fin il devint jaloux de ses femmes, et, par son pouvoir surnaturel, il changea deux d'entre elles en colonnes de basalte au midi de la rivière ; il se changea lui-même en un rocher qui ressemble un peu aux deux autres au nord, afin de pouvoir toujours les surveiller. Je demandai au narrateur ce que la troisième sœur était devenue. « N'avez-vous pas, me dit-il, remarqué en montant ici, une caverne? — Oui, lui répondis-je. — Eh bien ! répliqua-t-il, c'est tout ce qui reste d'elle. »



CHAPITRE XVII.

12 juillet. — J'arrivai à *Walla-Walla*, petit fort construit avec des *dubies* ou blocs de boue cuits au soleil qui est très-chaud en cet endroit. Le fort Walla-Walla se trouve à l'embouchure de la rivière du même nom, au milieu du désert le plus sablonneux et le plus stérile qu'on puisse se figurer, à cinq cents milles de l'embouchure de la Columbia. On peut dire qu'il n'y pleut jamais, quoique, à un petit nombre de milles en aval de la rivière, il tombe des averses fréquentes. Par sa construction à l'entrée de la vallée creusée par la rivière Columbia à travers le pays montagneux qui mène à l'océan Pacifique, il subit de furieux coups de vent qui se précipitent entre les collines avec une inconcevable violence, et soulèvent la poussière en nuages si

épais et si continus, qu'ils rendent fréquemment le voyage impossible. Cinq hommes et un employé gardent le fort. L'établissement n'est tenu que pour le trafic avec les Indiens de l'intérieur, car ceux des environs du poste possèdent peu de pelleteries à vendre.

Les Indiens walla-wallas ne vivent presque que de saumon pendant toute l'année. En été, ils habitent des huttes faites avec des nattes de joncs qu'ils étendent sur des perches. Sans forêts dans leur voisinage, ils dépendent pour la petite quantité de combustible dont ils ont besoin, du bois charrié par la rivière, et qu'ils recueillent au printemps. En hiver, ils creusent dans le sol une grande excavation circulaire, profonde de dix à douze pieds, et qu'ils couvrent avec des blocs de bois sur lesquels ils mettent une couche de boue ramassée dans la rivière. Ils ménagent, sur l'un des côtés du toit, une ouverture assez grande pour y entrer. Une poutre coupée de fortes entailles va jusqu'au fond de l'excavation, et sert d'échelle pour descendre dans la demeure souterraine et pour en sortir. Douze ou quinze individus s'y enterrent pendant l'hiver....

C'est souvent tout cru que le saumon leur sert de nourriture; ils souffrent cruellement de la chaleur produite par tant de personnes réunies dans un si petit espace. Les fréquents tourbillons de sable les obligent sans cesse à fermer l'ouverture de la cave, et alors l'odeur et la chaleur deviennent insupportables pour ceux qui n'y sont pas habitués. Ces tourmentes présentent un caractère effrayant dans ce désert aride. Un grand nombre d'Indiens perdent ainsi la vue, et même ceux qui ne l'ont pas à ce point attaquée paraissent souffrir d'inflammation très-grande aux yeux. Le saumon, en séchant, se remplit tellement de sable,

que les dents des Indiens s'usent à le manger; aussi est-il rare de rencontrer un Indien de plus de quarante ans dont les dents ne soient pas rongées jusqu'aux gencives.

13 juillet. — Nous nous procurons trois chevaux et un homme, et partons pour le Paluce, ou rivière du Pavillon; nous traversons une contrée sablonneuse; l'eau nous fait défaut jusqu'à la rivière de Touchay, où nous rencontrons le P. José, missionnaire jésuite, qui avait quitté Walla-Walla la veille pour aller à sa mission de Cœur de Laine. Nous y campons.

14 juillet. — Partis à cinq heures du matin. Chaleur intense, point d'eau pendant la journée. Des Indiens nous passent en canot, hommes et bagages, sur la rivière Neyperees, large en cet endroit de deux cent cinquante yards. Quant à nos chevaux, ils traversent à la nage l'embouchure de la rivière Pelouse, affluent du Neyperees. Le chef qui commande ici se nomme Slo-ce-ac-cum. Il portait ses cheveux partagés en longues mèches collées avec de la graisse. Sa tribu ne compte pas plus de soixante-dix ou quatre-vingts guerriers, et se nomme Upputuppets. Il me dit que plus haut, dans la rivière Pelouse, se trouve une cascade que jamais homme blanc n'avait vue, et il offre de m'y conduire par le lit de la rivière, qui est heureusement assez basse pour former un gué. J'accepte et je m'engage à cheval dans une gorge profonde et sauvage, composée de roches basaltiques d'un brun foncé, amassées les unes sur les autres à la hauteur de mille à quinze cents pieds; elle ressemble ici à l'intérieur d'une mine, plus loin à un cirque romain. Notre route au fond de cette gorge était très-pénible, car il nous fallait franchir des rochers éboulés et des broussailles

épaisses. Le chef alors s'arrête, refusant de continuer, si je ne lui donne une couverture en payement; mais je refuse net, et je pousse mon cheval, ordonnant à l'homme qui m'accompagnait de me suivre avec l'autre cheval. Le chef me rejoint au bout d'un mille et me guide jusqu'à la cascade par un des passages les plus sublimes et les plus effrayants que jamais homme ait contemplé.

Nous campâmes au pied de la cascade, et notre guide nous quitta fort satisfait d'un cadeau de tabac et de munition. La chute forme une nappe perpendiculaire de six cents pieds. Elle s'échappe de rochers d'un gris jaune qui s'élèvent encore à quatre cents pieds au-dessus. L'eau tombe dans un bassin de rochers avec un rugissement sourd et continu, puis elle se précipite avec violence pour se jeter dans le Neyperees. Un courant d'air continuel régnait autour de notre campement et y entretenait une délicieuse fraîcheur.

L'Indien me dit qu'après la saison des pluies la chute tombait avec un volume beaucoup plus considérable; l'aspect doit donc être plus imposant encore.

15 juillet. — Nous quittâmes notre campement pour voir une cascade à quinze ou vingt milles plus haut; il nous fallut abandonner le lit de la rivière et gagner le sommet des rochers par un ravin que nos chevaux peuvent gravir malgré sa rapidité. Dans les broussailles, nous trouvâmes des groseilles sauvages en quantité, ce qui nous rafraîchit singulièrement.

Parvenus au faîte, nous decouvrîmes, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, un vrai désert de sable jaune, aride, avec çà et là d'énormes masses de rochers abruptes disséminés sur le sol. Pas un arbre, pas un buisson ne rompaient la monotonie de cette

lande désolée. Quelques maigres touffes d'herbe fanée éparses au loin représentaient seules la végétation, et la vie animale y semblait complétement éteinte, car pendant tout mon voyage, je ne rencontrai ni animaux ni oiseaux, pas même des serpents ou des moustiques. Nous suivîmes le cours de la rivière et campâmes à la chute supérieure, où je restai à dessiner jusqu'au 17, enchanté de la beauté des paysages qui m'entouraient. Cette cascade n'a que quinze pieds de hauteur. Le long de la rivière, poussent de grandes herbes et des arbrisseaux dont la belle verdure contraste avec les collines de sable jaune environnantes.

Je désirais vivement rester dans le voisinage pendant huit ou dix jours encore, pour esquisser tous les détails de l'étrange pays où je me trouvais, mais le *métis* qui m'accompagnait me pressa tellement de partir, il devint si maussade et si importun, qu'il me gâta complétement mon séjour, et me força à revenir. Je découvris plus tard qu'il était jaloux de sa femme, habitant en ce moment au fort. Je dus donc à mon grand regret redescendre la rivière par le même chemin, et le soir du 17 je campai de nouveau sur les bords du Neyperees. Nous vîmes dans la journée une nombreuse troupe de beaux chevaux en liberté; ils appartenaient jadis à un chef très-honoré dans sa tribu, et comme témoignage de respect, celle-ci décida à la mort du chef que ses chevaux ne serviraient à personne et vivraient à l'état sauvage; aussi leur nombre s'augmentait-il tous les jours.

CHAPITRE XVIII.

18 juillet. — Je pars pour la mission du Dr Sohitman, éloignée de soixante milles, mais je ne sais pas la route. Un Indien me montre du doigt la direction, mais il m'assure que nous péririons de soif avant d'atteindre notre destination; aussi je ne puis décider personne à m'accompagner.

Nous partons cependant dans la direction indiquée, avec une chaleur intense. Rien pour nous défendre des rayons brûlants du soleil, reflété par le sable jaune et ardent. Vers le milieu du jour, nous apercevons un petit buisson sur notre route; nous y courons, espérant y trouver un peu d'eau. Vain espoir! La source est tarie, il ne nous reste donc qu'à avancer le plus vite possible; mais nos chevaux manquent bientôt sous nous, et il nous faut les traîner, épuisés de fatigue, pendant de longs milles, avant d'arriver à la mission. Nous y sommes enfin vers six heures du soir, et je suis accueilli avec grande bonté par le missionnaire et par sa femme. Dr Sohitman surveille aussi les missions presbytériennes américaines, établies sur l'ouest des montagnes Rocheuses. Il s'est construit une maison de terre glaise, car le bois manque dans ces parages. Il habite les bords de la rivière Walla-Walla depuis

huit ans, employant tous ses efforts à faire du bien aux Indiens de sa mission. Il a défriché et cultivé quarante ou cinquante acres de terre auprès de la rivière, et il nourrit un nombreux bétail, précieuse ressource pour sa famille. Je restai quatre jours avec lui, pendant lesquels il m'accompagna dans des courses chez des Indiens. Ces Indiens, les Kye-use, ressemblent beaucoup aux Walla-Wallas. Ils sont toujours alliés en temps de guerre et ils se tiennent par la langue et les habitudes.

Dr Sohitman me mena dans la tente d'un Indien nommé To-ma-Kus. Nous le trouvâmes assis dans sa case tout à fait nu. Il présentait l'aspect le plus sauvage du monde, et comme je l'appris depuis, son caractère ne démentait en rien son apparence. Il ne sut ce que je faisais que lorsque j'eus fini mon dessin. Il voulut alors le voir, et me demanda si je ne le destinais pas aux Américains, qu'il détestait; il se figurait que, s'ils possédaient son portrait, il tomberait lui-même en leur pouvoir. Je l'assurai en vain que je ne le leur donnerais pas. Cela ne lui suffit pas, et il essayait de le jeter au feu; je lui arrachai alors mon dessin : il me lança un regard diabolique et parut entrer en fureur; mais avant de lui laisser le temps de se remettre, je quittai la tente et sautai à cheval, non sans regarder en arrière s'il ne me lançait pas quelque flèche.

Généralement, quand je voulais faire le portrait d'un Indien, j'entrais dans sa tente, je m'asseyais, et je commençais à dessiner sans parler, car de cette manière, un Indien affectera de ne pas s'apercevoir de ce qu'on fait. Si mon dessin ne lui plaisait pas, il se levait et s'en allait; mais si je le priais de poser, il

refusait presque toujours. Je pénétrai ainsi chez le chef Til-au-kite, et fis son portrait sans échanger une parole avec lui. Je partis le 22 juillet pour Walla-Walla, après déjeuner, emmenant avec moi, selon le désir du docteur, un chien, qui appartenait à M. Mac-Bain. Il faisait une chaleur intense, et après une heure de marche, je vis le pauvre animal tellement exténué que je dis à mon serviteur de le mettre sur son cheval, mais ce fardeau était trop gênant; il le remit par terre, la pauvre bête se coucha et mourut, complétement brûlée par la chaleur du sable.

Le lendemain de mon arrivée au fort, un jeune garçon, un des fils de Peo-Peo-Max-Max, chef des Walla-Wallas, arriva à notre camp, près du fort. Il précédait de quelques jours une petite bande de guerriers commandée par son père, et composée de Walla-Wallas et de Kye-use; leurs frères les croyaient perdus depuis dix-huit mois. Cette troupe, qui était de deux cents hommes, revenait de Californie, où elle avait été venger la mort d'un autre fils du chef, massacré par des émigrants californiens. Le messager qui venait d'arriver apportait des nouvelles désastreuses, tant du mauvais succès de l'expédition, que de ses souffrances en tous genres. Je me rendis aussitôt au camp indien et je vis entrer le messager. Aussitôt qu'on le voit descendu de cheval, tout le camp, hommes, femmes et enfants, l'entoure et l'accable de questions pressantes sur les parents absents. Son silence et son air abattu confirmèrent les craintes qu'ils avaient d'une grande catastrophe, et ils se mettent à hurler d'une façon épouvantable, tandis que lui reste silencieux et morne, et que des larmes ruissellent sur son visage. Enfin, après de longues supplications de la part de son auditoire, il

consent à leur faire le récit de toutes les infortunes qu'ils avaient souffertes. Il raconte, au milieu d'un profond silence, le voyage jusqu'au moment où l'épidémie (la rougeole) avait frappé la bande; il va pour dire le nom des morts. Dès le premier nom qu'il prononce, un hurlement terrible se fait entendre, les femmes secouent leurs cheveux et gesticulent avec violence. Quand cette émotion se calme, on le persuade, mais grand'peine, de nommer une seconde victime, une troisième; il en nomma enfin jusqu'à trente. Les mêmes marques d'une affliction extrême suivent chaque nom prononcé. Ce spectacle me touche fort, malgré ma longue habitude des mœurs indiennes. Je restais auprès d'eux, sur un tronc d'arbre, avec l'interprète du fort, qui m'expliquait le discours de l'Indien; ce discours dura près de trois heures. Après cela, l'agitation augmenta tellement, qu'on craignit dans le fort quelque mouvement hostile contre l'établissement. Ces craintes, heureusement, furent vaines, car les Indiens savaient distinguer entre la compagnie de Hudson's Bay et les Américains.

Ils envoyèrent de suite des messagers à cheval dans toutes les directions, pour répandre dans les tribus voisines la nouvelle du désastre, et nous conçûmes de vives craintes pour le Dr Whitman et sa famille, vu la gravité des circonstances. Je me décidai donc à aller lui faire part de ce qui arrivait. Je me mis en route à six heures du soir, et j'arrivai chez lui en trois heures. Je lui contai l'arrivée du messager et la grande agitation des Indiens; je lui conseillai fortement de venir s'établir au fort, au moins pour quelque temps, jusqu'à ce que les Indiens fussent un peu calmés; mais il me répondit qu'il avait vécu si longtemps parmi eux, et qu'il

avait tant fait pour eux qu'il ne craignait rien de leur part. Je ne restai qu'une heure avec lui, et rentrai au fort à une heure du matin. Pour moi, je ne voulus pas m'exposer inutilement au danger que me faisaient courir les idées superstitieuses des Indiens dont j'avais fait le portrait; aussi restai-je au fort Walla-Walla quatre ou cinq jours, jusqu'au retour de la bande de guerriers. J'eus alors l'occasion de faire un croquis du grand chef, *Peo-Peo-Max-Max* ou « le Serpent-Jaune, » qui exerce une grande influence, non-seulement sur ses sujets, mais aussi sur les tribus voisines.

Pendant mon séjour au fort, un des messieurs de l'établissement, qui avait vécu quarante ans chez les Indiens, et passé la plupart de ce temps-là chez les Walla-Wallas, me raconta l'anecdote suivante, que je vais rapporter, autant que possible, dans les termes de mon narrateur; elle donne une idée exacte du caractère des Indiens, de leur amour pour leurs enfants, de leur fermeté en présence de la mort, et de leur croyance à une existence future.

Il y a quelques années, les Walla-Wallas faisaient des chasses annuelles aux buffles; des troupeaux de ces énormes animaux fréquentaient alors le versant ouest de la montagne; ils l'ont abandonné maintenant; cette tribu obéissait à un chef adoré de son peuple, et respecté des tribus voisines pour son courage et sa grande sagesse.

Ce chef avait plusieurs fils, qui dès leur enfance promettaient de ressembler en tous points à leur père, mais ils moururent successivement à l'âge adulte. Le chagrin et les années blanchirent les cheveux du père; il ne lui restait plus qu'un fils, son dernier, son plus fort, son plus beau rejeton, son meilleur; car en lui

le vieux guerrier retrouvait toutes les vertus de ses enfants morts. Le vieillard passait tout son temps à instruire cet enfant. Il lui montrait à chasser le bison et l'antilope, à prendre au piége le lynx et l'ours, à tirer l'arc, à lancer, à tenir d'une main ferme le javelot et la lance. Malgré sa grande jeunesse il l'avait mis à la tête de ses guerriers, et le conduisait lui-même à l'ennemi, lui enseignant l'art de surprendre et d'enlever les sanglants trophées de la victoire. Déjà l'enfant figurait dans les chants de guerre; déjà son nom était célèbre au loin, et on lui prêtait toutes les vertus de l'Indien, le plus accompli.

Mais le Grand-Esprit prit à lui ce dernier enfant. Le père désolé se renferme dans sa tente, veut être seul, et on ne peut ni le voir ni lui parler; pas une plainte, pas un gémissement dans cette demeure qui n'en semble que plus triste. Enfin arrive le jour où ce corps doit retourner à sa dernière demeure. Le chef avait fait préparer une large fosse. Le cortége funèbre est déjà formé; le chef vient lui-même se mettre à sa tête; il paraît, au grand étonnement de tous, revêtu de son plus beau costume de guerre, équipé comme pour une campagne lointaine, peint des plus brillantes couleurs, et couvert des trophées de ses nombreuses victoires. Il marche calme et grave jusqu'au lieu de sépulture, et après avoir vu déposer le corps de son enfant, avec tous les trésors indiens qui devaient lui servir dans l'autre monde, il adresse du bord de la tombe ces paroles à toute la tribu : « Depuis ma jeunesse, j'ai toujours recherché la gloire et l'honneur pour ma tribu, et j'ai toujours marché le premier à la chasse et dans les combats. Je vous ai conduits de victoire en victoire, et maintenant au lieu d'être entourés d'ennemis, tous

vous respectent, recherchent votre alliance et redoutent votre inimitié. Je vous ai servi de père depuis plus de lunes que je n'en puis compter; mes cheveux sont devenus aussi blancs que la gelée du matin sur les montagnes. Vous ne m'avez jamais refusé d'obéir, et vous ne me le refuserez pas maintenant. Quand il a plu au Grand-Esprit de me reprendre un à un tous mes enfants, pour les mettre dans ses saintes chasses, je les vis déposer dans le sépulcre de leurs pères, sans murmurer contre sa sainte volonté; j'eus cette résignation tant qu'il m'en resta un. A celui-ci, je consacrai ma vie, fier de sa fierté, me glorifiant de sa gloire, heureux de l'espoir que je le laisserais parmi vous pour perpétuer ma race et mes hauts faits, quand j'aurais été rejoindre dans l'autre monde ses frères bien-aimés. Mais le Grand-Esprit appelle aussi à lui ce dernier soutien de mes vieux jours, cet espoir de ma vie, que tant de souvenirs de sa valeur, de sa force, de son courage, de ses prouesses me rendaient si cher. Hélas! il repose là dans la terre glacée, et je suis seul, dépouillé comme l'arbre auquel le feu du ciel a enlevé toutes ses branches. Cette chère créature, maintenant froide et inanimée, je la suivais depuis ses jeux d'enfants jusqu'à ses prouesses de jeune homme. Le premier j'ai mis entre ses mains l'arc et le tomahawk; que de fois vous avez vu et admiré son adresse et son courage à les manier!

« Le laisserai-je maintenant faire seul et sans protection le grand et pénible voyage des chasses saintes du Grand-Esprit? Non, son âme m'appelle, me fait signe de la suivre; je ne l'abandonnerai pas. La même tombe nous contiendra, la même terre nous couvrira; et comme dans le monde le bras de son père le soutenait dans la fatigue et le péril, de même son esprit le

trouvera à ses côtés pendant le long et pénible voyage qui mène aux belles, aux éternelles chasses! Et vous, mon peuple, qui ne m'avez jamais désobéi, vous ne refuserez pas de suivre mes dernières volontés. Je vous quitte maintenant; et quand vous me verrez étendu à ses côtés, recouvrez-nous de terre tous deux; rien ne peut changer mon dessein. »

Il descendit alors dans la tombe et étreignit le corps entre ses bras.

Le peuple, après avoir en vain essayé de changer sa résolution, obéit à la fin à ses ordres et enterre le vivant avec le cadavre. Un bâton, orné d'un lambeau de toile rouge, est le seul monument qui se dresse sur la tombe des deux guerriers, mais leurs noms seront le sujet de bien des discours, tant qu'existera la tribu des Walla-Wallas.

20 juillet. — Je comptais aller à Colville par le grand Coulet; d'après l'apparence de ses deux extrémités que j'avais visitées, je le prenais pour l'ancien lit de la rivière Columbia, mais personne ne put me donner de renseignements précis à ce sujet, personne ni des blancs ni des Indiens. Cependant on parlait tant des mauvais esprits qui sont ses hôtes, et des choses étranges qui s'y passaient, que je ne pus résister au désir de l'explorer.

J'envoyai donc en avant par des bateaux les objets nécessaires à ma route, mais je ne pus trouver un seul guide indien, tant tous ils craignaient de rencontrer des mauvais esprits. Enfin un métis nommé Donny, quoique ignorant de la route, consentit à me suivre. Nous prîmes deux chevaux de selle, un pour porter les provisions, c'est-à-dire deux beaux jambons qu'on m'avait donnés au fort Vancouver, et des saumons

séchés. A dix milles environ du fort, nous passâmes le Neyperees à la nage, à l'endroit où il se jette dans la Columbia, et nous suivîmes les bords de cette rivière pendant dix milles encore; là nous campâmes. Pendant la journée nous avions traversé un grand campement de Neyperees; ces Indiens sont d'ordinaire très-hospitaliers pour nous, mais cette fois ils nous volèrent une tasse en étain, chose très-précieuse dans cette partie du monde; c'était probablement pour avoir un souvenir de notre passage. Je fis une petite esquisse d'un homme, et j'aurais pu avec ce dessin effrayer le chef et le forcer à me faire rendre ma tasse. Mais on m'avait tellement parlé de la fausseté et de la méchanceté de ces Indiens que je n'osai pas en tenter l'expérience.

30 juillet. — Après huit ou dix milles le long de la rivière, je découvris que j'avais oublié mes pistolets et d'autres objets au campement. J'envoyai mon serviteur les chercher, et je m'asseyai au bord de l'eau, avec chevaux et bagages, au grand soleil, sans le moindre abri. Pendant que j'attendais là, un canot s'approcha avec quatre Indiens tout rayés de boue blanche (terre de pipe ordinaire). En débarquant, ils parurent fort surpris, et m'observèrent de loin avec grande défiance, tantôt s'approchant tout près de moi, tantôt reculant. Ce manége continua pendant trois heures, sans que le moindre bruit ne rompît le profond silence qui m'entourait. Mon départ matinal, la chaleur terrible du soleil et le grand calme de la nature me portaient invinciblement au sommeil. Le danger que je courais suffisait à peine pour me faire ouvrir les yeux; heureusement les Indiens hésitaient à mon égard. Je me tenais sur les bagages que j'avais enlevés aux chevaux; mes yeux étaient grand ouverts et

fixés sur mes hôtes; mon fusil à deux coups, tout armé, était posé sur mes genoux, et ma longue barbe rouge (objet d'étonnement pour tous les Indiens), me descendait à mi-corps; je devais représenter, sans nul doute, pour eux, un *Scoocoom*, leur mauvais génie. Je dus mon salut à cette ressemblance, et je me gardai de les encourager à m'approcher, ne tenant nullement à les éclairer sur mon immortalité.

Enfin mon serviteur arriva avec les objets oubliés; les Indiens rentrèrent au plus vite dans leur canot et passèrent la rivière. Nous continuâmes notre route sur le rivage jusqu'au soir, et nous campâmes; poussé par la faim, je voulus attaquer un de nos jambons; je saisis donc le bout de l'os pour le tirer du sac, mais hélas! l'os décharné vint seul, le jambon n'était plus qu'une masse vivante de vers que la chaleur avait fait éclore. Nous trouvâmes le second dans le même état, et il fallut satisfaire notre faim sur le saumon rempli de sable.

CHAPITRE XIX.

31 juillet. — Connaissant le grand détour que la Colombie fait au nord, je crois raccourcir de beaucoup ma route en coupant à travers le pays, et en prenant le grand Coulet à une certaine distance de son embouchure. Nous quittons donc la rivière de bonne

heure et marchons toute la journée dans une contrée déserte, aride et sablonneuse, sans une goutte d'eau à boire, ou un seul arbrisseau pour nous abriter. Vers le soir nous apercevons un petit lac; nous nous en approchons au plus vite. Dès que nos chevaux le voient, quoique épuisés de fatigue, ils partent au galop et se précipitent dans l'eau. Mais ils ne l'ont pas plutôt goûtée qu'ils se retirent, refusant d'en avaler une seule goutte. J'essaye moi-même, je la trouvai excessivement salée; je n'oublierai jamais la pénible émotion que me fit cette découverte, qui me montrait l'impossibilité de satisfaire ma soif. Les chevaux, fatigués de notre longue et rapide marche, ne peuvent continuer; malgré la douleur de rester auprès de cette eau que nous ne pouvions pas boire, la végétation qui l'entoure nous décide à passer la nuit dans cet endroit; mais la soif nous empêche de dormir.

1er août. — Nous partîmes à quatre heures, le matin, et nous avançâmes courageusement, sans trouver d'eau, jusqu'à midi, quand nous trouvâmes un lac étroit, long d'un mille, très-peu profond et rempli de pélicans, dont les excréments avaient rendu l'eau verte et épaisse. Nonobstant son goût un peu salé, nous en passâmes dans un chiffon et la bûmes avec délice.

Après ce lac de Pélicans, nous entrâmes dans une région encore plus désolée. Toute la contrée, aussi loin que nous pouvions voir, était couverte de sable fin et mouvant que les vents violents amassent en immenses collines de quatre-vingts à cent vingt pieds de haut. La route devenait des plus fatigantes, car il nous fallait tirer par le nez nos chevaux épuisés, et nous enfoncions à chaque pas dans le sable brûlant.

Si le vent s'était levé pendant que nous traversions cette contrée, nous aurions infailliblement été enterrés sous le sable.

Vers le soir, nous arrivâmes à un rocher, et dans une petite crevasse nous découvrîmes trois ou quatre litres d'eau, noire comme de l'encre, remplie d'insectes dégoûtants. Les chevaux en l'apercevant se précipitèrent dessus, et nous eûmes la plus grande peine à les en chasser, craignant qu'ils ne prissent tout pour eux. Après avoir satisfait notre soif, et filtré un chaudron de cette eau pour notre souper, nous laissâmes le reste à nos montures qui ne se firent pas prier et n'en laissèrent pas une goutte.

2 août. — Je sens en m'éveillant le matin quelque chose de frais et de gluant contre ma cuisse; je rejette ma couverture et je vois une espèce de lézard, long de huit ou dix pouces, qui m'avait tenu compagnie toute la nuit. Je n'en éprouvai, du reste, aucun mal. Nous poursuivons notre route, et vers midi nous sortions de ces montagnes de sable. Le pays était encore aride et sablonneux, mais nous rencontrons quelques touffes d'herbes suffisantes pour les chevaux. D'immenses murs de rocs basaltiques coupaient le pays et nous empêchaient de suivre la route directe, c'est-à-dire celle que je m'étais tracée, car je n'en connaissais aucune. Ces interruptions augmentent nos fatigues. Je n'avais pas de boussole, et ce n'était qu'en comparant le soleil avec ma montre, et en fixant les yeux sur une colline éloignée, que je pouvais me guider; nous souffrions toujours du manque d'eau et mon serviteur se décourageait.

3 août. — Après plusieurs heures de marche, nous tombâmes sur un immense ravin, ou lit de rivière des-

séchée, qu'il fallait traverser. Les bords s'élevaient de sept à huit cents pieds. Il nous parut d'abord impossible de le franchir. Enfin, après mille peines, nous parvînmes à faire descendre nos chevaux jusqu'au fond; nous passâmes, puis il fallut grimper les rochers de l'autre bord qui avaient une hauteur de deux cents pieds. Enfin j'arrive à un des plus ravissants endroits qu'on puisse voir. Du moins, il nous paraît tel à côté de la contrée désolée qui l'entoure. C'est un plateau, d'un demi-mille de circonférence, couvert d'herbes abondantes, ayant au milieu un petit lac d'eau délicieuse et fraîche. Le rocher basaltique se dresse en amphithéâtre; les trois quarts de son circuit, de l'autre côté, plongent dans le précipice. Nous y séjournons trois heures, nous délectant de cette eau, si précieuse après les longues tortures de la soif. Mon serviteur ne pouvait s'en rassasier; quand il ne peut plus en boire, il s'y met tout habillé, s'y vautre; les chevaux font comme lui. Nous aurions été tentés d'y rester bien plus longtemps, si nous n'avions pas mis accidentellement le feu au gazon, ce qui nous forçait à décamper au plus vite. Voilà qu'en grimpant les rochers à pic, notre cheval de bagages perd l'équilibre et roule en bas; mais il tombe sur le dos, et les paquets restent sous lui; il s'en tire avec quelques écorchures aux jambes. Tout autre qu'un cheval indien y fût mort. Dès que j'ai regagné la plaine, je vois au loin un autre vaste mur de roc; je laisse à mon homme le soin du cheval blessé, et je trotte en avant pour chercher un passage, prenant cette muraille pour un bloc isolé de basalte comme les précédents. J'essaye en vain de tous côtés, explorant chaque ouverture, mais je n'en trouve pas une seule praticable. Il ne reste qu'à tour-

ner l'obstacle, mais mon homme ne m'ayant pas rejoint, je dus retourner le chercher; plusieurs heures se passèrent à cela, et je commençais à craindre que lui et mes provisions ne fussent à tout jamais perdus. Enfin après une longue course je retrouve sa trace; je la suis avec grand soin. Je m'aperçois bientôt qu'il a pris une fausse direction. Au bout de quelque temps je le découvre perché sur un rocher élevé, dans le lointain, criant et gesticulant de toutes ses forces jusqu'à ce que j'arrive à lui; il était très-effrayé; il m'assura que, s'il m'avait perdu, il n'aurait jamais pu avancer.

Malgré l'heure avancée, nous parvînmes à tourner le mur de basalte et à atteindre un ravin profond qui, de loin, ressemblait tellement aux bords de la Colombie, que je crus m'être fourvoyé.

Une fois au bord, et ne voyant pas d'eau au fond, je ne doutai plus que je n'eusse atteint le grand Coulet. Nous descendons à grand'peine le ravin haut et profond de mille pieds. Sa largeur varie entre un mille et un mille et demi. C'était jadis, sans aucun doute, un bras de la Colombie, qui coule maintenant à cinq ou six cents pieds plus bas. En se retirant, elle a laissé à découvert les bases d'énormes blocs de rochers qui en hérissent le fond, et dont quelques-uns s'élèvent jusqu'au niveau du pays environnant. Ce ravin extraordinaire a cent cinquante milles de long; dans plusieurs endroits et pendant des longueurs de vingt milles, il est escarpé entre deux murs de basalte perpendiculaires de mille pieds de hauteur. Un magnifique gazon couvre le fond parfaitement plat de la vallée, excepté aux endroits où s'élancent les rochers dont je parle. Il ne renferme pas un seul arbre, et

nous n'y trouvons ni oiseau, ni reptile, ni insecte d'aucun genre. Nous campons à côté d'une magnifique source qui jaillissait des rochers; nous faisons alors la revue de nos provisions de saumon sec, car nous n'avions aucune chance d'enrichir notre garde-manger, et ce qui nous restait devenait sans prix. Nous trouvons, à notre grand regret, qu'il était tout rempli de vers, et qu'il fallait bien secouer chaque bouchée avant de manger. Les poissons sont devenus tellement animés que mon homme me propose de les attacher par la queue pour que leurs habitants ne les emmènent pas. Tout mauvais que soit ce saumon, ce qui nous attriste le plus, c'est son mince volume; car longue et inconnue est la route que nous avons devant nous avant d'atteindre aucun secours. Un orage éclate pendant la nuit, et dans tout le cours de ma vie, je ne retrouve rien qui me redonne l'impression des roulements du tonnerre qui résonnaient entre les rochers de ce lieu terrible et sublime à la fois.

4 août. — Nous suivons le cours du Coulet, confondus d'admiration devant la beauté et la grandeur du paysage qui augmentait à chaque pas de sauvage magnificence. Je tire et tue le premier oiseau qui ait paru depuis Walla-Walla, à l'exception des pélicans, que même les Indiens, peu délicats et peu difficiles en général, ne mangent jamais. Mon oiseau me paraissait être ce qu'on nomme ici un dinde sauvage, quoiqu'il ne ressemble nullement aux dindes sauvages du Sud. Son plumage rappelle celui du faisan; il est de la grosseur d'une poule domestique. Mais sa chair, quoique très-blanche, était sèche et sans goût. Malgré cela, c'était un vrai régal et le premier repas que nous fissions sans l'accompagnement habituel de vers et

de sable. Notre voyage serait devenu charmant si nous avions eu une nourriture passable; nous trouvions en grande quantité de l'herbe fort bonne pour nos chevaux; des sources délicieuses jaillissaient des rochers presque à chaque mille, et les campements étaient si admirables que nous étions constamment tentés d'y séjourner, au risque de mourir de faim.

5 août. — Vers le soir, je commençai à voir des arbres, surtout des sapins, sur les hauteurs et dans le lointain, ce qui me donna à croire que nous approchions de la rivière Colombie. Je presse le pas; avant le coucher du soleil, nous étions hors des ravins, et j'apercevais, au fond du pays, l'immense fleuve dont les bords s'élevaient encore au-dessus de notre tête à une hauteur considérable.

Ce fleuve surpasse tous ceux du monde, tant par son immense volume d'eau que par la rude poésie de l'effrayant paysage qui l'entoure; tantôt s'élevant en cimes neigeuses à des milliers de pieds, tantôt s'abaissant en terrasses verdoyantes au niveau des eaux.

Deux Indiens descendaient le courant sur quelques troncs d'arbres attachés ensemble. C'étaient les premiers que nous eussions vus depuis bien des jours; à notre appel, ils mirent pied à terre et vinrent vers nous; ils me dirent que j'étais à dix jours de marche de Colville. Je ne les croyais pas, quoiqu'ils n'eussent pas d'intérêt à me tromper. Je leur donnai un peu de tabac et j'espérai obtenir d'eux quelques provisions, mais ils n'en possédaient aucunes et nous dûmes souper, comme à l'ordinaire, avec le saumon séché. Nous descendîmes la berge et campâmes pour la nuit au bord de la rivière.

CHAPITRE XX.

6 août. — Nous longeons la rive pendant douze ou quinze milles, sous les berges de rochers qui s'élevaient à douze ou quinze cents pieds au-dessus de nos têtes. En quelques endroits, d'énormes masses surplombaient le passage, paraissant prêtes à tout écraser sous leur chute.

Mais devant nous se dresse un immense rocher perpendiculaire qui avance jusque dans la rivière. Comme l'eau était trop profonde et trop rapide pour nous permettre d'en tourner la base, nous tentons de gravir le rocher, malgré les pierres et les cailloux détachés qui glissaient sous nos pieds à chaque pas et roulaient avec fracas jusqu'en bas. Je conduis nos chevaux à trois cents pieds de hauteur environ, puis je m'arrête et envoie Donny en avant, à pied, pour chercher un chemin. Le cheval de bagages résistait à grand'peine. Mais voilà qu'un autre de nos chevaux, avec une sagacité extraordinaire, me dépasse, monte seul jusqu'à ce qu'il ait atteint son camarade surchargé, et, mettant son épaule sous un côté des fardeaux, l'aide ainsi à en soutenir le poids jusqu'au retour de l'homme. Ne pouvant continuer à monter, nous retournons sur nos pas; pas de sentier praticable pour cette ascension;

nous n'en découvrons un qu'à notre campement du matin.

Enfin, nous atteignîmes la plus haute berge, et nous entrâmes dans une contrée sauvage et accidentée, plantée çà et là de petits groupes d'arbres, de plus en plus épais à mesure que nous avancions. Nous fûmes bientôt entourés de bois épais ; nous avions fait un détour d'environ vingt-cinq milles, et traversé des ravins d'une profondeur et d'une roideur prodigieuses. Nous retrouvâmes la rivière en face du confluent d'un petit ruisseau, sur les bords duquel nous aperçûmes deux Indiens. Dès qu'ils nous virent aussi, ils nous envoyèrent un canot, offrant de nous aider à faire nager les chevaux à travers la rivière, et nous assurant que la meilleure et la plus courte route de Colville était de leur côté. Nous acceptâmes leur offre amicale et campâmes auprès d'eux, sur l'autre rive.

Donny et moi étions tous deux horriblement fatigués de notre longue journée de route, de tout le travail que nous avions dû faire, et de la faiblesse causée par l'insuffisance de notre nourriture. Ces Indiens, comme je l'appris plus tard, sont en général fort mal disposés envers les blancs, et avaient souvent fort inquiété de petites bandes qui passaient, en levant un impôt sur eux pour le passage de leur territoire. Mais envers moi ils furent d'une bonté extrême, m'offrant largement du saumon et des mûres sèches, ce qui venait fort à propos après la nourriture dégoûtante des derniers jours. L'un d'eux s'offrit même comme guide jusqu'à Colville. Mon expérience de ces derniers jours me fit accepter l'offre avec joie, et longtemps avant la nuit, je m'endormais aussi profondément que le malade le plus fatigué après une crise.

7 août. — Je partis de très-bonne heure le matin avec le guide, et fis ce qu'on appelle dans ces pays une longue journée. Nous avions constamment à monter et à descendre, ce qui nous fatigua beaucoup. Il était tout à fait nuit quand nous campâmes sur les berges de la rivière.

8 août. — Nous partîmes de très-bonne heure, afin de pouvoir gagner Colville avant la nuit. Nous arrivâmes à une haute colline qui domine plusieurs milles de la Colombie. Je m'assis au sommet pour jouir de l'admirable vue et laisser reposer les chevaux. Comme j'étais étendu sous les arbres, le vent s'éleva, et à mon grand étonnement, je sentis la terre remuer sous moi. J'imaginai d'abord que c'était un tremblement de terre et m'attendais à voir tout le flanc de la colline s'ébouler; mais en regardant mieux, je m'aperçus que ce mouvement venait des racines de ces immenses arbres qui, enlacées l'une dans l'autre dans un terrain très-léger, arrêtaient ainsi les sapins dans leur chute. Partout les rochers affleurent la surface de la terre, et quand le vent fait plier les sommets des arbres, les racines montent et descendent avec un mouvement d'ondulation semblable à celui de la mer.

Arrivés à un mille des chutes de la Chaudière, nous traversâmes à la nage. Le soir nous entrions au fort Colville, situé au milieu d'une petite prairie d'un mille et demi de largeur sur trois milles de longueur, entouré de hautes montagnes. Cette petite prairie constitue une véritable oasis fertile, au milieu des rochers arides et des plaines sablonneuses qui s'étendent à trois ou quatre cents milles, le long de la rivière. Je restai à Colville jusqu'au 9 septembre, jour que je partis avec M. Lewis, pour une excursion de soixante milles à la mission presbytérienne de Walker-and-Eales.

Chacun des missionnaires a une hutte confortable dans une plaine fertile : ils paraissent y vivre fort heureux avec leurs femmes et leurs enfants.

On remarque dans le voisinage de nombreuses *caches* indiennes pleines de saumon desséché; quoique laissées sans gardiens pendant des mois entiers, dans des endroits très-isolés, on les pille rarement. Je jouis pendant huit jours de la bonne hospitalité de mes hôtes, qui me conduisirent au Spokau-River et chez les Indiens du voisinage.

Les Indiens spokau forment une petite tribu qui diffère très-peu, au premier aspect, en langage ou en habitudes des Indiens de Colville. Tous paraissent aimer et respecter les missionnaires, mais je ne puis parler qu'avec grande mesure des conversions, car je connaissais trop imparfaitement leur langue pour les questionner. Cependant, aucune influence n'a pu transformer encore les Indiens en agriculteurs; ils continuent leurs travaux de pêche et de chasse, et témoignent la plus grande horreur pour tout travail manuel.

Le 17 septembre je retournai à Colville.

Le village indien de Colville, à deux milles environ plus bas que le fort, domine la cascade de la Chaudière (*Kettle-Falls*). Ce sont les plus hautes chutes de la rivière Columbia. L'énorme masse d'eau qui tombe sur les rochers entassés les rend très-pittoresques. Les Indiens donnent à ces chutes le nom générique de Tum-Tum, qu'ils appliquent à toute chute d'eau. Les voyageurs les nomment « la Chaudière » ou *Kettle-Falls*, à cause des nombreux trous ronds creusés dans le roc vif par l'eau et les cailloux. Ces cailloux une fois pris dans les inégalités des rochers, sous la cascade, tournent

constamment en rond énorme, et creusent ainsi des cavités aussi rondes et aussi polies que l'intérieur d'une chaudière de fer. Le village contient environ cinq cents habitants, nommés dans leur langue Chualpays. Ils diffèrent peu des Wallas et construisent leurs huttes en étendant des paillassons en roseaux sur des pieux. Le plancher se compose de bâtons et s'élève à trois ou quatre pieds du sol, laissant un espace complétement ouvert qui leur sert de cave fraîche, aérée et sombre pour mettre sécher le saumon.

Deux chefs gouvernent cette tribu : *Allam-Mak-Hum-Stole-Luch*, « chef de la terre. » Celui-ci exerce un grand pouvoir sur la tribu, excepté en ce qui concerne la pêche, dont le contrôle spécial appartient à *See-Pays*, ou le « chef des eaux. » Il dispense sévèrement la justice et punit avec rigueur, chez ses sujets, le vol ou la tromperie. Il sévit, autant qu'il le peut, contre le jeu; il pousse la sévérité jusqu'à priver les joueurs heureux de la part annuelle de poisson que le chef des eaux distribue à tous. Toutefois, la passion du jeu n'en continue pas moins, et pendant mon séjour, j'assistai au suicide d'un jeune homme qui avait perdu tout ce qu'il possédait. Je ferai remarquer ici que les suicides sont bien plus fréquents chez les Indiens de la Colombie que sur tout le reste du continent.

Un événement assez curieux arriva environ un an avant ma venue. Deux sœurs, femmes d'un même individu et jalouses l'une de l'autre, allèrent se pendre dans les bois : on les trouva mortes à des distances très-éloignées, ignorant leur projet commun.

Le principal jeu que l'on joue ici se nomme *al-kol-cock*, et exige beaucoup d'adresse. On choisit un terrain uni et plat; à chaque bout on place une barrière

composée de deux bâtons en croix; les deux joueurs, complétement nus, sont armés chacun d'une lance très-légère de trois pieds de long, terminée par une fine pointe en os. Un des joueurs prend un anneau d'os ou de bois très-lourd et entouré de cordes. Dans l'intérieur de cet anneau, d'environ trois pouces de diamètre, on attache six perles de différentes couleurs à des distances égales et chacune d'une valeur numérique différente. On lance cet anneau vers une des barrières, et les joueurs le suivent à une distance de deux ou trois mètres; lorsque l'anneau rencontre la barrière et va tomber sur le côté, on jette les lances de manière à ce qu'elles se trouvent sous l'anneau. Si l'anneau couvre une seule des lances, son possesseur compte selon la perle de couleur qui s'est trouvée dessus. Mais le plus souvent l'anneau couvre les deux lances, et alors chacun compte selon la valeur de la perle qui se trouve sur sa lance. Ils se tournent alors vers l'autre barrière, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un des joueurs ait gagné la partie.

Personne ne peut pêcher sans la permission du chef des eaux. Son grand panier à poissons, ou trappe à pêcher, est placé dans l'eau un mois avant que personne n'ait le droit de pêcher. Il est construit de manière que les saumons, en sautant pour remonter les chutes, se heurtent contre un bâton attaché en haut du panier et retombent au fond, d'où ils ne peuvent ressortir. Les saumons remontent vers le 15 juillet, et pendant deux mois ils viennent en masses incroyables. Ils ressemblent à une troupe serrée d'oiseaux au moment où ils font ce saut énorme pour remonter les chutes; le défilé commence à l'aube et ne finit qu'à la nuit tombante. Le chef me dit qu'il avait pris en un

jour jusqu'à dix-sept cents poissons, chacun pesant en moyenne trente livres. La moyenne probable de chaque journée de pêche à la trappe du chef est quatre cents. Le chef distribue le poisson ainsi pris pendant la saison à son peuple, en parts égales, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune.

Lorsque le saumon arrive aux chutes de la Chaudière, après avoir traversé tous les rapides qui entravent sa route depuis l'embouchure, à sept ou huit cents milles, il est tellement épuisé de fatigue, que souvent ses forces ne lui suffisent pas pour faire le saut; alors, en se frappant contre les rochers, il se frappe si violemment le nez qu'il retombe étourdi et souvent mort; il flotte ainsi sur la surface de l'eau, où quelques milles plus bas une autre tribu indienne, en dehors de la juridiction du chef, le recueille.

Jamais les saumons qui remontent le fleuve ne redescendent ensuite à la mer; ils restent dans la rivière et y meurent en telles masses, qu'en descendant la rivière, ce que nous faisions chaque fois que nous trouvions l'eau calme, leurs corps empoisonnaient l'air alentour. Les jeunes vont à la mer au printemps. Jamais on ne trouve rien dans l'estomac de ceux qui remontent la Colombie, et jamais pêcheur à la ligne n'a pu en prendre, quelque adresse qu'il y mette ou quelque appât qu'il leur offre. Après l'expiration de ce mois privilégié, le chef abandonne son droit, car le poisson devient plus maigre et plus chétif; alors tous ceux qui le veulent peuvent pêcher. Ils prennent des paniers plus petits que celui du chef. Quelques-uns se servent de lances, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse : ils en prennent ainsi jusqu'à deux cents par jour. D'autres tendent, dans les rapides, des petits filets à

la main où les saumons se prennent en foule et près de la surface. Ces filets sont combinés de façon que le poisson, une fois entré, par ses efforts détache un petit bâton qui tenait le filet ouvert avant qu'il n'entrât. Le poids du saumon ferme alors l'ouverture comme une bourse, et on s'assure de lui. Le saumon constitue presque la seule nourriture des Indiens de la Colombie du Sud, et une pêche de deux mois suffit à leur consommation de toute l'année. Pour les préparer et les sécher, ils commencent par leur fendre le dos, puis chaque moitié séparément, ce qui les rend assez minces pour sécher facilement en quatre ou cinq jours. On coud ensuite les poissons dans des paillassons ou des herbes sèches, chacun contient environ quatre-vingt-dix ou cent livres, et on les place sur des échafaudages pour les garantir des chiens. Les Indiens pourraient, s'ils le voulaient, prendre un beaucoup plus grand nombre de saumons; mais, comme le chef me le fit remarquer, s'ils prenaient tout ce qui s'offrait à eux, il ne resterait rien pour les Indiens de la partie inférieure de la rivière; de sorte qu'ils se contentent de pourvoir strictement à leurs besoins.

Quelques jours avant de quitter Colville, j'appris que les Chualpays allaient célébrer une *danse de scalp;* j'allai à leur camp, où j'appris qu'une petite troupe venait d'arriver d'une chasse dans les montagnes, et qu'elle rapportait, comme présent d'une tribu amie, le scalp d'un Indien pied-noir, cadeau d'une valeur inestimable.

Un Pied-Noir avait, quelques années auparavant, tué un Chualpay, et le meurtre était resté impuni. Ce scalp allait soulager la douleur de la veuve et des amis du défunt. On l'étendit sur un petit cerceau

et on l'attacha à un bâton, et la veuve le porta ainsi près d'un grand feu allumé exprès. Elle commença à danser et à chanter, en balançant violemment le scalp en l'air; elle le foulait et le battait du pied, pendant que huit femmes, hideusement peintes, chantaient et dansaient autour d'elle. Le reste de la tribu se tenait en cercle, hurlant et battant le tambour. Je restai là pendant quatre ou cinq heures, sans qu'il se fît un changement de décoration ni qu'il y eût chance que cela finît; je m'en allai, mais j'étais très-impressionné de la sincérité de cette douleur qui pouvait pendant si longtemps s'exprimer avec une passion si violente. Mon aimable hôte, M. Lewis, dut renoncer à courir avec moi, parce qu'il avait à surveiller les préparatifs de la brigade de retour. Lui et sa femme *Cree* ajoutèrent à mon bagage tout ce qu'ils purent trouver d'utile. Mme Lewis est une excellente femme de négociant, de beaucoup d'énergie et de fermeté, jointes à un grand fonds de bonté.

Quelques années avant que je la connusse, elle avait amputé un bras à son mari, un peu au-dessous du coude, avec un couteau ordinaire, et l'avait, à force de soins, parfaitement guéri.

CHAPITRE XXI.

21 septembre. — Ce soir, arrivé deux hommes de Walla-Walla. Mon chagrin et mon horreur d'apprendre d'eux le triste sort de ceux qui m'y avaient donné l'hospitalité. Il paraît que la troupe de guerre dont j'ai parlé plus haut avait rapporté la rougeole; la maladie s'était propagée avec une effrayante rapidité parmi les tribus environnantes, mais surtout chez les Kye-Uses. Whitman, comme médecin, fit tout ce qu'il put pour en arrêter le cours. Mais, par suite de la manière déraisonnable de vivre, un grand nombre périt. A cette époque, la famille du médecin se composait de lui, de sa femme, de son neveu; il avait plusieurs domestiques, quelques enfants d'adoption, et aussi un jeune Espagnol, métis, qu'il élevait depuis quelques années. Plusieurs familles d'émigrants se trouvaient aussi au fort avec leurs troupeaux.

Les Indiens supposaient que le médecin aurait pu arrêter la maladie, idée funeste dans laquelle le métis espagnol les confirma, car il dit qu'il avait entendu le médecin annoncer à sa femme, en se couchant, qu'il leur donnerait une mauvaise médecine pour les tuer, afin de s'approprier leurs terres. Aussitôt, les Indiens de combiner les moyens de faire périr le médecin, sa

femme et tous les mâles de l'établissement. Le plan arrêté, une soixantaine d'entre eux s'arment et viennent au fort. Ils trouvent là nulle méfiance; personne ne s'attend à un coup de main. M. et Mme Whitman et leur neveu, âgé de dix-sept à dix-huit ans, se tenaient dans le salon; Til-au-Kite et le chef To-ma-kus entrent très-tranquillement et annoncent au médecin leur intention de le tuer. Le docteur ne veut pas y croire et le leur dit; mais, pendant qu'il parle, To-ma-kus tire un tomahawk de sa robe et le lui enfonce dans le cerveau. Le malheureux tombe mort de sa chaise. Mme Whitman et le neveu se sauvent au haut de la maison, là ils s'enferment.

Pendant ce temps, Til-au-Kite donnait le *war-whoop*, ou signal, à sa troupe pour commencer le massacre; c'est un ordre; on l'exécute aussitôt avec une férocité diabolique. Mme Whitman, entendant les cris et les râles des mourants, se met à la fenêtre et y reçoit du fils du chef une balle dans la poitrine. Pour une bande de furieux c'est le signal de monter en haut, de tuer le neveu sur-le-champ, de traîner la pauvre femme par les cheveux jusqu'en avant de la maison et de la mutiler atrocement à coups de couteau et de tomahawk. Un homme dont la femme était alitée dès le commencement de l'affaire court dans sa chambre, et, la prenant dans ses bras, la porte, sans qu'elle soit aperçue des Indiens, dans les épaisses broussailles qui bordent la rivière; il transporte son cher fardeau dans la direction du fort Walla-Walla. A quinze milles environ, il se sent tellement épuisé, que, ne pouvant aller plus loin, il cache sa femme dans une épaisse touffe d'herbes, près de l'eau, et court au fort pour demander du secours. A son arrivée, M. Mac-Bain envoya des

hommes avec lui pour chercher la malheureuse. Elle n'avait souffert que de la peur. Le nombre des morts, en comptant M. et Mme Whitman, fut de quatorze. Les Indiens emmenèrent les autres femmes et tous les enfants; le fils de Til-au-Kite et un autre Indien épousèrent deux des captives. Un homme, employé dans un petit moulin qui faisait partie de l'établissement, fut épargné, à la condition de faire marcher le moulin pour leur compte.

Le lendemain de cet affreux drame, un prêtre catholique, qui n'avait pas entendu parler du massacre, voit les cadavres mutilés qu'on a jetés autour de la maison; il demande la permission de les enterrer, ce qu'il fait avec les rites de son église. La permission lui est donnée avec d'autant plus de facilité que les Indiens témoignent de l'amitié pour les prêtres catholiques. Quand le prêtre quitta l'endroit, il rencontra à cinq ou six milles de là un missionnaire, le confrère de celui qui venait de périr, M. Spalding, dont la résidence était près de Cold-Water-River. Il lui communique la triste fin de son ami et lui conseille de fuir aussitôt que possible pour éviter un pareil sort. Le catholique donne au protestant une partie de ses provisions, et M. Spalding reprend au plus vite le chemin de son habitation, fort inquiet du sort de sa famille. Malheureusement son cheval lui échappe pendant la nuit. Après six jours d'une marche à pied fort pénible, il arrive sur les bords de sa rivière, mais du côté opposé à sa maison.

C'était au milieu de la nuit; il est tout affaibli depuis trois jours, et, voyant que tout paraît tranquille chez lui, il s'embarque sans bruit dans un canot et traverse la rivière. A peine aborde-t-il au rivage qu'un Indien le prend et l'entraîne dans sa maison, où il

trouve toute sa famille prisonnière et les Indiens maîtres de toutes choses. Ces Indiens n'appartenaient pas à la tribu qui avait fait périr la famille Whitman, et ils n'avaient pris aucune part à l'affaire; mais, l'ayant apprise et craignant que les blancs ne les comprissent dans une représaille, ils avaient saisi la famille de M. Spalding, comme otage de leur propre sûreté, sans lui faire aucun mal. M. Spalding fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Sur ces entrefaites, M. Agden, le facteur en chef de la compagnie de Hudwis-Bay, sur la Columbia, arrive à Walla-Walla. Quoique l'affaire ait eu lieu sur le territoire des États-Unis, et que les prisonniers n'aient d'autres droits à la protection de la compagnie que ceux de l'humanité, il rachète de suite leur liberté et se fait donner les détails du massacre. Les Indiens, dans leur négociation avec M. Agden, offraient de rendre les prisonniers gratuitement, à la condition que les États-Unis ne leur déclareraient pas la guerre; mais, comme de raison, M. Agden ne peut pas s'engager.

22 septembre. — Nos deux bateaux avec leurs équipages de six hommes chacun étant prêts, nous nous embarquons de nouveau sur le fleuve. Comme il arrive quand on quitte un port, nous ne partons que le soir et nous nous arrêtons pour la nuit à dix milles plus loin, à Day's-Encampment. Nous n'avions pas de *regals*, car ces hommes n'allaient pas à l'intérieur; ils ne faisaient que porter l'express à Boat-Encampment, où ils échangent leurs boîtes avec l'express de l'est des montagnes.

23 septembre. —Aujourd'hui, nous passons les Little-Dalles en sûreté, c'est le rapide le plus étroit de la

Columbia. D'immenses rochers encaissent le fleuve dans un couloir de cent cinquante mètres de large, précipitent son cours avec une violence effrayante, en formant des tourbillons capables d'engouffrer les plus gros arbres.

Cet endroit est un des plus dangereux pour les bateaux. En remontant la rivière, on les décharge complétement et on transporte la cargaison pendant un demi-mille sur les sommets rugueux des rochers. Un homme reste dans chaque bateau, avec un grand bâton pour l'éloigner des rochers, pendant que d'autres, avec une longue corde, le tirent contre le courant. L'an dernier, un homme qui se trouvait en dehors de la corde fut jeté par-dessus les rochers par une secousse subite et disparut aussitôt. Quand il faut descendre, tous, au contraire, restent dans le bateau et déploient dans ce passage périlleux le plus grand courage et une véritable présence d'esprit dans des moments où la moindre erreur dans la direction de la fragile embarcation causerait une mort certaine. En arrivant à la tête des rapides, le guide monte sur les rochers et observe les tourbillons. S'ils se remplissent ou *se font*, comme disent les marins, les hommes se reposent sur leurs avirons jusqu'au moment où ils commencent à se dégorger; alors les guides se rembarquent à l'instant, poussent le bateau et traversent le terrible défilé avec la rapidité d'une flèche. Quelquefois le tourbillon saisit les bateaux avec une si effrayante furie que toute direction devient impossible : alors bateaux et équipages s'engloutissent dans l'abîme.

25 septembre. — Matinée sombre et menaçante, bientôt accompagnée d'une grosse pluie; mais le vent était favorable, on largua la voile et bientôt nous entrâmes dans un grand lac.

27 septembre. — Encore dans le lac. Je puis distinguer, par une éclaircie, le paysage environnant; il est borné de hautes montagnes qui dominent les nuages. La terre semble stérile et peu cultivable. On aperçoit des cèdres d'une taille gigantesque, quelques-uns de trente à quarante pieds de circonférence.

28 septembre. — Nous chassons une chèvre de montagnes qui se montre dans le lointain, sur une pointe de terre qui s'avance dans le lac. Je me mets à sa poursuite avec trois ou quatre Indiens, et après une longue course je finis par la tuer. Elle ressemblait, comme taille et comme forme, à la chèvre domestique, mais au mouton pour la laine. Ses cornes étaient noires, droites, courtes et très-pointues.

29 septembre. — A cinq heures après midi, les lacs étaient traversés, et nous reprenions le fleuve. La pluie tombait à torrents tout ce jour-là, et nous voyions les sommets des montagnes se couvrir d'une neige, qui se transformait pour nous en averse.

30 septembre. — Partis à six heures après midi par une ondée torrentielle qui nous transperce bientôt. Nous nous arrêtons ici pour couper des avirons dans une forêt de bouleaux, seul bois bon pour cet usage, et qui ne se trouve pas plus bas dans la Colombie. D'énormes cèdres poussent ici en abondance.

1er octobre. — Matinée claire et belle et température agréable. Cela me permet de quitter le bateau et de me promener quelques milles le long de la rive, ce qui me fait grand bien aux jambes. Dans cet endroit s'étend, sur plusieurs milles, et parallèlement à la rive, une sablonnerie qui se nomme « le grand Batteur. » L'escarpement des berges de la rivière et l'épaisseur des broussailles nous tenaient renfermés dans le ba-

teau depuis trois jours; cette promenade est une vraie jouissance. Nous rencontrons de grandes piles de bois flotté que les Canadiens nomment « Aumbereaux. » Elles consistent en arbres de toutes les tailles, généralement très-grands, qui descendent la rivière, s'empilant les uns sur les autres par la force de l'impulsion. Je m'amuse à mettre le feu à quelques-uns de ces arbres, laissant ainsi sur mon passage un énorme feu de joie dont nous voyons pendant bien des jours la fumée derrière nous.

2 octobre. — La pluie continua jusqu'au campement du soir. Nous passâmes le *Lipper-little Dalle*, un rapide de trois ou quatre milles. Un des Indiens apporta des mûres blanches; il en mangeait avidement; pour moi, je les trouvai nauséabondes.

Les Indiens mangent aveuglément tous les fruits sauvages, et cela sans aucune conséquence pour leur santé; c'est une grâce d'état sans doute.

3 octobre. — Vu quatre *carriboos*, espèce de daim de taille ordinaire; nous les suivîmes sans succès, parce qu'ils nous sentaient de très-loin. Nous rencontrâmes le chef indien des lacs; il nous procura de la viande d'ours et de daim, dont il semblait fort bien pourvu. Près de sa hutte, jappaient de tout petits chiens dont il se servait pour chasser. Le chef me dit que quand il voulait chasser avec eux, il n'avait qu'à les mettre sur une voie fraîche de daim, puis il se couchait et dormait, et les chiens ne manquaient jamais de lui amener l'animal sans jamais tomber en défaut. Nous vîmes en effet de ces chiens qui étaient en chasse à douze ou quinze milles de la loge du chef.

4 octobre. — Le chef avec sa femme et sa fille nous suivirent dans leur canot, qu'ils manœuvraient avec

une grande adresse pendant dix ou quinze milles. Ils construisent un canot en écorce de pin d'une forme singulière qui est fort belle. Ces embarcations traversent les rapides avec plus de sécurité que toute autre. Le chef et les femmes déjeunèrent avec nous, puis nous quittèrent. Nous campâmes le soir au-dessous de la « Dalle des Morts » ou le rapide des Morts, qui tire son nom de la catastrophe suivante.

Il y a vingt-cinq ou trente ans, un Iroquois, un métis et un Canadien français durent passer cet affreux rapide avec la charge d'un bateau. Craignant pour la descente, ils attachèrent une longue corde à l'avant du canot, et essayèrent de le descendre ainsi lentement le long du torrent écumeux, en se tenant sur la rive. Mais le bateau prit une fausse direction, et donna contre un rocher. Tous leurs efforts pour l'atteindre ou pour le retirer furent inutiles. La corde frottait contre les pointes aiguës des rochers; elle se coupa, et le bateau se précipita dans les tourbillons, où il se perdit avec toutes les provisions qu'il contenait.

Ils suivaient toujours à pied les berges rugueuses et périlleuses de la rivière, sans nourriture, sans fusils et sans provisions; ils n'avaient même pu sauver une couverture pour se protéger contre le mauvais temps. La nuit, il leur fallait camper en mourant de froid et de faim, on n'avait fait que trois milles à travers les obstacles qui obstruaient leur route à chaque pas. Le lendemain, ils poursuivaient sans plus de succès. Ils savaient bien que, s'ils construisaient un radeau, il ne résisterait pas une heure à cette partie de la rivière, à cause des nombreux rapides qui arrêtent la navigation. C'était le huitième jour de leur lent voyage; le métis craint que ses compagnons ne le tuent

pour le manger; il les abandonne; quant à lui, il fut, selon toute apparence, mangé par les loups. Les deux autres se couchent, et l'Iroquois, toujours au guet de cette occasion, se lève la nuit, tue son camarade à coups de bâton. Mais il procède avec méthode, il satisfait d'abord sa première faim, puis il coupe le reste du corps en tranches et il les étend au soleil en les préparant comme la viande de bison. Il passe trois jours à apprêter cette chair; il en fait un paquet, et continue son voyage le long de la rivière jusqu'à ce qu'il arrive à l'entrée du lac Supérieur. Il organise alors un radeau sur lequel il place sa chair séchée, mais il l'a recouverte d'écorce de pin, et s'asseyant dessus, il traverse ainsi le lac. Il rencontre bientôt un canot qu'on avait envoyé d'un des forts situés plus bas sur la rivière Spokau, à la recherche des absents.

Les gens du canot lui demandent de suite des nouvelles de ses compagnons. Il leur répond qu'ils l'avaient abandonné; il joint à son mensonge un récit vrai de la perte du bateau. On le prend à bord du canot, et un des hommes voyant l'écorce restée sur le radeau, cherche à la prendre pour s'asseoir dessus. L'Iroquois éloigne vivement le radeau, avec des marques évidentes de confusion. Alors l'homme, qui remarque son embarras, navigue vers le radeau, soulève l'écorce et découvre la chair séchée qui est dessous; on y distinguait encore un pied humain. Quand on lui demande où il a pris cette viande, il répond qu'il avait tué un loup qui traversait la rivière.

Le pied avec la chair qui l'entoure est recueilli en cachette dans le sac d'un des hommes, mais pas assez secrètement pour que le meurtrier ne l'aperçoive, et pendant la nuit il jette le sac à l'eau. Sans paraître avoir

rien vu de cette perte, les hommes arrivent à Fort-Sullivan, et remettent le cannibale aux mains de M. Mullau, le chef des forts, en lui racontant les détails de l'événement. L'Indien fut bientôt après envoyé à un poste éloigné de la Nouvelle-Calédonie; c'était une punition, et aussi un moyen de s'en débarrasser, car aucun voyageur ne voulait s'associer à un tel compagnon.

J'avais récemment voyagé pendant plusieurs centaines de milles avec le fils de cet homme qui se conduisit toujours bien; mais sa vue et les souvenirs attenant à sa naissance me rendirent fort pénible l'idée de me trouver avec lui dans une situation analogue.

5 octobre. — Matinée ravissante. Carriboos. On ne peut s'approcher assez pour les tirer. Nous découvrons dans le lointain les montagnes Rocheuses, admirables dans leur teinte azurée. Les eaux baissent assez pour nous permettre de remonter les rapides, quoique tout le jour soit employé à traîner nos bateaux sur trois milles seulement. Mais les bateaux souffrent tellement du cahot, qu'il faut les remonter sur le rivage, et graisser les quilles avec de la résine de pin. Je dessinais les rapides; notre pilote s'approche et me raconte un triste événement arrivé à cet endroit; je vais tâcher de le rapporter avec les propres termes du narrateur.

« Il y a quatre ans, me dit-il, je traversais les montagnes Rocheuses avec une quarantaine de personnes. Arrivés au *Boat-Encampment*, nous nous embarquâmes dans deux bateaux. L'un, que je gouvernais, portait vingt-deux voyageurs, parmi lesquels un monsieur envoyé dans l'intérieur pour des recherches botaniques. En allant à Saskatchawau, il avait rencontré une jeune fille métis qui devait traverser les monta-

gnes et descendre la Colombie pour aller visiter quelques amis. Une affection réciproque les engagea à se marier à Edmonton, singulier voyage de noce, n'est-ce pas? Mais ils supportaient bravement les fatigues et les difficultés de la route, heureux de les partager ensemble et de se rendre utiles à leurs compagnons. Nous avions avec eux deux ou trois autres dames, et j'avais ma fille, âgée de dix ans, que je ramenais à ma femme, à Vancouver. J'avais laissé cette enfant deux ou trois ans auparavant à l'est de la montagne, chez un de ses parents, n'ayant pu l'emmener avec moi en même temps que ma femme. Je mentionnerai aussi un jeune homme nommé M. Gillioray, qui appartenait à la compagnie; il avait avec lui un petit chien. Le reste de la troupe était des voyageurs ordinaires.

« J'arrivai en haut des rapides sur l'autre bateau; le principal guide avait déjà passé, et je supposai les rapides dans la bonne période pour le passage. Je continuai donc sans m'arrêter; mais engagé au milieu des rapides, trop tard pour faire reculer le bateau, je m'aperçois avec effroi que les tourbillons se remplissent. Un moment après, l'eau frise notre bord et retombe en nous remplissant d'eau. Je crie à tous de rester immobiles et de se tenir fermes sur leurs siéges; que le bateau ne s'enfoncerait pas complétement à cause de la nature de sa cargaison, et que je les mènerais au rivage dans cet état. Nous courons ainsi pendant un mille. Le bateau rase un coin de rocher. Le botaniste, qui tenait sa femme dans ses bras, se sentant si près de terre, fait un bond subit pour l'atteindre; à ce mouvement, nous nous remplissons d'eau, et ils disparaissent en se tenant embrassés. Le bateau chavire à l'instant même.

« Nous pouvons, moi et un autre, monter sur sa quille, et nous nous sauvons ainsi. Nous croyons entendre du bruit sous nos pieds; l'homme qui est avec moi plonge dessous. Mais bientôt, à ma grande joie, il reparaît avec ma petite fille qui avait été préservée miraculeusement. Le bagage l'avait maintenue et empêchée de se noyer. Nous sautons à terre. Mac Gillioray et quatre autres se sauvent à la nage. Les quatorze autres périssent. Nous avons recherché de suite les cadavres, et nous les avons tous retrouvés. Le malheureux botaniste et sa femme étaient encore tendrement serrés dans les bras l'un de l'autre. Nous les ensevelîmes ainsi enlacés.

« Le petit chien de Mac Gillioray, qui avait été rejeté sur le rivage, tenait encore entre ses dents la cassette de son maître. »

7 octobre. — Pluie continuelle et insupportable.

8 octobre. — Le temps s'est levé, et nous avons vu des carriboos en grand nombre. Mais, comme toujours, ils sont trop prudents pour nous laisser approcher. Passé les rapides de Saint-Martin avant la nuit.

9 octobre. — Fait peu de chemin aujourd'hui. Nous avons dû nous ouvrir un chemin entre les nombreux troncs d'arbres qui, en tombant, embarrassaient la rivière et même obstruaient la voie près du rivage.

10 octobre. — Dans la matinée, nous aperçûmes des traces de pas humains sur le sable du rivage, ce qui nous étonna beaucoup, parce que les Indiens n'approchent pas de ces côtes. En approchant de Boat-Encampment, vers deux heures après midi, nous vîmes de la fumée, ce qui nous fit espérer un moment que la brigade de l'est venue par l'express était arrivée; mais c'était seulement mon vieil ami *Capote-Blanche*, le chef

Sho-Shawp, de *Jasper's-House*, et deux Indiens qui venaient pour chasser. Nous retirâmes nos bateaux sur le sable. Capote-Blanche rapportait une bonne provision de viande d'élan séchée et de queues de castors. Il nous en fournit abondamment en échange de quelques petits articles et de munitions.

Il nous fallait maintenant passer le temps de notre mieux jusqu'à l'arrivée de la brigade qui devait nous joindre par l'est des montagnes. Les hommes employaient la journée à jouer, puis à se livrer à des sortiléges pour hâter l'arrivée de la brigade. Ils élevaient des croix avec un des bras tournés dans la direction de l'est. Ils préparaient aussi ce qu'ils appellent un *lobstrik*. Pour cela, on choisit un grand arbre au sommet touffu; on coupe avec soin toutes les branches inférieures, puis on taille une surface lisse sur un des côtés de l'arbre. Sur cette surface, on prie quelqu'un d'important de graver son nom. On fait trois décharges de mousqueterie; trois salves d'applaudissements les suivent, et dès lors l'endroit du campement conserve ce nom. On me fit l'honneur du lobstrik. Une pluie incessante, accompagnée d'immenses flocons de neige, nous cacha, la plus grande partie du temps, la vue des montagnes. Nous trouvâmes très-peu de gibier alentour. Les hommes prirent quelques martres, mais nous commencions à craindre pour notre brigade de canots. Je tâchai de décider quelques-uns des hommes à m'accompagner à travers les montagnes; mais ils ne voulurent pas, et il me fallut rester au *Boat encampment* (campement du bateau), qui prend son nom de ce qu'il est à l'endroit même où l'eau commence à être navigable. Là, trois rivières se réunissent, formant le commencement du bras

nord de la Columbia, de sorte que la rivière s'élargit subitement.

28 octobre. — Vers trois heures de l'après-midi, un commis du service de la compagnie accourt, disant qu'il précède la brigade de l'est, qu'elle arrive le jour suivant, sous le commandement de M. Low.

29 octobre. — M. Low et sa suite nous joignent le matin avec cinquante ou soixante chevaux chargés de provisions et des sommes destinées à la Russie. Ils avaient mis neuf jours à venir de Jasper's-House. M. Low semble douter que nous puissions retourner avec les chevaux; mais les chevaux m'importaient peu; je me fatiguais de ma longue inaction. Mes provisions devenaient courtes, et la personne chargée des approvisionnements ne parlait point de les renouveler, de sorte qu'il ne me restait qu'à retraverser les montagnes au plus vite. C'est ce que je résous de faire.

30 octobre. — A dix heures nous partons, après avoir chargé quinze chevaux sur les cinquante-six de M. Low, et nous allons le premier jour jusqu'à *Grande-Batture;* là nous campons.

1er novembre. — Nous passons la *Pointe-des-Bois*, en faisant dix milles par la plus mauvaise route du monde, toute labourée par les troupes de chevaux qui étaient passés récemment. Mon cheval s'enfonce dans un tourbier jusqu'à la tête, et c'est avec la plus grande difficulté qu'un des hommes et moi pouvons l'en tirer vivant. Grâce aux chevaux qui glissent dans la boue, aux paquets qui tombent, aux menaces que font les hommes aux animaux en langage *stree*, avec accompagnements de jurements français, les jurements n'existant pas dans le langage indien, la journée est agitée, fatigante et désagréable. Enfin nous arrivons

au bas de la *Grande-Côte*, et là nous campons pour la nuit, très-dégoûtés de voyager à cheval.

2 novembre. — Nous nous arrêtons une heure avant la chute du jour pour monter l'étonnante Grande-Côte et bientôt nous découvrons que la neige devient à chaque pas plus profonde. Un de nos chevaux tombe à une profondeur de vingt-cinq à trente pieds, avec une lourde charge sur son dos, et, chose prodigieuse, il ne perd pas sa charge ni ne se blesse. La neige, maintenant, atteint les épaules des chevaux, et nous cheminons lentement. Nous touchons le sommet juste au moment où le soleil descend à l'horizon. Nous ne pouvons songer à nous arrêter, et il nous faut alors pousser en avant au delà de *Committee's Punch Bowl*, lac que j'ai déjà décrit. Il faisait un froid intense, comme on le peut supposer dans une région si élevée. Malgré le soleil qui avait brillé pendant la journée, ma longue barbe était devenue une masse compacte de glace. Enfin, longtemps après la nuit venue, nous arrivons au camp de *Fusée;* nous n'avions pas trouvé d'autre endroit qui pût fournir de nourriture aux chevaux, et encore là, il leur fallait écarter la neige avec leurs pieds pour pouvoir trouver de l'herbe.

Un événement lugubre attrista ce lieu il y a quelques années ; pendant qu'une société faisait l'ascension de la montagne, une dame, qui traversait pour aller rejoindre son mari, était restée en arrière, et on ne s'en aperçut qu'arrivé au campement. Des hommes allèrent à l'instant la chercher. Après quelques heures de course, on trouva ses traces sur la neige; on les suivit jusqu'à un roc perpendiculaire, suspendu au-dessus d'un torrent ; et on n'en entendit plus parler.

3 novembre.— La nuit dernière est bien la plus froide

dont je me souvienne. Dépourvu de thermomètre avec moi, je ne puis pas dire le degré du froid; je suis sûr pourtant qu'il a gelé davantage cette nuit que la précédente, où le thermomètre indiquait 56 degrés au-dessous de zéro, température par laquelle le mercure se solidifie. J'ai tâché de me réchauffer en mêlant de la neige au feu; mais l'eau s'est glacée sur ma barbe et sur mes cheveux, bien que je me sois tenu aussi près que possible d'une flamme ardente. Je m'écorchais la figure si je détachais la glace. Nous passons alors Grande-Batture, et, à notre grand soulagement, en descendant, nous avons moins de neige. Nous voici au campement de Regnalle dans la soirée; nous restons la nuit.

4 novembre.— Départ longtemps avant la nuit. Nous sommes bientôt dans une région sauvage, qui nous paraît avoir dû être dévastée quelques années auparavant par quelque terrible orage. Une forêt tout entière, sur un espace de plusieurs milles, était déracinée; de jeunes pousses commençaient à lever leurs têtes au travers des troncs renversés de l'ancienne forêt. La faim nous prend si fortement, par suite de notre exercice violent dans une atmosphère si froide, que nous ne pouvons résister à la tentation de nous arrêter et de faire cuire quelque nourriture avant d'entrer dans cet épais labyrinthe. C'était la première fois que nous le faisions, car les heures du jour sont trop précieuses pour les perdre à se reposer, et le danger des effroyables tempêtes de neige, si fréquentes dans ces parages, menace trop pour permettre qu'on s'arrête. La neige, pendant ces tourmentes, s'élève quelquefois à vingt ou trente pieds; le moins que puisse faire une tempête, c'est de causer la perte de nos chevaux et de notre bagage, en

admettant que nous puissions nous sauver avec des *snow-snow* ; il fallait donc un motif grave pour décider des hommes qui connaissent le pays à s'arrêter pour manger. La faim tranche la question. Après dîner, nous avons une double vigueur ; mais que de peines pour conduire les chevaux à travers les arbres couchés et enchevêtrés ! A la nuit close nous atteignons *Grande-Traverse*, où nous trouvons trois hommes envoyés à notre rencontre pour nous assister dans la conduite de nos soixante chevaux ; mais ceux-ci sont jusque-là sains et saufs.

5 novembre. — Le matin, c'est la rivière Atthatasca débordée. Une tempête de neige s'élève ; toutefois, nous traversons à gué le torrent rapide, malgré la neige qui nous fouette le visage avec une telle furie que nous ne pouvons distinguer la rive opposée. L'eau couvre presque le dos de nos chevaux, et ma valise, contenant dessins, curiosités, etc., etc., doit être portée par les hommes, sur leurs épaules, pour la maintenir hors de l'eau. C'est ensuite la *Rouge's prairie*, et nous campons juste au même endroit que l'année précédente, à pareil jour.

6 novembre. — Le vent froid qui souffle nous oblige à côtoyer pendant sept ou huit milles un lac glacé : la neige nous coupe la figure. Nous avons si froid que nous ne pouvons rester à cheval et nous poussons nos chevaux devant nous. Ma barbe de deux ans me donne beaucoup d'ennui ; elle est lourde du poids de mon haleine gelée. Les glaçons bouchent même mes narines, et il me faut respirer par la bouche.

Heureusement je rencontre une maison indienne (*indian lodge*), je puis me raser ; de sorte que je con-

tinue ma route jusqu'à Jasper's-House un peu plus confortablement. Là les peines sont oubliées devant un bon morceau de mouton de la montagne.

De hautes montagnes environnent complétement cet endroit; quelques-unes sont proches de la maison, d'autres à la distance de quelques milles, et il y a souvent là des tourbillons de vent qui s'engouffrent à travers les rochers avec une violence effrayante. Un grand nombre de moutons de la montagne étaient descendus dans les vallées à cause du froid. J'ai compté jusqu'à cinq grands troupeaux de ces bestiaux paissant dans différentes directions près de la maison. Les Indiens en apportent chaque jour, de sorte que nous faisons une chère somptueuse. Ces moutons sont ceux communément appelés *à grandes cornes*.

Je dessine la tête d'un bélier d'une grandeur énorme. Ses cornes ressemblaient à celles de celui de notre pays, mais elles avaient quarante-deux pouces de long. Le pelage de ces béliers tient par la couleur et la qualité de celui du cerf. Nos hommes se mettent à l'ouvrage pour faire des raquettes : notre route prochaine doit se faire à travers une neige profonde. Le bouleau, dont le bois sert pour ces sortes de chaussures, ne pousse pas près de Jasper's-House, il y a vingt milles à courir pour en trouver. Enfin, vers le 14, nos *snow-shoes* et un traîneau sont faits; j'obtiens des Indiens avec grande difficulté deux misérables chiens. M. Colin Frazer m'en prête un et c'est celui que j'attèle au traîneau qui porte mes bagages, provisions et couvertures. Deux hommes m'accompagnent, un Indien et un métis. Ils viennent d'Edmonton avec sept autres qui devaient m'attendre, mais qui n'en avaient pas eu le courage. Si les deux autres avaient suivi leur exem-

ple, j'aurais dû passer le plus rude des hivers dans le misérable établissement de Jaspers'-House.

15 novembre. — De grand matin, nous nous équipons pour la route; nos raquettes de neige sont longues de cinq à six pieds. La paire que je porte a exactement ma hauteur, cinq pieds onze pouces. Avec un si petit nombre de chiens; nous ne pouvons emporter beaucoup de provisions; nous nous confions à nos fusils pour nous en procurer le long du chemin.

A quinze ou seize milles de Jaspers'-House, nous arrivons à une habitation indienne occupée par une femme et ses cinq enfants. Son mari était à la chasse. Elle nous montra tant de bienveillance que nous décidons de nous arrêter chez elle, d'autant plus que c'est notre première journée avec les snow-shoes, et que nous évitons ainsi un campement. Le chasseur revient tard dans la soirée avec un mouton sur son dos. Nous nous mettons tous à l'œuvre pour le cuire. La femme en fait bouillir autant que sa marmite en peut contenir, et les hommes attachent les restes à des bâtons pour les faire rôtir. Toute la troupe attaque à belles dents et mange le mouton entier. Le chasseur nous dit qu'il avait vu ce jour-là trente-quatre moutons, et qu'il ne se souvenait pas d'un hiver où il en fût tant descendu des montagnes. Il se montre très-agréable hôte et il me conte toute la soirée les histoires de ses exploits de chasse. Ma bonne hôtesse me prépare pour la nuit un lit de peaux de mouton, le plus confortable qui me soit échu depuis bien des mois.

16 novembre. — Nous déjeunons avant le jour et partons dans des bois très-épais. Nous glissons sur *Jasper's Lake* pendant douze milles de longueur. Le vent souffle comme pour une tempête; heureusement qu'il

vient de la montagne. Nous n'aurions pas pu passer le long du lac, sur sa glace éblouissante, avec le surcroît d'une tourmente de vent et de grésil. La bise nous pousse si bien que nous ne pouvions nous arrêter qu'en nous couchant par terre. Quelquefois notre traîneau glisse tellement vite qu'il passe en avant des chiens, tandis que nous sommes enveloppés par un tourbillon de neige qui nous empêche de voir à quelques pas devant nous.

Quand nous sommes à peu près à moitié du lac, nous apercevons deux Indiens qui, traversant, nous barrent notre chemin. Les rejoignant, nous nous asseyons tous pour fumer. Les Indiens, quand ils arrivent sur la glace ou sur la neige durcie, et qu'il faut ôter les snow-shoes, enlèvent aussi leurs *moccassins* et marchent pieds nus, de sorte qu'ils préservent leurs moccassins. Quand ils s'assoient, ils les mettent secs et s'entourent les pieds de leurs fourrures. Cette marche nu-pieds sur la glace par un tel froid semblerait dangereuse aux inexpérimentés, mais en réalité les pieds de ceux qui y sont accoutumés souffrent moins ainsi que chaussés; car la glace entre dans les moccassins, et finit par déchirer la peau. Après avoir traversé le lac, nous descendons la rivière pendant cinq milles et nous campons.

17 novembre. — Nuit glaciale. Mais nous partons cependant bien en train. Cette heureuse disposition s'évanouit devant les difficultés que nous rencontrons. Dans les endroits rapides de la rivière, la glace devient rude, crevassée, dangereuse, et s'élève en montagnes de hauteur considérable formées par les blocs poussés les uns sur les autres. Quelques-unes de ces montagnes de glace sont si formidables que d'abord nous

doutons de la possibilité de les franchir. Même dans les profondeurs, nous avançons lentement, cherchant notre route avec de longs bâtons pour nous assurer de la glace; précaution nécessaire, car il y a souvent des couches qui se forment au-dessus du courant ordinaire de l'eau et qui cèdent facilement; le voyageur tombe ainsi ou dans le torrent au-dessous ou sur un autre plan de glace. Ces dangereux endroits proviennent des blocs qui s'amoncèlent contre les rochers ou à quelque tournant de la rivière; leur masse arrête ainsi l'eau au-dessus de laquelle se forme une mince couche gelée. Aussitôt que le poids de ce qui s'amasse devient trop lourd pour la digue, elle se brise et l'eau coule, laissant la couche de dessous sans soutien. Quand la neige recouvre cette couche, on ne peut la distinguer de la bonne glace, sans la tâter avec un bâton.

Nous n'avions pas fait une longue marche qu'un des hommes tombe dans un de ces trous; heureusement il ne descend pas jusqu'à l'eau et nous le retirons rapidement. Nos chiens deviennent à peu près inutiles, ils ne peuvent enlever le traîneau sur la surface rugueuse de la glace; nous le poussions derrière eux avec nos bâtons et souvent nous montons et descendons chiens et traîneau le long des parois de glace perpendiculaires (appelées *bourdigneaux* par les voyageurs) qui interceptent sans cesse notre marche. A cet endroit, il était impossible de quitter la rivière, tant le sol aux environs était déchiré. La forêt était elle-même si fourrée et si touffue que nous serions morts de faim longtemps avant d'en sortir. Une heure avant le coucher du soleil, je m'embourbai moi-même, et ce fut avec les plus grandes peines que j'évitai d'être enlevé

par le courant qui marchait comme l'eau d'un moulin. Heureusement je ne perdis ni ma présence d'esprit ni mon bâton, et les hommes arrivèrent à temps pour me sauver. Mais, dès que je sortis de l'eau, mes vêtements devinrent roides et nous dûmes camper pour la nuit.

18 novembre. — Nos peines semblent augmenter à chaque pas, mais nous n'avons pas à choisir. Aussi, nous remontant avec cette pensée qu'on ne sait ce qu'on peut supporter qu'après l'épreuve, nous nous préparons à partir de bonne heure. Notre premier ennui vint du départ du chien que M. Frazer m'avait prêté (le meilleur de tous). Il avait rongé sa corde et pris la fuite. C'est une perte grave, car, à part son utilité pour tirer le traîneau, nous ignorions si nous ne devrions pas le manger, nos provisions devenant très-restreintes et les lapins très-rares.

La tribulation qui suivit est le passage du grand rapide; nous trouvons la rivière obstruée par des bourdigneaux de dix à douze pieds de hauteur sur quatre milles de long. Nous franchîmes ces pointes de glace avec d'incroyables souffrances, les membres meurtris par des chutes incessantes et les pieds coupés par les angles tranchants des glaçons brisés. Enfin, épuisés de fatigue et de douleur, nous campons découragés après une journée de dix à douze milles.

Pendant la nuit, nous nous réveillons par un vacarme effroyable qui se fait dans les blocs de glace. C'était la rivière qui montait. Je tremble que nous ne soyons écrasés dans notre campement qui est si proche; mais les hommes sont trop fatigués pour bouger, et moi trop épuisé pour les sermonner. Nous continuons donc à dormir.

19 novembre. — Le matin, nous voyons que l'eau a passé par-dessus la glace, et nous devons faire un circuit par les bois. Nous trouvons tant de buissons et le bois tombé en si grande abondance, que nous taillons un chemin pour le passage du traîneau et des deux chiens. Il nous faut trois heures pour faire un mille avant de rejoindre les bourdigneaux ; ils nous semblent préférables encore aux fourrés et aux taillis impénétrables qui côtoient la rivière en ces endroits. Je souffre cruellement ce jour-là, car mes pieds sont si coupés par les cordons gelés de mes raquettes, que je laisse une traînée de sang derrière moi à chaque pas. Le soir, quand nous campons, il fait tellement froid que nous ne pouvons dormir que quelques minutes de suite; quelque grand que fût le feu, il ne réchauffait que les parties de notre corps qui le touchaient presque; nous marchons sans cesse pour ne pas geler.

20 novembre. — Ce matin, je vois que j'ai le mal que les voyageurs appellent *le mal de raquettes*. C'est le sort de ceux qui ne sont pas faits à ces chaussures; on le sent à chaque pas. Je ne saurais comment dépeindre cette atroce souffrance, mais il semble que les os soient fracturés et que les jointures disloquées se heurtent à vif par chaque mouvement.

21 novembre. — Le matin, la rivière vient s'arrêter tout près du campement. Elle entasse les glaçons en pyramides avec un bruit terrible. Encore un détour bien pénible à faire par les bois. En regagnant la rivière, une neige épaisse se met à tomber et dure le reste de la journée; ni cet embarras de plus, ni mon mal de raquettes, ni mes souffrances, ne nous empêchent de faire vite un bon bout de chemin. Nos vivres dispa-

raissent rapidement : nous avions jusque-là donné à manger à nos chiens tous les jours ; mais notre guide nous engage à réserver nos ressources, qui sont trop précieuses ; quant aux chiens, ils peuvent marcher vingt jours sans nourriture. On les attache donc sans rien leur donner, et nous-mêmes ne mangeons que la demi-ration.

22 novembre. — La neige continue, légère mais intense, ce qui augmente nos peines; mais nous avons traversé la *rivière de Baptiste* avant la nuit; cette nuit me paraît moins froide, sans doute à cause de la neige qui tombe et de la tranquillité de l'atmosphère.

23 novembre. — La neige a cessé, mais reste fort épaisse, de manière qu'elle couvre les raquettes et les rend fort lourdes. Cela rend ma marche fort douloureuse, mais le temps est clair et beau, et le soleil, tant qu'il brille, nous soutient si bien que le soir nous avons fait trente-cinq milles. N'ayant pas de lapins, on se couche sans manger et sans rien donner aux chiens.

24 novembre. — Encore l'eau libre, donc détour dans les bois pendant un mille et demi, mais la forêt était un peu moins touffue et difficile. En rejoignant la rivière, nous nous trouvons en haut d'une colline, en bas de laquelle nous poussons le traîneau, les bagages et les pauvres chiens. Pour nous, nous glissons au commencement de la pente, quand nous déboulons tout à coup et tombons au fond pour finir ; toutefois nous ne nous faisons pas de mal, grâce à l'épaisseur de la neige, et après un peu de peine pour nous déterrer les uns les autres, nous reprenons notre route.

25 novembre. — Après vingt milles de marche, nous

trouvâmes un courant si rapide que les glaçons désunis se bousculaient les uns les autres. De chaque côté, les berges s'élevaient perpendiculaires et impossibles à gravir; et comme c'est une règle dans les voyages à l'intérieur des terres, de ne jamais revenir sur ses pas, nous campâmes à l'abri d'une colline dans l'espoir que le froid de la nuit ferait prendre les glaçons et nous permettrait de passer le lendemain.

Une fois au camp, les hommes me voyant souffrir terriblement du mal de raquettes, me conseillèrent de scarifier mon cou-de-pied et m'offrirent de faire cette opération, ce qui s'exécute avec une pierre à fusil aiguisée; mais je redoutais que la gelée ne se mît dans les blessures et je refusai, sachant bien cependant qu'ils me conseillaient le meilleur remède. Nous n'avions pas pu tirer une seule pièce de gibier, et nous voyions avec terreur diminuer nos ressources; nos pauvres chiens semblaient si épuisés et si sauvages que nous leur attachâmes la tête tout près des arbres pour les empêcher de ronger leurs liens et de se sauver.

26 novembre. — La rivière a pris pendant la nuit; elle peut nous supporter, mais nous n'avançons qu'avec de grandes précautions; nos raquettes couvraient assez de surface pour nous soutenir, mais la glace était encore si mince que les chiens et le traîneau la brisent; nous aurions tout perdu, si notre Indien, avec une corde attachée au traîneau, ne l'avait tiré du trou. Après ce mauvais pas, nous glissons pendant quarante milles sur une glace suffisamment solide.

27 novembre. — Nous marchons très-bien jusqu'à midi, mais je souffre tellement du mal de raquettes, que je résous d'essayer de marcher sans elles. Je n'ai pas fait quelque pas que je passe à travers la glace.

Heureusement j'en sors assez facilement, mais je suis trempé. Comme nous n'avions presque plus de provisions et que nous étions tous affamés, je pousse en avant, comptant sur le mouvement pour me réchauffer dans mes vêtements mouillés. Je n'ai pas froid, en effet, mais le frottement de mes habits de cuir dépouille mes jambes, grande souffrance. Nous campons après une rude journée, espérant pouvoir atteindre le fort Assiniboine le lendemain : ainsi nous achevons nos provisions.

28 novembre. — Départ à trois heures du matin, c'est plus tôt que d'habitude, mais nous n'avons rien à manger, et cela est décisif. Je commençais à me sentir cruellement éprouvé. Le mal de raquettes me torturait à chaque pas : la plante de mes pieds était à vif par suite des glaçons qui formaient tous les jours une épaisseur d'un pouce dans mes bas. Ces glaçons se brisent en petites miettes qui deviennent comme des graviers dans la chaussure ; de plus, j'étais affaibli par le manque de nourriture. L'espoir d'arriver en un lieu de sûreté me soutient pourtant, et je passe force bourdigneaux, lentement, il est vrai, mais avec courage. A la fin, la fatigue et l'affaiblissement nous font camper encore loin du fort. Longue consultation du soir pour savoir si nous mangerons les chiens ; mais leur maigreur les sauva : les deux ne nous auraient fourni qu'un repas insuffisant ; d'ailleurs ils pouvaient encore tirer le traîneau, et c'était à prendre en grave considération ; nous devions atteindre le fort le lendemain ; je dois avouer que si les pauvres animaux eussent été jeunes, ils auraient été mangés.

29 novembre. — Nous partons encore de grand matin, poussés par la faim. Dans ces régions du Nord,

on part aussitôt éveillé et on va jusqu'au bout de ses forces. Le jour dure si peu (quatre ou cinq heures) à ce moment de l'année qu'on ne fait pas attention à la nuit, la réverbération de la neige et les lueurs du crépuscule suffisent pour qu'on voie à se conduire. Notre marche fut relativement moins pénible, quoique plus lente, et ce ne fut qu'à quatre heures du soir que nous atteignîmes le fort Assiniboine après avoir fait trois cent cinquante milles en quinze jours.

Aussitôt arrivés, tout le monde se met à la cuisine ; par bonheur, ce poste est bien fourni de poisson blanc que l'on prend en quantité immense dans un lac voisin, le lac M'Leod ; on en voit qui pèsent de six à sept livres.

Que ce fût la faim, ou la qualité du poisson, je l'ignore, mais il me parut le meilleur que j'eusse mangé de ma vie ; je me souvins de ce festin dans mes rêves, pendant bien des jours ensuite. Une des femmes se chargea de la difficile tâche de satisfaire mon appétit, tandis que mes deux hommes cuisinaient pour leur compte.

Pensant que personne n'y arriverait assez vite, les premiers poissons furent avalés dans un état qui eût fait rougir le cuisinier le plus ordinaire. Je me dominai cependant, et je donnai un instant à la dame pour préparer mon repas. Ayant enveloppé mes pieds dans des morceaux de toile propres et mis une paire de moccassins secs, je songeai aux pauvres chiens, et descendant avec des poissons, je les leur donnai. C'était merveille de voir les morceaux qu'ils engloutissaient sans songer un instant à les mâcher ; leur apparence après leur repas était singulièrement ridicule : leur ventre était gonflé comme une outre, et le reste du corps tout décharné.

En revenant, je trouvai que la brave femme n'avait pas perdu de temps, et bientôt, assis sur une pile de peaux de bison, devant un grand feu, je commençai le plus délicieux repas qu'il m'ait jamais été donné de faire. Je songeai alors avec joie aux dangers et aux souffrances par lesquelles je venais de passer. Je ne m'expliquai que par la terrible nécessité et l'instinct de la conservation la façon dont j'en étais sorti.

Combien les hommes mangèrent de poissons, je ne saurais le dire; mais, une fois rassasiés, ils se mirent à dormir. Au milieu de la nuit, ils me réveillèrent pour me demander si je ne voulais pas me joindre à eux dans un nouveau repas, mais je refusai au grand étonnement de la femme qui m'avait cru malade parce que je n'avais mangé que quatre poissons sur sept préparés par elle. Le matin, toutefois, à cinq heures, je refis encore un déjeuner consciencieux, et quelle joie alors de me recoucher et de dormir encore, au lieu d'escalader les cruels bourdigneaux!

CHAPITRE XXII.

30 novembre, 1er décembre. — Je restai au fort pour guérir mes pieds, ce qui arriva bien vite, car je ne fis guère autre chose que dormir et manger des poissons

devant le feu. Le 1er au soir, nous nous trouvâmes donc si bien que nous nous disposâmes à partir le lendemain pour Edmonton, que nous comptions atteindre en quatre jours.

2 décembre. Partis le matin de bonne heure avec les raquettes à neige et peu de provisions, sachant que nous trouverions des lapins tout le long de la route. Nous traversâmes les bois épais et encombrés d'arbres tombés, ce qui retarda notre marche en la rendant fatigante; mais nos forces renouvelées et la certitude d'un bon souper, en arrivant, nous permirent de faire une bonne journée. En campant le soir, on fit cuire les lapins tués sur le chemin; il y en avait même plus qu'il ne fallait. Toute la soirée nous en[illegible]mes qui couraient à dix pas de nous. Cette année ils étaient beaucoup plus nombreux que de coutume, et la forêt était remplie de piéges tendus par les Indiens; nous aurions pu en profiter, mais nous ne crûmes pas devoir le faire, tant que nous avions nos fusils pour nous fournir. Ce sont des collets attachés à des branches flexibles qui se relèvent en suspendant le gibier hors de la portée des loups et des lynx qui abondent dans ces bois.

3, 4 et 5 décembre. — Notre route passe surtout à travers des forêts, mais le temps est agréable et nous avons des lapins en abondance, de sorte quela marche est une partie de plaisir.

Le 5 au soir, nous arrivons au fort Edmonton, où M. Harriett me donna une chambre pour moi, luxe que j'avais oublié depuis bien des mois. Edmonton devait être mon quartier d'hiver, et aucun endroit dans l'intérieur ne pouvait valoir celui-là. Les domestiques de la compagnie, avec leurs femmes et leurs enfants,

s'élèvent à cent trente et vivent dans l'enceinte du fort d'une façon des plus confortables.

Le long des rives du fleuve, on voit, à vingt pieds au-dessous du sol, des couches de charbon de terre; mais personnne ne s'en sert beaucoup si ce n'est les forgerons, parce que l'on n'a pas dans ces régions éloignées les fourneaux ou les cheminées adoptés à cet usage.

Les provisions abondent à Edmonton; viande fraîche de bison, gibier, oies salées, merveilleux poissons blancs, lapins, le tout à profusion, ainsi que de bonnes pommes de terre, des navets et de la farine. On broie le blé dans un moulin construit depuis mon dernier voyage et qui donne de très-bonne farine. On a essayé le blé indien, mais il ne réussit pas là à cause de la brièveté de l'été.

En dehors, les bisons se pressent par milliers près du fort; les daims se trouvent à peu de distance, les lapins courent dans tous les sens, et on voit les loups et les lynx occupés à leur faire la chasse. Sept des tribus les plus importantes et les plus guerrières sont en communication très-constante avec le fort, qui est situé dans le pays des Crees et des Assiniboines; il est visité deux fois par an par les *Pieds-Noirs*, les *Sur-Cees*, les *Gros-Ventres*, les *Paygans*, et les *Indiens-de-Sang;* ils y viennent pour vendre de la viande de bison séchée, et de la graisse pour le pimmikon.

Les bisons étaient très-nombreux cette année, et on en avait tué plusieurs à quelques centaines de yards du fort. Les hommes avaient déjà commencé leurs provisions de viande fraîche pour l'été dans la glacière. Voici comment ils s'y prennent: ils creusent un grand trou carré, capable de contenir sept ou huit cents corps de bisons; dès que la glace de la rivière est d'une épaisseur

suffisante, on la coupe avec la scie en blocs carrés semblables; on en pave le sol de la glacière, et on verse dans les interstices de l'eau qui gèle et les réunit ensemble. On fait de même pour les parois verticales : on coupe les têtes et les pieds des bisons; les carcasses, sans être dépouillées, sont divisées en deux parties et empilées jusqu'au haut de la glacière; puis on recouvre le tout avec une couche épaisse de paille. De cette façon, la viande se conserve parfaitement bonne tout l'été, et devient bien plus tendre et plus succulente qu'à l'état frais.

Peu après mon arrivée, M. Harriett, deux ou trois personnes du fort et moi, nous nous préparâmes à une chasse de bisons. Nous avions le choix entre douze chevaux magnifiques de l'intérieur, puis dans une bande de sept ou huit cents qui rôdent en liberté autour du fort et destinés aux chefs de l'établissement. Un seul homme garde ce troupeau; il les suit partout et campe près d'eux avec sa famille, en ramenant les chevaux qui vont trop loin. Ceci semble en apparence une besogne difficile; mais l'instinct apprend bien vite aux animaux à ne pas s'écarter des habitations de l'homme; comme ils se tiennent ensemble, ils font très-souvent de mauvais partis aux bandes de loups qui les entourent. Ces chevaux servent à envoyer le pimmikon et les provisions aux autres forts pendant l'été, car en hiver ils ne servent presque à rien. Le matin, nous déjeunons de bon appétit avec des poissons blancs, des langues de buffle, du thé et des galettes de farine. Nous montons ensuite à cheval et nous suivons la route tracée sur la glace par les hommes qui halent du bois. Après six milles de chemin, nous apercevons une bande de bisons sur la rive; mais un chien qui nous a

suivis donne l'alarme; ils s'enfuient au galop à notre grand désappointement. Nous attrapons le chien; on lui attache les jambes et on le laisse sur la route jusqu'à notre retour. Trois milles plus loin, la neige est foulée dans toutes les directions; nous remontons sur le rivage; nous trouvons dans le voisinage une énorme bande de bisons : il y en avait au moins dix mille. Un chasseur indien se détache en avant pour en pousser quelques-uns de notre côté; mais la neige était si épaisse que les bisons ne pouvaient ou ne voulaient pas courir plus loin; ils finissent par s'arrêter tout à fait; nous attachons alors nos chevaux, et nous nous avançons à pied vers eux, à la distance de quarante ou cinquante mètres; arrivés là, nous tirons; mais, chose étrange, ils ne cherchaient ni à fuir ni à nous attaquer. Il y avait dans le troupeau un énorme taureau, dont je voulais m'emparer pour avoir la peau de sa tête et la conserver. Je réussis à l'abattre, mais avant de pouvoir m'en approcher, je suis obligé de tuer les trois bisons qui l'entourent et que rien ne peut chasser de là. Sans mon désir, je me serais volontiers dispensé de cette boucherie, car la chair de taureau est généralement dédaignée. La chasse devenant assez ennuyeuse, par suite de la tranquillité extraordinaire des bisons, nous nous décidions à retourner au logis pour envoyer nos hommes chercher les carcasses; mais avant d'arriver à la rivière, un vieux taureau s'arrête juste au milieu du chemin. M. Harriett fait feu dessus pour essayer de le chasser, mais il ne lui fait qu'une légère blessure, et l'animal se précipite avec fureur contre son agresseur; M. Harriett n'échappe qu'en faisant sauter son cheval de côté et en s'éloignant au plus vite; le taureau s'élance à sa poursuite. Nous de mettre alors

nos chevaux au galop derrière le bison, en tirant à mesure que nous approchons, mais sans autre effet apparent que de tourner sa rage sur nous ; ceci permet à M. Harriett de lui envoyer une couple de balles; le taureau évidemment faiblit. Nous le touchions presque du bout de nos fusils et fîmes une décharge générale. Enfin, atteint de seize balles, il s'affaisse petit à petit et meurt avec une lenteur extraordinaire.

A notre retour, nous donnons l'ordre aux hommes de préparer les traîneaux pour aller, le lendemain matin, chercher les vaches tuées; il y en avait vingt-sept; je recommandai la tête de taureau à laquelle je tenais beaucoup.

Les femmes se mirent aussitôt à la poursuite du nombre de chiens nécessaire, car elles se chargent de ce soin. Il y a toujours deux ou trois cents de ces animaux qui rôdent autour des forts; ils cherchent eux-mêmes leur nourriture comme les chevaux, et passent les nuits dehors. Ils rendent, dans ces contrées, les mêmes services que les chevaux, car on les emploie pour tous les transports sur la neige; deux d'entre eux traînent aisément une grosse vache; certes, ce n'est pas aux soins qu'ils doivent leur vigueur, car on ne se donne guère d'autre peine que celle de les battre avant de s'en servir, pour les faire tenir tranquilles pendant qu'on les attelle.

Il serait presque impossible de s'emparer de ces animaux, presque aussi sauvages que des loups, si l'on ne prenait la précaution, en automne, de leur attacher une petite buchette légère qu'ils peuvent facilement traîner et qui sert aux femmes pour les attraper; elles les ramènent alors au fort, où on leur donne quelquefois à manger avant de les atteler. Cela serait bien,

sans l'accompagnement des coups de bâton, mais cela fait la plus amusante scène du monde.

Le lendemain de bonne heure, je suis éveillé par des cris et des hurlements, qui me font sortir en toute hâte de ma chambre ; je crois que nous allons tous être assassinés. Ce sont les femmes qui attellent les chiens; quel spectacle! Les femmes, comme autant de furies, brandissent d'énormes bâtons dont elles frappent impitoyablement les malheureux animaux, qui se roulent en poussant des hurlements de douleur et de rage ; cette scène se renouvelle jusqu'à ce que chaque attelage soit en état de se mettre en route. Dans le courant de la journée, les hommes sont de retour; ils apportent les quartiers de vache prêts à être placés dans la glacière, ainsi que mon énorme tête de bison, que je pèse avant de la faire écorcher; elle a un poids de deux cent deux livres. J'en rapportai la peau avec moi, en souvenir de mon voyage.

A ce moment de l'année, le fort présente un charmant aspect de joyeuse activité, chacun s'occupe ; une partie des hommes chasse, quand le temps le permet, et rapporte du gibier; les autres scient des planches dans la scierie, et construisent des bateaux d'environ trente pieds de longueur sur six de largeur, plus commodes que les canots pour transporter les marchandises au comptoir de York, sur la Saskatchawan et la rivière Rouge.

La plupart des embarcations de ce genre se construisent à Edmonton, parce qu'on en a besoin d'un plus grand nombre pour transporter les pelleteries au comptoir d'York, que pour rapporter de là les marchandises; aussi plus de la moitié des bateaux construits ne reviennent jamais. Ce système de décharge

inégal exige nécessairement une construction incessante:

Les femmes s'occupent activement de la construction des vêtements et des moccassins; elles mettent du pemmikon dans des sacs de la contenance de quatre-vingt-dix livres, et se chargent en outre de tous les soins du ménage. Les soirées se passent à causer et à fumer autour d'énormes feux. L'unique musicien de l'établissement est un joueur de violon; il remplit un rôle important près de la population française de l'établissement, qui peut, grâce à lui, donner un libre cours à sa vivacité nationale, tandis que l'Indien, plus grave, assiste au spectacle avec un sérieux imperturbable. Aucune liqueur forte ne circule parmi les hommes du fort, Européens ou Indiens, mais leur gaieté ne semble aucunement s'en ressentir. Les chefs du fort gardaient, il est vrai, des spiritueux qu'ils se faisaient apporter à leurs propres frais; mais pour leur consommation purement personnelle.

Le jour de Noël, on arbora le drapeau, et tout paru sous son plus brillant aspect pour faire honneur à la fête. Vers midi, toutes les cheminées flambaient, tandis que de savoureux parfums se répandaient de toutes parts dans l'atmosphère. Vers deux heures, nous nous mîmes à table. La société se composait de M. Harriett, du chef, de trois agents, de M. Thebo, missionnaire catholique du lac Manitou, situé à trente milles du fort, de M. Rundell, missionnaire wesleyen, qui résidait dans l'enceinte des piquets, et de moi, le voyageur, qui, quoique revenant des bords du Pacifique, représentais les pays civilisés.

La salle à manger était la plus grande pièce du fort; elle avait peut-être cinquante pieds de long sur vingt-

cinq de large ; elle était bien chauffée par des feux constamment allumés.

Les murailles et le plafond étaient tapissés de planches au lieu d'être badigeonnés, car on ne trouve pas de chaux dans les environs ; les boiseries étaient peintes et décorées d'une façon bizarre, et le plafond couvert de dorures fantastiques ; aucun Européen ne serait entré dans ce salon pour la première fois sans tressaillir.

On destine cette chambre aux réceptions des chefs sauvages qui visitent le fort, et l'artiste, inventeur de ces décorations, avait sans doute reçu l'ordre d'étonner les naturels. Il méritait à cet égard les plus grands éloges.

Aucune nappe ne couvrait notre table ; aucun candélabre d'argent, aucune porcelaine de Chine aux brillantes couleurs ne venaient se mêler à la simple magnificence de notre festin. Les assiettes et les plats d'étain poli, réfléchissaient de joyeux visages et suffisaient à donner un entrain charmant à cette fête de Noël.

Peut-être sera-t-il agréable à quelque oisif dyspeptique qui se traîne péniblement dans les allées d'un parc de la capitale, afin de ramasser assez d'appétit pour manger à grand'peine un ortolan, de connaître la liste des mets qui nous furent servis.

Au bout de la table, devant M. Harriett, se trouvait un grand plat de bison bouilli ; au bas fumait un veau de bison accommodé de la même manière. Ne vous effrayez pas, timide lecteur, le veau était très-petit ; on l'avait enlevé à la vache longtemps avant qu'il n'eût atteint son entier développement ; c'est un des plats les plus recherchés des épicuriens de l'intérieur des terres. Devant moi, s'étalait un plat de mouffle au nez de morse

séché ; mon voisin de droite distribuait, avec une gracieuse impartialité, du poisson blanc délicatement rissolé dans de la moelle de bison, tandis que M. Rundell coupait en tranches des queues de castors ; enfin, un autre convive découpait avec amour un rôti d'oie sauvage. Au centre de la table, s'élevaient des monceaux de pommes de terre, de navets et de pain, placés de façon à ce que chacun pût se servir sans interrompre les travaux de ses compagnons. Tel fut notre joyeux dîner d'Edmonton, dont ma mémoire gardera longtemps le souvenir.

Dans la soirée, on disposa la salle pour une danse, fête à laquelle M. Harriett avait invité tous les habitants du fort ; bientôt on vit arriver les conviés dans leurs toilettes les plus recherchées. Les Indiens, dont la principale parure consiste dans la peinture dont ils couvrent leurs visages ; les voyageurs avec leurs éclatantes ceintures et leurs moccassins joliment ornés ; les métis chargés de tous les ornements qu'ils avaient pu rencontrer, tant sauvages que civilisés. Tous riaient et causaient à l'envi. On entendait autant de différentes langues que l'on voyait de costumes : l'anglais fut employé pourtant, moins que les autres, car personne ne le parlait, excepté les convives du dîner ; et presque tout le monde prit part à la danse. A cette danse pittoresque, j'eus d'abord pour danseuse une jeune Cree qui portait autour de son cou une quantité de verroteries suffisante pour faire la fortune d'un marchand forain ; l'ayant amenée au milieu de la salle, je dansai autour d'elle avec toute l'agilité dont j'étais capable, au son d'une danse écossaise que le ménétrier jouait de toutes ses forces, tandis que ma danseuse sautait à pieds joints comme une Indienne seule peut le faire. Je crois cepen-

dant que nous nous attirâmes de grands applaudissements de la part des femmes et des enfants accroupis sur le plancher autour de la salle. Je dansai encore avec une autre dame, dont le nom poétique était *Cunnewah-Bum*, « celle qui regarde les étoiles, » et je fus si frappé de sa beauté, que je lui demandai si elle voudrait poser pour que je lui fisse son portrait, ce qu'elle fit plus tard avec beaucoup de patience, tenant à la main son éventail, composé du bout de l'aile d'un cygne, avec un manche de tuyaux de porc-épic. Après plusieurs heures de ces réjouissances, nous nous retirâmes vers minuit pour prendre du repos.

Quelques jours après, quand nous fûmes un peu remis de nos amusements de Noël, je sortis avec François Lucie, voyageur métis dont sir Georges Simpson raconte le trait suivant dans son voyage autour du monde :

« Une bande d'Assiniboines avait enlevé vingt-quatre chevaux à Edmonton; on les poursuivait, et on réussit à atteindre les ravisseurs à la petite rivière Boutbière. L'un des gardiens des chevaux, homme très-courageux, appelé François Lucie, se précipite dans le courant, se jette sur un grand sauvage, et malgré la force supérieure de son adversaire, il le serre de si près qu'il l'empêche de tendre son arc; mais l'Indien réussit, en frappant son assaillant avec cette arme, à le faire tomber de son cheval dans l'eau. François se relève promptement; il allait frapper l'Assiniboine de son coutelas, quand le sauvage l'arrête en faisant brusquement tourner le manche d'un fouet qu'il portait suspendu à son poignet, de façon à lui ôter presque l'usage de son bras; François ne continue pas moins à frapper

de son arme les doigts de l'ennemi, jusqu'à ce qu'il les lui ait presque coupés, et quand à la fin l'Assiniboine lâche prise, il lui enfonce son coutelas dans le cœur. » François me raconta lui-même cette histoire à peu près dans les mêmes termes; il ajouta que le sauvage ne mourut pas immédiatement, quoiqu'on pût voir battre son cœur à travers l'ouverture que lui avait faite le coutelas, il expira en retenant encore le lasso des chevaux.

A six milles du fort, nous vîmes un énorme ours dans notre voisinage, mais François ne voulut pas l'attaquer, quoique je lui eusse dit que j'avais déjà aidé à en tuer un.

Un homme plus jeune que lui, qui aurait eu sa réputation à établir, aurait peut-être tenté l'aventure; mais François ne voulait pas s'exposer en attaquant un animal aussi formidable avec un seul compagnon. Le fait est que ces animaux sont très-redoutables à cause de leur force et de leur agilité, aussi ne sont-ils guère attaqués que par des jeunes gens, qui les tuent pour pouvoir fièrement porter leurs griffes suspendues à leur cou, ce qui compose l'un des plus beaux ornements dont puisse se parer un chef indien. L'ours marchait toujours; il nous regardait de temps en temps, mais avec un air de mépris. Mes doigts brûlaient de pousser la détente de mon fusil; il paraissait si facile de l'abattre, et sa fourrure était si belle! Mais quoique mon fusil fût à deux coups, et que François fût à mon côté, ce qui nous donnait la presque certitude de pouvoir lui envoyer trois balles dans le corps, nous savions pourtant qu'il y avait dix chances contre une que cela ne suffît pas pour tuer l'ours assez vite et pour empêcher une lutte corps à corps.

Quelques milles plus loin, nous vîmes une petite bande de bisons; François m'initia dans les mystères de ce qu'on appelle faire un veau. Deux hommes se couvrent, l'un d'une peau de loup et l'autre d'une peau de bison.

Ainsi affublés, ils se traînent à quatre pattes du côté des bisons, et aussitôt qu'ils ont réussi à attirer leur attention, le prétendu loup saute sur le prétendu veau, qui se met à beugler. Les bisons s'y trompent aisément. Comme les deux chasseurs imitent le beuglement avec beaucoup de vérité, le troupeau tout entier accourt pour défendre le veau avec une telle impétuosité, qu'il s'aperçoit de la ruse trop tard pour échapper. François possédait un beuglement incroyablement exact; toutefois, aussitôt que les bisons s'apercoivent de leur méprise, ils s'enfuient au plus vite, mais non sans laisser derrière eux deux victimes qui payent de leur vie leur peu de discernement. Peu de temps après, nous rencontrâmes une vache et un taureau, et nous nous préparâmes à mettre de nouveau notre ruse en usage. La vache fit mine de courir vers nous, mais le taureau, qui paraissait au fait des choses, voulut l'arrêter en se mettant entre elle et nous; elle décrit alors un circuit et va passer à dix ou quinze pas de nous avec le taureau sur ses talons: nous tirons, François et moi, et elle tombe. Le taureau s'arrêta tout court, et, se penchant sur elle, essaya de la relever, lui témoignant son affection de la manière la plus touchante; nous ne pûmes nous en débarrasser qu'en le tuant aussi. Après avoir chargé nos chevaux des meilleurs morceaux des trois vaches tuées, nous retournâmes au fort. François avait pris soin d'emporter les mésentères, ou monoplies, comme il les appelait, parties fort recherchées dans l'inté-

rieur, quoique j'avoue ne pas les trouver de mon goût.

Une autre manière de chasser le bison, très-fatigante et fort usitée à Edmonton, consiste à se traîner sur le ventre, en s'aidant de ses mains, après s'être assuré que le troupeau ne peut sentir cette approche qu'à quelques mètres de lui. Nous nous placions pour cela les uns derrière les autres, de façon à ce que la tête du second fût aussi près que possible des talons du premier. Les bisons ne paraissaient pas faire la moindre attention à notre ligne mouvante, indifférence que les Indiens expliquent en disant qu'ils pensent voir un gros serpent qui se glisse sur la neige et entre les herbes.

Tout fatigué que j'étais, le soir, je restai longtemps cependant à admirer la vue du ciel, qui présentait les plus splendides phénomènes météorologiques. Une fois que ce fut bien la nuit, une zone lumineuse commença à paraître, elle augmenta rapidement d'éclat jusque vers neuf ou dix heures. Elle avait près de quatre degrés de largeur, et s'étendait de l'est à l'ouest au travers du zénith. Au centre, juste au-dessus de nos têtes, apparaissait un globe de feu, rouge de sang, d'un plus grand diamètre que la lune, lorsqu'elle s'élève dans un horizon chargé de vapeurs; des rayons de lumière cramoisie, d'un jaune brillant sur les bords, s'échappaient de ce globe. La neige et tous les objets environnants se baignaient dans cette lumière éblouissante, et se coloraient de ces teintes éclatantes. Je restai devant ce splendide phénomène dans une admiration qui dura jusque passé une heure du matin; à ce moment, l'effet augmentait encore. Je dus me retirer; cependant, ceux qui restèrent levés me dirent que le météore

disparut à trois heures, sans changer de forme ni de position.

Les Indiens attachent une idée superstitieuse à l'aurore boréale, qui dans ces latitudes, se manifeste avec une puissance extraordinaire. Ils croient que ces lueurs sont les âmes des morts, qui dansent devant le Manitou, ou Grand-Esprit.

CHAPITRE XXIII.

Le 6 janvier 1848, il y eut un mariage à Edmonton. La mariée était fille du commandant; le marié, M. Rowand fils, résidant à Fort-Pitt, situé à deux cents milles de l'établissement. La cérémonie terminée, nous passâmes une agréable soirée à danser après le repas jusqu'à minuit. J'acceptai l'invitation d'accompagner le jeune couple dans son voyage, car je commençais à trouver mes amusements un peu monotones.

Le lendemain, les aboiements des chiens et le bruit des clochettes suspendues à leurs colliers, accompagnés des cris des hommes qui les forçaient à coups de bâtons à se laisser atteler aux traîneaux et aux carrioles, me réveillèrent en sursaut. En arrivant daus la cour, je trouvai la compagnie prête à partir. Elle se composait de M. et Mme Rowand et de neuf hommes. Nous

avions six traîneaux et trois carrioles attelés chacun de quatre chiens, ce qui forma, quand nous fûmes en route, une longue et pittoresque cavalcade. Les chiens étaient coquettement décorés; des franges brodées de la manière la plus fantastique, avec une quantité de clochettes et de plumes, ornaient leurs housses de couleurs variées. Nos carrioles étaient aussi décorées avec profusion, celle de la mariée en particulier; faite exprès pour cette occasion, elle était soigneusement peinte, et traînée par un attelage de chiens nouvellement apportés du Bas-Canada, par M. Rowand. La carriole ne porte qu'une seule personne; le siége est une planche mince d'environ dix-huit pouces de largeur, recourbée sur le devant et munie à l'arrière d'une autre planche qui forme dossier. On garnit les côtés avec des peaux de bison sans poils, qui ressemblent à du gros parchemin, et on recouvre le tout d'épaisses fourrures.

Nous partîmes au point du jour, et les chiens se mirent aussitôt à courir avec une vitesse extraordinaire, comme ils font toujours en se mettant en route; il faut alors toute la force et l'agilité des hommes pour empêcher les traîneaux de se renverser; ils l'évitent en tenant une corde attachée par derrière aux deux côtés. Deux hommes, chaussés de raquettes, ouvraient la marche, et traçaient un sentier que les chiens suivaient instinctivement; on relevait ces hommes toutes les deux heures, car cet exercice est très-fatigant. Les chiens dont on se sert généralement, sont d'une race particulière; ils ressemblent extraordinairement, pour le caractère et l'instinct, aux loups; on s'y trompe même souvent. Quelques-uns d'entre eux attaquèrent cet hiver-là un cheval attelé à un traîneau, apparte-

nant à M. Harriett; en revenant environ une demi-heure après, il trouva son traîneau attaqué par les chiens qui déchiraient le cheval à belles dents; il en tua cinq avant de leur faire lâcher leur proie. Le cheval à moitié mangé, mourut presque immédiatement.

M. Rundell fut lui-même assailli un soir qu'il se promenait à quelque distance du fort, par une bande de ces féroces animaux qui appartenaient au fort; ils le renversèrent, et, sans le secours d'une femme que ses cris attirèrent, il succombait à leurs attaques. En quittant le fort, nous gagnâmes de suite la rivière Saskatchawan; sur sa glace, nous voyageâmes toute la journée.

Comme de véritables voyageurs, nous nous en rapportions à notre habileté de chasseurs pour notre nourriture durant le voyage, et nous n'avions littéralement pris avec nous que les ustensiles de cuisine; nous ne pûmes donc rompre notre jeûne qu'après avoir tué une vache grasse que nous avalâmes bientôt entière avec l'aide de nos chiens. Les voyageurs affectent souvent cette imprévoyance par pure bravade. Pour nous, nous aurions certainement emporté toutes les provisions nécessaires, mais les bisons abondaient, et nous étions presque certains de ne pas en manquer.

9 janvier. — Départ du campement trois heures avant le jour; à l'aurore trois bisons tués; après quoi on s'arrête; on déjeune. La neige tombe toute la journée, accompagnée d'un vent violent et froid. Après le déjeuner nous laissons les contours sinueux de la rivière pour couper à travers les plaines nues et glacées; nous sommes exposés à toute la violence du vent, mais nous abrégeons ainsi notre route de plusieurs

milles. Dans la soirée, nous tuons deux bisons et nous campons près d'un bouquet de pins, dernier abri que nous devions nous attendre à rencontrer sur notre route.

10 janvier. — Notre thermomètre était ce matin à 47 degrés au-dessous de zéro Fahr. Ne pouvant absolument pas me réchauffer dans ma carriole, malgré les fourrures et les couvertures, je me chaussai d'une paire de raquettes, et je marchai tout le jour. La neige avait trois pieds d'épaisseur et le vent la chassait contre nos visages avec tant de violence, qu'elle nous aveuglait. Malgré cela, nos guides ne semblaient éprouver aucune difficulté à nous conduire, tant est grande la faculté presque instinctive que possèdent ces hommes de retrouver leur chemin au milieu de ce désert où l'on n'aperçoit aucun sentier et où il n'y a pas même un buisson qui puisse les guider dans la direction à suivre. Vers le soir, nous arrivâmes à une sorte de clôture évidemment construite par les Pieds-Noirs, pour servir de défense contre les Crees, auxquels cette contrée appartient, mais où les Pieds-Noirs viennent quelquefois voler des chevaux. Dans la soirée, nous ne pûmes prendre qu'une vache qui suffit à peine à satisfaire nos chiens.

11 janvier. — Nous partîmes, comme de coutume, trois heures avant le jour; par des journées aussi courtes, il fallait nécessairement se mettre en route de bonne heure pour permettre aux hommes de s'arrêter et d'établir le campement avant la nuit. Nous rencontrâmes deux hommes de la compagnie qui se rendaient de Carlton à Edmonton. Nous tuâmes un seul bison, et fûmes obligés de dormir sur la neige, faute de branches de pin pour faire des lits. Cette literie

nous manqua extrêmement, car elle ajoute beaucoup au confortable d'un campement.

12 janvier. — Nous retournâmes sur la rivière. Notre provision de viande, reste de notre souper de la veille, ne suffisait pas pour tout le monde, une partie de la troupe partit en avant pour chasser, tandis que nous, nous faisions un maigre repas. Deux heures après, nous les retrouvâmes assis autour d'un bon feu sur lequel cuisait une vache grasse dont ils expédièrent bientôt les meilleurs morceaux. Pendant la journée un petit accident arriva; il nous divertit fort, mais pourtant il aurait pu avoir de graves conséquences. Un troupeau de bisons descendu sur la glace ne s'aperçut de notre approche que quand les chiens du premier traîneau furent assez près pour le voir. Nos intrépides animaux ne purent se contenir à cette vue, et s'élancèrent de toute leur vitesse à la poursuite des bisons, malgré tous les efforts de leurs conducteurs pour les arrêter ; cette ardeur se communiqua immédiatement à toute la ligne, et nous fûmes bientôt, traîneaux et carrioles, engagés dans une course effrénée à la poursuite du troupeau. Celui-ci alla donner enfin contre un banc de neige, et chercha à remonter la rive qui était assez escarpée en cet endroit; le premier était presque en haut quand il glissa, et dans sa chute il fit tomber tous ceux qui le suivaient; le troupeau tout entier vint alors rouler dans un amas de neige où se trouvaient déjà les hommes et les chiens qui faisaient de vains efforts pour se dégager. Il serait impossible de décrire la scène de confusion qui suivit. Quelques-uns de nos traîneaux se brisèrent, et l'un des nôtres fut presque tué; mais à la fin l'ordre se rétablit, et nous pûmes continuer.

13 janvier. — Nous nous mîmes en route à une heure du matin et nous suivîmes un sentier tracé par les bisons le long de la rivière; nos carrioles versèrent plus d'une fois dans les ornières. Après avoir tué trois bisons sur le rivage, nous déjeunâmes; deux veaux, appartenant sans doute aux animaux tués, restèrent à quelque distance de notre feu, tout le temps que dura notre repas.

Quittant alors la rivière, nous franchîmes successivement plusieurs collines; à la nuit nous arrivâmes à la loge d'un chef nommé Bras-cassé, qui nous reçut très-amicalement. Il étendit des peaux de bisons pour nous faire asseoir, et nous servit ce qu'il put trouver de meilleur dans ses provisions. Après le souper, le chef coupa du tabac et remplit une élégante pipe de pierre; il y fuma pendant quelques instants, puis me la tendit; mais, quand je voulus la lui rendre, il me pria de l'accepter comme un présent de sa part. La loge se remplit bientôt d'Indiens, curieux de voir les étrangers, et d'apprendre les nouvelles. Parmi les visiteurs se trouvait le gendre du chef. Selon la coutume indienne, il s'assit le dos tourné à son beau-père et à sa belle-mère, et ne leur adressa la parole que par l'entremise d'un tiers. Cette grande réserve se garde jusqu'à ce que le gendre se soit montré digne de s'adresser personnellement aux parents de sa femme en tuant un ennemi à cheveux blancs; on lui permet alors de porter une robe garnie des cheveux des scalps enlevés à l'ennemi. Je remarquai que l'une des jambes de la culotte du jeune homme était tachetée avec de la terre rouge, tandis que l'autre ne l'était pas; j'en demandai la raison, et l'on me répondit que la jambe tachée avait été blessée, et que la terre rouge représentait le sang.

Nous restâmes debout fort tard à converser avec le chef qui semblait prendre un vif plaisir à notre société. La conversation l'amena à parler des travaux des missionnaires au milieu de son peuple. Il ne semblait pas croire à leurs succès, car, bien qu'il ne se mêlât pas des croyances religieuses de ses sujets, il savait que beaucoup d'entre eux pensaient comme lui sur ce point, et voici quelles étaient ses idées. M. Rundell, M. Hunter et M. Thebo étaient venus, l'un après l'autre, lui exposer leurs doctrines, chacun d'eux lui disant que la sienne seule enseignait le chemin du ciel, tandis que celle des autres faisait fausse route ; aussi pensait-il qu'ils devaient se réunir tous trois pour discuter ces choses et se mettre d'accord, mais que jusque-là il ne voulait pas se joindre à eux. Il nous raconta ensuite une tradition de sa tribu sur un Indien qui avait embrassé le christianisme. Cet homme avait vécu dans le bien, et à sa mort il avait été enlevé dans le ciel des blancs, dans ce lieu magnifique où tous étaient heureux au milieu de leurs parents et de leurs amis ; mais l'Indien ne pouvait partager cette joie et ce bonheur, car il ignorait tout, il ne rencontrait aucun des esprits de ses ancêtres, et personne ne lui souhaitait la bienvenue ; pas de chasse, pas de pêche, aucun de ces plaisirs dans lesquels il avait trouvé autrefois son bonheur, et son esprit devint tout triste. Alors le grand Manitou l'appela, et lui dit : « Pourquoi es-tu triste dans ce beau ciel que j'ai fait pour ta joie et ton bonheur ? » L'Indien lui répondit qu'il soupirait après la compagnie des esprits de ses ancêtres, et qu'il se sentait seul et triste. Alors le grand Manitou lui dit qu'il ne pouvait pas l'envoyer dans le ciel indien, puisqu'il avait choisi l'autre pendant sa vie, mais que, comme

il avait été un homme de bien, il le renverrait de nouveau dans le monde, et lui donnerait ainsi une nouvelle chance de bonheur.

14 janvier. — Nous voyageâmes tout le jour dans une contrée montagneuse et nous arrivâmes le soir à un autre camp d'environ trente huttes. Nos chiens se précipitent dans les tentes, tirent les carrioles et les traîneaux après eux; aussitôt tous les chiens du camp les attaquent; tous ils hurlent, aboient et se battent si bien, qu'à la fin les traîneaux sont renversés et à moitié brisés. Il se passe une demi-heure avant qu'on puisse rétablir l'ordre au milieu de ces animaux enragés.

Les Indiens avaient à une petite distance du camp une embuscade à bisons remplie des carcasses de ces animaux. En approchant du Fort-Pitt, il s'en trouve deux tout à fait sur notre chemin; mais, comme nous n'avions pas besoin de viande, nous voulions les laisser échapper; nous comptions sans les penchants destructifs de nos hommes, qui les tuèrent. Nous atteignîmes le fort peu de temps après la chute du jour, après un voyage de sept jours. Nous avions tué dix-sept bisons, tant pour notre nourriture que pour celle de nos chiens.

On n'avait jamais vu un nombre aussi grand de ces animaux dans la contrée, et ils ne s'étaient jamais tant approchés des établissements de la compagnie; on en tua même quelques-uns dans l'enceinte du fort.

Mais tout cela ne donne encore qu'une faible idée du nombre de bisons qui couvraient le pays. Dans tout le cours de notre voyage, nous avions toujours devant nous plusieurs de leurs grands troupeaux; nous chassions tout en continuant notre chemin. Ils émigraient

probablement alors vers le nord, à cause de l'envahissement rapide de la population, qui se faisait chaque jour dans les régions de l'est et de l'ouest, où se trouvaient leurs pâturages.

Je passai un mois très-agréable et très-intéressant à Fort-Pitt, entouré des Indiens Cree qui s'y tiennent en grand nombre, et je pus à l'aise étudier leurs mœurs et leurs coutumes.

Je fis un dessin très-détaillé d'un porteur de pipe et de sa pipe magique.

La tribu élit pour quatre ans le porteur de pipe; il ne doit pas garder cette distinction au delà de ce temps. Tous ceux qui ont le moyen de se le payer peuvent briguer ce poste, mais la dépense est considérable; car le nouveau candidat doit payer à son prédécesseur les emblèmes de sa dignité. On évalue les frais à quinze ou vingt chevaux. Lorsque le postulant ne possède pas les moyens suffisants, ses amis viennent généralement à son aide; autrement on refuserait bien souvent cette dignité. Cependant on doit l'accepter lorsqu'on est assez riche pour la remplir.

Les insignes officiels du porteur de pipe sont fort nombreux. D'abord c'est une tente de peaux très-ornée dans laquelle il doit toujours demeurer, puis une peau d'ours sur laquelle on dépose la pipe quand les circonstances exigent qu'elle soit tirée des nombreuses enveloppes sous lesquelles on la cache. Ces circonstances sont : soit un conseil de guerre, soit une danse de magiciens, soit enfin une querelle dans la tribu ; dans ce dernier cas, le magicien la sort et la fait fumer par les parties adverses. Leur superstition leur fait craindre que, s'ils se refusent à cette cérémonie réconciliatrice, le Grand-Esprit ne leur envoie quelque grande cala-

mité pour les punir de leur entêtement présomptueux. Enfin, pour achever la liste, une crécelle magique dont les magiciens se servent dans leurs danses, et une écuelle de bois dans laquelle le dignitaire prend sa nourriture. Il porte ce dernier objet constamment sur sa personne, soit à la main, soit sur sa tête. Puis viennent une foule de menus objets, trop longs à énumérer.

Il faut deux chevaux pour transporter tout ce bagage lorsqu'on change de campement. Alors on confie la pipe, en général, à l'épouse favorite du dignitaire, et si par malheur elle la laisse tomber, cette circonstance passe pour un très-mauvais augure, et il faut de nombreuses cérémonies pour la relever.

Un jeune métis m'assura qu'un porteur de pipe lui avait une fois confié sa précieuse charge pour aller à une partie de chasse, et que, curieux de voir ce qu'il en arriverait, il avait jeté cette pipe à terre et l'avait envoyée de côté et d'autre à coups de pied; peu de temps après ce sacrilége, le porteur de pipe fut tué par les Pieds-Noirs. Depuis ce temps, ce jeune homme était un fervent adepte. On me raconta cette histoire sous le plus grand secret, comme bien l'on pense.

Le porteur de pipe se tient toujours du côté droit pour celui qui entre dans la tente, et on regarde comme un manque de respect à sa personne de passer entre lui et le feu, qui occupe toujours le milieu de la loge. Il ne doit pas condescendre à couper lui-même sa viande; une de ses femmes (il en a généralement cinq ou six) se charge de ce soin. L'un des plus grands inconvénients de cette dignité, particulièrement pour un Indien, qui a toujours un grand nombre d'insectes

parasites sur sa personne, c'est que le porteur de pipe n'ose pas gratter sa propre tête, sous peine de compromettre sa dignité; il lui faut l'intervention d'un bâton qu'il porte toujours avec lui pour cet usage.

La pipe couverte de ses enveloppes se met dans un grand sac de drap; il vaut mieux qu'il soit de différentes couleurs, lorsqu'on peut se le procurer ainsi, et on suspend ce sac à l'extérieur de la tente. Car jamais la pipe ne peut entrer à l'intérieur, ni le jour ni la nuit; on ne doit pas non plus la découvrir en présence d'une femme.

Une quinzaine de jours après mon arrivée, *Kee-a-kee-ka-sa-coo-way*, « l'Homme qui pousse le cri de guerre, » dont j'ai fait mention plus haut, quand je le rencontrai sur le Saskatchawan, arriva à Fort-Pitt avec son sous-chef, *Muct-e-too*, « la Poudre. »

Kee-a-ka-sa-coo-way est chef principal de tous les Crees et il se rendait alors successivement dans tous les camps pour engager ses sujets à prendre le tomahawk et à l'accompagner dans une expédition de guerre au printemps suivant. Dix pipes sacrées l'accompagnaient; six d'entre elles appartenaient à des chefs inférieurs qui avaient déjà consenti à le suivre sur le sentier de la guerre. Curieux d'assister à la cérémonie de l'exposition de ces pipes, je me rendis avec le chef au camp qui est situé à quelques milles du fort.

A notre arrivée, on débarrassa les pipes de leurs enveloppes et elles furent portées processionnellement tout autour du camp; le chef en personne les précédait. La procession fit halte presque devant chaque loge et le chef débita une harangue destinée à engager les Crees à prendre les armes pour venger la mort des guerriers tués dans les combats précédents.

Pendant tout son discours, il ne cessa de verser des larmes abondantes. C'est ce que les Indiens appellent *pleurer pour la guerre.*

Il semblait si absorbé par son sujet, qu'à demi-nu il se montrait insensible à un froid très-intense, le thermomètre marquant 30 à 40 degrés au-dessous de zéro.

Le jour suivant, j'essayai de le décider à ouvrir l'étui des pipes; il me refusa d'abord, mais ayant entendu dire que j'étais un grand magicien et qu'en les dessinant j'augmenterais de beaucoup leur efficacité quand on les ouvrirait ensuite sur le champ de bataille, il les ouvrit avec les cérémonies suivantes. D'abord, il prit un charbon dans le feu et répandit dessus les feuilles sèches d'une plante recueillie dans les montagnes Rocheuses. La fumée qui en sortait remplit la place d'une odeur parfumée, pareille à celle de l'encens. Pendant ce temps, il remplit les fourneaux des pipes avec du tabac mélangé à une autre herbe, puis il ôta ses vêtements, à l'exception de sa culotte.

Voyant que je regardais avec une sorte de méfiant mépris les vêtements qu'il venait de quitter, il me dit qu'il en possédait de meilleurs, mais que les coutumes de sa tribu ne lui permettaient pas de les porter, parce qu'il portait le deuil de quatre parents tués par les Pieds-Noirs l'année d'avant. Il mit cependant ses beaux habits quelques moments après, parce que je lui dis que la reine verrait mon dessin. Jetant alors sur ses épaules la peau d'un loup, ornée à la mode indienne, il enleva les enveloppes de cuir qui couvraient un des tuyaux, l'introduisit dans un des fourneaux rempli de tabac et commença une chanson dont il me fut impossible de comprendre un mot.

La chanson terminée, il alluma sa pipe, en aspira une pleine bouffée, et tournant sa face en haut, il pointa le tuyau dans la même direction et poussa en l'air un long jet de fumée, faisant en même temps appel au Grand-Esprit et lui demandant de faire de nombreux scalps, de réussir à la guerre, puis d'endormir leurs ennemis pour emmener leurs chevaux et de conserver leurs femmes vertueuses comme aussi de les empêcher de vieillir. Après quoi il pencha le tuyau vers la terre et poussa une autre bouffée de fumée, invoquant la terre et lui demandant de produire une grande abondance de bisons et de racines pour la saison prochaine. Puis il tourna le tuyau vers moi, me suppliant, si je possédais quelque influence sur le Grand-Esprit, de vouloir bien intercéder pour lui, afin d'en obtenir tout ce qui leur manquait. A ce moment, une femme métis vint à regarder dans l'intérieur, et on interrompit immédiatement la cérémonie.

Après quelques autres cérémonies consistant principalement en ce que les assistants fument dans chaque tuyau à mesure qu'on les ouvre, il me permit de les dessiner, mais ne quitta pas un instant l'enceinte jusqu'à ce que j'eusse fini et qu'il les eût soigneusement recouverts et replacé les pipes dans leur étui.

Il me dit qu'il avait été faire cette cérémonie guerrière dans presque chaque camp de sa tribu et qu'il les visiterait tous. Il devait pour cela parcourir encore six ou sept cents milles avec des raquettes à neige. La coutume des Indiens, après cet appel, est de se réunir à une place indiquée sur la rivière Saskatchawan, où ils festoient et dansent sans discontinuer pendant trois jours, avant de se mettre en marche pour le pays de leur ennemi. Arrivés là, ils sortent les pipes et les

vêtements de *magie*. Ils se couvrent de tous les ornements qu'ils possèdent et les conservent ainsi sur eux en s'avançant jusqu'à l'ennemi; mais aussitôt qu'ils l'aperçoivent, ils s'en dépouillent complétement et combattent tout nus.

Une année avant mon arrivée parmi eux, un corps d'armée de sept cents hommes partit pour le pays des Pieds-Noirs, que la nation des Crees regarde comme leurs ennemis naturels. Après une marche de quinze à vingt jours, une épidémie éclata au milieu d'eux; elle en emporta quelques-uns et en rendit malades un bon nombre; quelques-uns de leurs grands hommes considérèrent cette épidémie comme une punition infligée par le Grand-Esprit pour quelque faute précédente, et sur leur avis ils revinrent chez eux sans rien faire de plus : dans une autre circonstance, une armée aussi nombreuse en vint aux mains avec un grand guerrier, célèbre parmi les Pieds-Noirs, appelé la *Grande-Corne*, qui avec six de sa tribu, était sorti pour le but légitime de voler des chevaux, car le plus grand dérobeur de chevaux, n'est-ce pas le plus grand guerrier? Cette petite bande voyant son infériorité numérique essaye de fuir. La fuite est impossible; les guerriers creusent instantanément des trous assez profonds pour s'y retrancher et de là ils font pleuvoir une grêle de balles et de flèches pendant près de douze heures, et tiennent ainsi à distance ce corps d'armée considérable en abattant chaque homme qui s'aventure à leur portée. A la fin, sans munitions et sans flèches, ils sont une proie facile, mais trente de leurs ennemis jonchaient le sol. Les Crees les coupèrent en morceaux et mutilèrent leurs cadavres de la plus horrible façon, emportant triomphalement leurs scalps.

On dit que pendant le combat la *Grande-Corne* sortait souvent du retranchement et outrageait les assaillants, criant le nombre d'entre eux qu'il avait détruit, racontant arrogamment ses exploits et détaillant les scalps des Crees qui ornaient sa hutte. Aussi après le combat, les Crees lui arrachèrent le cœur de son corps encore frissonnant et le dévorèrent sauvagement entre eux.

Je retournai à Edmonton par la même route et de la même manière que pour venir, et comme rien de remarquable ne m'arriva, je supprime les détails de ma route.

CHAPITRE XXIV.

Je restai à Edmonton jusqu'au 12 avril; et alors, ayant appris qu'une grande bande de Pieds-Noirs devait bientôt visiter la maison de la montagne Rocheuse, située à environ cent quatre-vingts milles au sud-ouest de Edmonton, sur la Saskatchawan, je me mis en route avec une petite troupe de six hommes et environ vingt chevaux, dont dix chargés de marchandises. Les neiges n'avaient pas encore disparu et nos chevaux étaient en fort mauvaise condition; ils avaient passé l'hiver entier dehors, tous à l'exception de celui que je montais, au demeurant la plus vicieuse bête de la création.

Quand j'en descendis, le premier soir, il essaya de m'échapper, et quand il sentit que je le retenais par le lasso, il tenta de me mordre. Et si un de mes hommes ne l'avait assommé avec un bâton, il m'aurait gravement blessé. Nous marchions donc lentement car je ne voulais pas m'écarter de la caravane. Nous trouvâmes des bisons dans des endroits où les Indiens dirent qu'ils n'en avaient jamais vu avant, et nous demeurâmes deux jours dans un endroit appelé la rivière des Batailles pour laisser reposer nos chevaux. Je me promenai avec un Indien et je tuai une vache qui était suivie de son veau; or je désirais prendre le veau en vie, de façon à ce qu'il pût se rendre tout seul au camp. Je le poursuivis, l'attrapai, et attachant ma ceinture autour de son cou, j'essayai de l'entraîner; mais il s'élançait et faisait des efforts incroyables. J'allais le tuer quand l'Indien lui saisit la tête et, lui élevant le museau cracha deux ou trois fois dedans; alors, à mon grand étonnement, l'animal devint parfaitement tranquille et nous suivit au camp, où il fut immédiatement assaisonné pour le souper.

Trouvant sur notre route trois rivières extrêmement hautes, nous construisîmes des radeaux pour les traverser et aussi pour conserver nos provisions sèches. A la quatrième, une grande masse de glace qu'un de nos hommes amena au bord en nageant, nous en tint lieu; elle se soutenait assez sur l'eau pour supporter deux ou trois hommes. Avec nos lassos, nous la faisions aller d'un bord à l'autre et nous pûmes promptement passer toutes nos provisions sans les mouiller; les chevaux nagèrent jusqu'à l'autre rive.

Quelques-uns des hommes souffrirent cruellement de « l'aveuglement de la neige : » c'est une espèce d'in-

flammation produite par l'éclat du soleil réfléchi par la neige; la douleur dans le globe de l'œil est excessive et ressemble à la sensation produite par du sable; ceux qui en sont atteints restent quelquefois aveuglés pour plusieurs semaines.

Nous arrivâmes au fort des montagnes Rocheuses, le 21 avril; ce fort est admirablement situé sur les bords de la Saskatchawan, dans une petite prairie fermée à l'horizon par les montagnes Rocheuses, et non loin des huttes assiniboines, construites entièrement de branches de pins; ce fort sert à conserver une réserve de provisions pour le trafic qu'on fait avec les Indiens Pieds-Noirs qui viennent en ce lieu chaque hiver; on abandonne le fort pendant l'été; il est bâti comme plusieurs autres, en bois très-solide, à cause de la méchanceté et des dispositions hostiles de la tribu des Pieds-Noirs, sans comparaison les Indiens les plus guerroyants du nord du continent. Sur les bords de cette rivière, comme sur celle d'Edmonton, on voit des couches de charbon qui effleurent le sol. Dans le voisinage du fort, réside une petite bande d'Assiniboines; les Pieds-Noirs les attaquèrent l'année dernière et emmenèrent captives deux jeunes filles; une d'elles fut dépouillée et laissée nue à une grande distance; on lui dit de retrouver son chemin si elle le pouvait et, comme elle ne reparut jamais, on suppose qu'elle périt de froid et de faim; un des chefs se chargea de l'autre fille et envoya dire à sa famille qu'il la renverrait en sûreté; il tint sa promesse.

Nous trouvâmes à l'établissement un homme appelé Jemmy Jock, métis Cree, qui le commandait momentanément; il avait obtenu une grande célébrité parmi les Pieds-Noirs; jadis quand il était employé à la com-

pagnie d'Hudson's-Bay, on l'envoya chez eux pour apprendre leur langage afin de faciliter les transactions avec eux ; il épousa la fille d'un de leurs chefs et, prenant goût à leur manière de vivre, il quitta le service de la compagnie pour s'établir dans leur camp. Il devint plus tard un de leurs chefs, acquit bientôt, par sa force physique, une grande influence ; les missionnaires l'estimaient fort peu et parlaient mal de lui dans tout le pays ; mes rapports avec lui me le firent toujours trouver digne de confiance et plein d'hospitalité ; il m'apprit beaucoup de détails sur les mœurs des Pieds-Noirs sur lesquels, grâce à sa longue résidence parmi eux, il possédait des notions approfondies.

Peu après mon arrivée, vint un messager : les Indiens Pieds-Noirs avaient tué un parti de Crees, et, comme parmi eux se trouvait un porteur de *tuyaux de pipes*, ils l'avaient écorché et rempli avec de l'herbe. Ainsi arrangé, le corps fut placé dans un sillon où les Crees passaient d'ordinaire pour aller à la chasse.

Les Assiniboines, qui demeurent dans le voisinage du fort, forment la plus respectable et la plus douce de toutes les tribus que j'ai visitées ; c'est une fraction minime (quarante à cinquante familles) d'une très-grande tribu qui vit dans une direction plus orientale.

Mah-Min, « la Plume » le grand chef, me permit de faire son portrait, et quand je l'eus fini, on le montra aux autres, qui reconnurent le modèle et l'admirèrent. Alors, il me dit : « Vous êtes un plus grand chef que moi, et je vous fais présent de ce collier de griffes d'ours gris. Je le porte depuis trente-trois étés, et vous le porterez, je l'espère, comme un gage de mon amitié. » Je conserve précieusement ce souvenir.

Le second chef, *Wah-he-joe-tass-e-Neen*, « l'homme demi-blanc, » voyant que j'avais si bien réussi le portrait de son chef, et probablement sentant une légère jalousie, vint et me demanda de le dessiner de même. J'y consentis facilement, d'autant plus qu'il avait une figure très-extraordinaire. Il était réputé grand chasseur, et comme preuve de son courage dans les souffrances et les privations, on me raconta qu'un matin il partit avec des raquettes à neige, à la poursuite de deux *élans*, et les chassa jusqu'à ce qu'ils se séparassent. Alors, il choisit une des deux voies qu'ils avaient prises séparément; il s'élance et force le premier élan, puis il le coupe et le met sur des pieux à l'abri de la dent des loups; alors il revint sur ses pas jusqu'à la place où les voies se séparaient et reprit l'autre; il força de même le second élan et le dépeça comme le premier; puis il rentra le soir même à sa hutte. Le matin, il envoya trois hommes avec un traîneau de chiens pour rapporter le gibier, et avant de rentrer au logis ils mirent trois jours à suivre les traces de son voyage d'une journée.

Mah-Min donna à un des missionnaires qui montèrent ici l'été dernier, une très-longue et très-sérieuse leçon sur le mensonge. Il paraît que le missionnaire, qui ne fumait pas lui-même, avait apporté avec lui un caret de tabac avec l'intention, en cas de besoin, d'acheter des chevaux et des aliments aux Indiens. Immédiatement après son arrivée, les Indiens, qui avaient épuisé leurs provisions, lui demandèrent avec vivacité s'il avait du tabac; mais lui, effrayé de l'idée qu'ils lui prendraient tout et le laisseraient sans aucun moyen de trafic avec eux, déclara qu'il n'en avait pas. Quelque temps après, quand il fut au moment de partir, il alla trouver Mah-

Min et lui dit qu'il avait besoin de chevaux et de quelques provisions pour la route, et qu'il payerait en tabac. Mah-Min lui répondit : « Vous prêchez beaucoup de « choses aux Indiens, et vous leur dites de ne pas trom- « per et de ne pas mentir; comment peuvent-ils vous « écouter ou vous croire, vous qui êtes le père du men- « songe? Vous n'aviez pas de tabac, et à présent vous « dites que vous en avez abondamment. »

Nous ne mangeâmes que des lapins dans les montagnes Rocheuses, et même pas à notre suffisance ; la *cache* dans laquelle la viande desséchée se trouvait, avait été découverte par les Assiniboines, qui, s'ils n'avaient pas été assez honnêtes pour résister aux nécessités de la faim, avaient au moins essayé de l'être autant que possible, en remplaçant par des fourrures de prix la viande enlevée. C'était la seconde année que pareil fait se représentait; mais quelque avantageux que put être ce troc à la compagnie d'Hudson's-Bay, il ne le fut certainement pas à ses serviteurs et à moi, car après avoir passé dix jours affamés et sans aucun signe de l'arrivée d'Indiens Pieds-Noirs, je persuadai à Jemmy-Jock de revenir avec moi à Edmonton; il y consentit et me dit qu'il savait une *cache* de viande sèche sur le chemin, qui nous dédommagerait abondamment; de façon que nous nous y dirigeâmes en toute hâte.

De bonne heure, dans la matinée, nous partîmes, prenant avec nous quatre chevaux en plus, pour relayer. On organise ainsi les relais : un homme est à cheval en tête, puis viennent les chevaux libres, l'autre homme les suit et les conduit; les chevaux ne s'écartent guère, et comme ils ne portent pas de poids, ils se trouvent comparativement frais, alors que le cheval que vous montez est rendu.

Nous galopâmes tout le jour d'un formidable train, stimulés par la faim, et nous arrivâmes vers la brune à la *cache*. Jemmy y courut sans retard; elle était faite de bûches rapprochées, et construite à peu près comme une hutte, mais assez écartées. Il commença par écarter et rejeter les bûches; il entendit alors un bruit singulier à l'intérieur, et m'appela en me disant de chercher les fusils. Quand je revins, il découvrit une partie de la toiture, et une grasse et belle louve s'en élança; je la tuai immédiatement. Cet animal, qui était alors vraisemblablement affamé, avait pu s'introduire à travers les ouvertures des bûches, attiré sans doute par l'odeur des viandes; sa maigreur lui avait permis de prendre peu de souci de l'étroitesse des interstices; cependant, une fois entrée, et après une bonne nourriture, la louve ne put plus sortir, et l'idée de se laisser maigrir par la faim devant la viande qui restait ne la préoccupait en aucune façon. Grand désappointement pour nous! car nous ne trouvâmes que très-peu de viandes, et encore mutilées, arrachées et éparpillées dans la poussière par la louve. Nous nous arrangeâmes cependant de ses restes, et nous en mîmes de côté, mais si peu, qu'au lieu de prendre du bon temps en route, comme nous y comptions, nous dûmes galoper aussi vite que possible.

Le jour suivant fut encore plus pénible, car nous eûmes tout le long de la journée une neige épaisse qui nous frappait le visage. Nous la traversâmes bravement et finîmes nos provisions entre le souper et le déjeuner du lendemain; enfin, dans l'après-midi du troisième jour, nous atteignîmes Edmonton avec deux chevaux seulement; les autres étaient crevés de fatigue ou laissés en arrière.

22 mai. — M. Low arriva du côté de l'est des montagnes Rocheuses, en compagnie de M. de Merse, évêque catholique de Vancouver et de M. Paul Frazer. Les bateaux et leurs chargements étaient préparés depuis longtemps, et nous n'attendions qu'une favorable éclaircie dans le temps, pour entreprendre notre retour au logis.

25 mai. — Le temps s'étant levé, nous nous embarquâmes avec M. Low pour Norway-House. Nous avions vingt-trois bateaux et cent trente hommes, sous les ordres de M. Harriett. Nous voyons grand nombre de bisons morts sur les bords de la rivière. A la suite de neiges qui avaient couvert longtemps les herbages, les eaux avaient tant monté que les bisons s'étaient noyés en essayant de traverser à la nage, comme ils le font chaque printemps dans leur migration vers le midi; ils gisaient par milliers sur les bords. A la nuit, nous descendons le courant; nos hommes ont eu le soin d'attacher plusieurs bateaux ensemble, de façon à ce que, dirigés par un seul, les autres puissent se reposer et dormir.

26 mai. — Plusieurs grands troupeaux de bisons nagent à travers la rivière et se dirigent vers le sud.

27 mai. — Grâce au fort courant et aux hommes qui nagent tout le jour, nous arrivons de nouveau à Fort-Pitt, où notre troupe s'augmente de deux bateaux; ces bateaux étaient chargés de fourrures et du pimmikon préparé dans le district de Saskatchawan. Ces fourrures descendent à la factorerie d'York, dans la baie d'Hudson, où elles s'embarquent alors pour l'Europe; le pimmikon va aux endroits où il est difficile de se procurer des provisions. Nous restons deux jours à Fort-

Pitt, jusqu'à ce que les autres bateaux soient préparés; je profite de ce retard pour faire le portrait d'un chef de Crees, en grand costume, avec une pipe de magie dans sa main.

A notre départ de Fort-Pitt, notre flotte de bateaux couvre entièrement la rivière; cela présente un aspect imposant et animé, grâce à l'encadrement sauvage des pays que nous traversons. Un grand nombre de loups s'occupent activement à dévorer les carcasses des bisons noyés, et nous nous donnons le plaisir d'une course de canots pour les poursuivre, à la grande joie de nos hommes.

Nous continuons notre route sans rencontrer rien qui méritât particulièrement d'être rapporté; cette paix dure jusqu'au [illegible] juin; ce jour-là nous voyons une grande troupe de cavaliers indiens galopant en toute hâte à notre rencontre. A son approche, nous la reconnaissons pour une troupe de guerre composée d'Indiens *Pieds-Noirs*, *Indiens-Sang*, *Sur-Cees*, *Gros-Ventres* et *Pay-gans*. Un Indien Cree se trouve dans l'un de nos bateaux, nous sommes obligés de le fourrer sous les peaux qui couvraient les marchandises, de peur qu'il ne soit découvert par les guerriers, car c'est contre sa tribu qu'ils marchaient, et nous ne pouvons le protéger. Nous débarquons immédiatement, M. Harriett et moi, pour joindre les Indiens sur le bord de la rivière, laissant à nos hommes l'ordre formel de tenir les bateaux assez près du bord pour que nous puissions nous rembarquer promptement en cas de danger. Les Indiens reçoivent M. Harriett d'une façon très-amicale; il connaissait personnellement un très-grand nombre d'entre eux. Ils étendent immédiatement une peau de buffle pour nous servir de siége, et déposent leurs

armes, couteaux, fusils, arcs et flèches sur le sol, devant nous, comme gage d'amitié.

Il y eut cependant une exception à cette démonstration pacifique, de la part d'un Indien dont j'ai fréquemment entendu parler, nommé *Omoxesisixany*, « Grand-Serpent. » Ce chef se promenait autour du groupe, claquant un fouet et chantant un chant de guerre, avec le désir évident de provoquer un combat, et il refusait de déposer ses armes avec les autres, quoiqu'on lui en eût plusieurs fois fait la demande. A la fin, cependant, il les mit à terre et s'assit avec le reste de la troupe; puis, ayant tiré avec une répugnance visible quelques bouffées de la pipe qui faisait le tour de l'assemblée, en signe de paix, il se tourna vers M. Harriett, en lui disant que, comme il avait fumé avec le blanc, il lui ferait présent de son cheval; en même temps il fit amener un magnifique cheval brun, celui dont je l'avais vu descendre à notre arrivée, et il en tendit les rênes à M. Harriett.

M. Harriett s'excusa de ne pouvoir accepter ce présent, sur ce qu'il lui était impossible de l'emmener avec lui dans les bateaux. — Les Indiens nous dirent qu'ils formaient une compagnie de quinze cents guerriers, venant de douze cents huttes, et qu'ils s'avançaient à petites journées vers Fort-Edmonton, ne laissant derrière eux que peu de personnes capables de porter les armes. Ils poursuivaient les Crees et les Assiniboines, qu'ils avaient menacés d'une extermination complète, se vantant d'être eux-mêmes aussi nombreux que les brins d'herbe de leurs plaines.

De toutes les tribus que j'avais vues sur le continent, ils étaient les mieux montés et les mieux vêtus; ils

avaient aussi une attitude plus guerrière et des traits plus beaux.

Comme M. Harriett désirait faire avec eux plus ample connaissance, il accepta l'invitation de camper près d'eux jusqu'au lendemain matin, ce qui me fut aussi très-agréable; cela me permettait de faire plusieurs croquis et d'entendre quelque chose sur leur compte.

Quand nous eûmes fumé, plusieurs des jeunes braves commencèrent une course aux chevaux, c'est leur divertissement favori, et ils engagent là de forts paris. Pour les courses, ils montent généralement à cheval, dépourvus de tout vêtement, sans selle, avec un simple lasso attaché à la mâchoire inférieure du cheval. Le frère de Grand-Serpent me raconta l'anecdote suivante de son frère, dont il paraissait très-fier; M. Harriett comprenait la langue et servait d'interprète :

« Quelque temps auparavant, le Grand-Serpent entrait dans un des forts américains situé près des montagnes Rocheuses. Comme il y montait un jour avec deux autres Indiens, on lui ferma brusquement la porte par ordre du commandant, nouvellement arrivé dans la contrée. La fierté de Grand-Serpent lui fit regarder cet acte comme une insulte; il rebroussa chemin, et bientôt il rencontra du bétail qu'il savait appartenir au fort; il commença à tirer dessus et en abattit treize têtes.

« Aussitôt que le soldat en sentinelle, auteur de l'affront fait au chef, eût entendu les coups de feu, il en devina la cause et avertit le commandant, qui rassembla immédiatement ses hommes et les conduisit, bien armés, dans la direction du feu ; Grand-Serpent se retira alors, avec ses deux compagnons, derrière une petite colline.

« La compagnie du fort craignant de rencontrer un grand nombre d'Indiens, hésitait à s'avancer à la portée des coups; mais un nègre de la troupe offrit d'aller devant pour reconnaître l'état des choses. S'avançant avec de grandes précautions et ne voyant personne, il commença à croire que les Indiens étaient partis; mais quand il fut à peu près à vingt mètres du sommet, Grand-Serpent sortit de son embuscade et tira sur lui. Le nègre tomba, et le chef, l'ayant scalpé, secoua cette dépouille d'un air dérisoire du côté des Américains.

« Peu de temps après, Grand-Serpent rencontra une grande troupe de Pieds-Noirs qui s'avançaient vers le fort pour le commerce. A son arrivée au milieu d'eux, il leur raconta ce qu'il avait fait et défia qui que ce fût de censurer sa conduite sous peine de se rendre son ennemi. La bande savait bien que ses actes équivalaient à une déclaration de guerre, et qu'ainsi toute communication avec l'établissement serait interceptée, à moins qu'ils ne livrassent Grand-Serpent comme prisonnier. Ils se turent tous pourtant plutôt que de s'attirer la colère d'un homme aussi redoutable.

Une autre bande de la même tribu, ignorant ces événements, arriva au fort quelques jours après. Les Américains, pensant que c'était une bonne occasion de châtier leurs agresseurs, chargèrent un de leurs canons à balle, et tandis que les confiants Indiens attendaient à la porte, on mit le feu à l pièce. Par bonheur, le coup ne partit pas; mais les Indiens, qui s'apercevaient d'un mouvement extraordinaire, prirent l'alarme et s'enfuirent.

On renouvela, et cette fois la fusée fit voler des pro-

jectiles au milieu des fugitifs et tua dix personnes, parmi lesquelles des femmes et des enfants.

Quelque temps après, on rapporta à Grand-Serpent que l'un des Indiens les plus influents de la tribu l'avait accusé, dans un discours, d'avoir causé beaucoup de désagrément à la tribu et d'avoir détruit son commerce. Grand-Serpent se mit tout de suite à la recherche de l'auteur de ces paroles. Il le rencontra et se précipita sur lui pour le frapper de son couteau à scalper; mais son pied glissa et il ne lui fit qu'une blessure au côté. Ces deux hommes restèrent ennemis pendant quelque temps. Plusieurs personnes conseillèrent à Grand-Serpent de faire la paix; il se dirigea donc un jour vers la loge de son ennemi; mais préalablement il avait dit à sa femme que si elle apercevait quelque mouvement extraordinaire, il faudrait qu'elle allât planter sa tente au sommet d'une petite colline, à quelques centaines de mètres de distance, où il pourrait plus facilement la défendre. En arrivant à la tente de son ennemi, il le trouva assis avec sa femme et ses enfants autour de lui. Grand-Serpent prend un des enfants; il commence à le caresser en lui demandant d'intercéder pour lui auprès de son père. Ce dernier ne paraît faire aucune attention à ce qui se passe; il reste la tête penchée d'un air sombre et sans faire la moindre réponse. Grand-Serpent demande alors de nouveau à l'enfant de le prendre en pitié; le père reste toujours silencieux. Alors le chef, irrité de voir ainsi repoussées les ouvertures de paix qu'il avait daigné faire à un inférieur, sort de la tente, saisit son fusil; il avait eu la précaution de le placer à portée de sa main, et il se met à tirer au travers de la couverture en peaux de la tente. Il tue deux de ses habitants et en

blesse un troisième; après quoi il s'en retourna à la colline où sa femme dressait la tente, et il y resta, défiant le camp tout entier d'oser le molester.

Les Pieds-Noirs, nos hôtes, pensaient rencontrer les Crees le jour suivant; ils organisèrent donc une danse magique dans l'après-midi. Je fus solennellement invité à y assister, afin que mes pouvoirs magiques pussent servir à en augmenter l'efficacité.

Parmi toutes les tribus assemblées, l'alliance conclue en fumant ensemble une pipe, qui fait le tour de l'assemblée, est regardée comme une chose sacrée; et on me plaça solennellement dans la meilleure position pour travailler à mes enchantements, c'est-à-dire pour dessiner!

Le lendemain matin, nous nous embarquâmes de nouveau après avoir offert aux chefs huit ou dix livres de tabac à distribuer à leur troupe. A peu de milles de là, il fallut retourner à terre pour satisfaire un vieux chef indien sang, qui était arrivé au camp après notre départ; il nous suivait pour obtenir une entrevue avec M. Harriett, qu'il avait connu plusieurs années anparavant et pour lequel il conservait la plus grande amitié. Après une conversation, il se dépouilla d'une partie de ses vêtements pour lui en faire présent. M. Harriett répondit en l'imitant; mais il ne gagna pas au change, car, quoique la chemise et les pantalons en pelleteries du chef fussent tout neufs et extrêmement ornés, ils n'étaient pas précisément ce que M. Harriett aurait voulu porter; de sorte qu'il me les donna pour ajouter à ma collection de costumes indiens.

Un des Indiens qui accompagnaient le vieux chef indien, remarquant que je portais une capote neuve, songea à tenter aussi échange de civilités avec moi. En

conséquence, il ôta une vieille chemise sale et grasse qu'il portait et la déposa à terre devant moi; mais, comme je ne possédais pas d'autres vêtements que ceux que je portais, je déclinai cette marque d'amitié, au grand désappointement de l'Indien, bien que le drôle ne pût s'empêcher de rire lorsqu'il me vit secouer la tête en signe de refus.

3 juin. — On ne fait pas un pas de toute la journée à cause de la violence du vent et de la neige qui rend tous nos efforts pour avancer aussi pénibles qu'inutiles.

4 juin. — Nous arrivons à Carlton de bonne heure dans l'après-midi, et l'évêque de Merse prend immédiatement des chevaux pour se diriger par terre vers l'établissement de la rivière Rouge qui est à seize jours de marche.

CHAPITRE XXV.

Les Crees établis autour de ce poste se dispersent tous dans les bois en apprenant l'arrivée des Pieds-Noirs dans leur voisinage; nous apprenons qu'ils réunissent un grand nombre d'hommes dans un camp situé à quatorze milles de là, afin de s'opposer à l'invasion des tribus hostiles.

5 juin. — Le jour se passe à Carlton; M. Harriett désirait savoir comment procéderaient les tribus en-

nemies. Il appréhendait aussi la perfidie des Pieds-Noirs; mais il savait que notre nombre, assez considérable, les tiendrait en respect.

6 juin. — Dans la matinée, un fugitif arriva qui apportait des nouvelles d'un combat qui avait eu lieu entre les Indiens ennemis. Il paraît que les Crees avaient eu une danse de magie suivant la coutume. A la fin de la cérémonie, ils retournèrent à leur camp qui avait à trois milles de là ses quatre-vingt-dix tentes; leur mât de magie était encore debout. Peu de temps après, la compagnie que nous avions rencontrée découvrit ce mât, et un des hommes qui y était monté pour en arracher les ornements, aperçut le camp cree dans le lointain, alors sa troupe se prépara au combat; mais elle avait aussi été découverte par un guerrier cree. Toutefois, celui-ci, se trompant sur le nombre des Pieds-Noirs, les annonça comme très-faibles. Dans cette erreur, les Crees commencèrent aussitôt l'attaque, se croyant sûrs de la victoire. Ce ne fut que plus tard, l'affaire déjà bien engagée, qu'ils s'aperçurent de leur infériorité; ils se retirèrent immédiatement vers leur camp. Un seul chef, Pe-ho-this, dédaignant de s'enfuir, se précipita avec fureur au milieu de la troupe ennemie, frappant à droite et à gauche avec son *poke-a-man-gun*, ou massue de guerre. Atteint de tous côtés par les balles et les flèches qu'on lui lançait, il n'en continua pas moins ce combat inégal, jusqu'à ce que son bras droit fut fracassé par une balle. Alors son cheval, ne se sentant plus retenu, s'enfuit avec lui loin du tumulte et l'emporta encore vivant jusqu'à sa tente; il n'eut que le temps de recommander sa femme et ses enfants à sa tribu.

Le camp tout entier prit alors la fuite, emmenant les femmes et les enfants, laissant les tentes à l'ennemi. Seuls, deux vieux chefs, affaiblis par l'âge, restèrent; c'est une coutume qui est parfois en usage chez les Indiens. Ils se tinrent dans la meilleure tente, revêtus de leurs plus beaux habits; ils allumèrent leurs pipes et s'assirent en chantant des chants de guerre. Les Pieds-Noirs, en arrivant, les trouvèrent encore chantant et les scalpèrent. Les Crees eurent neuf hommes tués et quarante furent blessés; ajoutez à cela la perte de leurs tentes et d'une quantité d'objets précieux. Les Sur-Cees perdirent Wab-nis-tow, nommé plus haut. Maîtres de six scalps, ils pensèrent en avoir assez fait et quittèrent le combat pour exécuter la danse des scalps. Les Indiens sang perdirent trois de leurs guerriers et se retirèrent aussi avec quelques chevelures, laissant les Pieds-Noirs, qui avaient perdu six hommes, soutenir le fort du combat. Les Pay-Gans et les Gros-Ventres, arrivés après le combat, ne souffrirent aucune perte.

Aussitôt que M. Harriett eut reçu ces nouvelles, il donna l'ordre de s'embarquer, sachant que les Pieds-Noirs et leurs alliés retourneraient immédiatement dans leur contrée après ce succès.

Nous partîmes de bonne heure dans la matinée et commençâmes à glisser rapidement sur le courant, aidés de nos rames. Nous étions tout à fait sortis de la contrée des bisons, et nous n'avions qu'une petite provision de viande fraîche destinée à l'usage des chefs de l'expédition; les hommes portaient avec eux une ample provision de pimmikon.

10 juin.—Nous arrivâmes le soir à Cumberland-House, d'où nous partîmes le lendemain matin; notre

compagnie s'accrut de deux bateaux avec leurs équipages.

12 juin. — Nous arrivâmes à Paw, où mon vieil ami M. Hunter me fit un chaleureux accueil. Mme Hunter était morte pendant mon absence, et son mari nous attendait pour aller avec nous à Norway-House. Nous trouvâmes à Paw sir John Richardson et le docteur Rae, qui se mettaient en route pour la rivière Mackensic, avec deux canots, à la recherche de sir John Franklin. Nous apprîmes d'eux les événements qui avaient eu lieu dernièrement en Europe; la fuite de Louis-Philippe et les mouvements révolutionnaires qui agitaient le continent.

Comme nous passions devant le petit poste de commerce établi à Paw, M. Hunter m'y fit entrer avec lui; nous y fûmes très-bien reçus par un petit Canadien français, marié à une femme cree, fort étrange créature. Elle était si grosse, qu'il lui fallait rester assise sur un petit chariot, dans lequel on la traînait lorsqu'elle devait changer de place. Pour se mettre au lit, elle se roulait de son chariot sur une peau de buffle. Depuis bien des années elle avait perdu l'usage de ses jambes. J'ai remarqué généralement que les Indiennes, lorsqu'elles viennent dans les forts, comme elles ne se livrent plus aux pénibles travaux de leur vie ordinaire, deviennent ainsi extraordinairement fortes, indolentes. Nous partîmes le même soir, emmenant M. Hunter avec nous. Peu d'incidents remarquables signalèrent la route. Le bateau de M. Harriett, sur lequel je me trouvais, marchait généralement en tête.

17 juin. — Nous arrivâmes aux grands Rapides, et la brigade les descendit sur une distance de trois milles et demi.

Aucun des rapides que l'on rencontre dans le cours de la navigation sur le côté est des montagnes ne peut être comparé au grand Rapide pour la vitesse du courant et les dangers qu'il présente aux navigateurs. Notre brigade fut précipitée en bas comme si un ouragan l'avait poussée; plusieurs des bateaux se remplirent d'eau dans les sauts de la descente; la voie tout entière n'était qu'une nappe d'écume blanche. Nous croisâmes ici la brigade dont la destination était la rivière Mackensie. L'équipage travaillait laborieusement à remonter le portage, tandis que nous le descendions avec la rapidité de l'éclair. Leurs hommes, pesamment chargés, jetaient plus d'un regard d'envie, en montant péniblement la côte, sur notre équipage qui poussait des cris et des hurlements en franchissant les cataractes écumantes. Après avoir franchi les Rapides sans accident, nous arrivâmes en peu de temps au lac Winnipeg, sur les rives duquel nous campâmes. De cet endroit nous devions faire soixante-dix milles pour arriver à la pointe Mousseuse, située à l'embouchure de la rivière Jack-Fish; mais nous attendîmes un vent meilleur. Vers une heure du matin, trouvant le vent favorable, nous nous mîmes en route. Je fus bientôt endormi, une fois dans le bateau, et je ne m'éveillai qu'après le lever du soleil; nous avions alors tout à fait perdu de vue la terre, et le vent soufflait avec assez de violence. Vers deux heures de l'après-midi nous doublâmes la pointe Mousseuse, et à cinq heures nous arrivâmes à Norway-House, où la brigade me laissa; elle continua jusqu'au comptoir d'York, et je restai pour attendre le major Mackensie qui devait bientôt passer là, en se rendant à Fort-Francis.

Le conseil annuel des principaux chefs de comp-

toirs, qui se tient généralement à la rivière Rouge, se réunissait cette année à Norway-House, et j'eus le plaisir de me trouver de nouveau avec sir Georges Simpson et plusieurs autres messieurs dont j'avais déjà reçu des marques d'intérêt.

Je restai à Norway-House plus d'un mois; et bien que le temps fût clair et beau, on fit constamment du feu.

Je pris pendant ce séjour beaucoup d'esturgeons; ils sont très-beaux et très-nombreux en cet endroit; je pêchai aussi une quantité de ces poissons appelés *yeux dorés;* ils ressemblent assez aux harengs, quoique plus gros. M. Rowand me dit que ces poissons avaient un goût détestable; je n'en goûtai qu'une fois, et je fus guéri de la pensée de recommencer.

Ogemawwah Chack, le chef esprit, Esquimau de la baie d'Hudson, m'accompagna souvent dans un canot. Suivant l'opinion générale, il devait avoir cent dix ans, et les événements qu'il racontait comme en ayant été témoin, venaient à l'appui de cette supposition. Il n'avait qu'un fils que je rencontrais souvent, et qui paraissait déjà vieux. La mère de cet enfant mourut peu de temps après sa naissance; et comme il n'y avait pas de femme qui eût du lait à ce moment dans le voisinage, le père, pour calmer les cris de l'enfant affamé, mit la bouche de la pauvre créature à son propre sein; comme l'enfant paraissait s'en trouver bien, il continua pendant plusieurs jours; chose étrange! il lui vint du lait, et il put élever l'enfant sans le secours d'aucune femme. Avant notre départ de Norway-House, nous y vîmes venir des Indiens crees qui se vantèrent de ce qu'un de leurs chefs avait vaincu le grand chef des Pieds-Noirs, Grand-Serpent, dans un

combat isolé. Le chef pied-noir s'était séparé du corps de sa tribu pour voler quelques chevaux, car il pensait que les Crees devaient en avoir laissé derrière eux dans leur fuite précipitée. Il était parti seul, ne se sentant pas disposé à partager le butin. Le chef cree l'avait aperçu, et, brûlant de vengeance, il se précipita sur lui sans attendre ses guerriers. Grand-Serpent ne voyant que le chef, et dédaignant de fuir devant un seul ennemi, s'avança hardiment à sa rencontre; le combat fut court, car le Cree réussit à percer le Pied-Noir de sa lance; il rapporta le scalp de Grand-Serpent.

24 juillet. — Le major Mackensie arriva enfin avec cinq bateaux montés en grande partie par des Indiens; il ne s'arrêta que quelques heures, et je m'embarquai avec lui. La nuit nous surprit après quelques milles de chemin.

25 juillet. — Nous nous arrêtâmes pour déjeuner dans une pittoresque petite île située près de l'issue du lac Winnipeg; après avoir doublé les îles Araignées, qui sont ainsi nommées à cause des myriades de ces insectes qui les infestent, nous campons à la pointe aux Trembles.

26 juillet. — Nous partîmes avec une forte brise qui devint bientôt assez violente pour donner le mal de mer à nos Indiens. La houle du lac Winnipeg s'élève bien plus dangereuse et plus forte que celle de l'Atlantique, à cause de la profondeur de l'eau; et je ne pouvais réprimer un certain mouvement de frayeur; le major Mackensie était comme moi, car il fit flotter un signal au sommet du mât pour dire au guide qu'il désirait aller à terre; mais, quoique celui-ci comprît fort bien le désir du major, il ne voulut pas obéir, sa-

chant qu'il serait fort dangereux de changer notre direction pour nous tourner vers des rives hérissées de rochers et d'un accès très-difficile. Cependant, grâce au soin que nous prîmes de rejeter constamment l'eau qui entrait dans les canots, nous arrivâmes enfin à l'embouchure de la rivière de Behring, où nous entrâmes sans accident, à la grande joie du major, qui concevait de grandes inquiétudes pour nous. Nous restons là jusqu'au lendemain, retenus par un vent contraire. Pour tuer le temps, je prends mon fusil et je fais une promenade sur les bords de la rivière, accompagné du guide; je rencontre une femme Sotto assise sous un arbre, avec un enfant. Elle était toute seule, son mari pêchait depuis le matin sur la rivière. Elle ne paraît pas s'alarmer de notre présence, et entre en conversation avec le guide, auquel elle dit son nom; *Caw-kee-ka-keesh-e-ko* (le ciel constant).

27 juillet. — Nous nous mettons en route assez tard, et arrivés à la Pointe-aux-Lapins, nous campons. Grandes bandes de pigeons sauvages; nous en tuons un grand nombre. Nos Indiens chassent aussi plusieurs oiseaux d'une autre espèce qu'ils préfèrent au pigeon, quoique leur odeur infecte m'enlève tout appétit.

28 juillet. — Vers deux heures de l'après-midi, nous essayons de continuer notre route, mais nous ne pouvons dépasser la Tête-de-Chien; le vent est si violent et si contraire, qu'on pense inutile d'affronter le danger.

Dans la soirée, nos Indiens construisent une jonglerie, ou tente de magie, pour obtenir un vent favorable. Ils enfoncent d'abord en terre dix ou douze pieux de neuf à dix pieds de longueur, qui forment un

cercle d'environ trois pieds de diamètre; ils étendent ensuite dessus une toile à voile ouverte au sommet. Un magicien (il s'en trouve généralement un dans chaque brigade) se place à l'intérieur, et commence secouer les pieux, agitant sa crécelle et faisant d'une voix enrouée une incantation au Grand-Esprit. Ne pouvant dormir à cause de leur bruit discordant, je m'enveloppe d'une couverture, et je vais dans les bois où ils font leur orgie nocturne; je m'approche de ceux qui entourent la tente magique, mais à mon arrivée les invocations cessent, et le magicien annonce la présence d'un blanc. Je ne puis comprendre comment il s'en était aperçu par l'obscurité qui régnait, enfermé qu'il était dans une tente sans ouverture.

Le major, qui, d'accord avec plusieurs personnes très-sensées, professe une grande foi dans la magie de ces gens, me dit qu'un Canadien ayant une fois eu la témérité de soulever la couverture de la tente pour voir ce qui se passait à l'intérieur, en conçut une si grande frayeur, qu'il ne s'en remit jamais complétement, et qu'on ne put jamais obtenir de lui le récit de ses terreurs. Après deux heures environ de gestes et de chants, le magicien s'écria qu'il voyait cinq bateaux voguant à toutes voiles par un bon vent; cette communication fut accueillie de toute la troupe par un grognement de satisfaction. Les Indiens adressèrent alors plusieurs questions au magicien; quelques-uns lui demandaient des nouvelles de leurs familles qu'ils n'avaient pas vues depuis plusieurs mois. En faisant sa question, l'Indien jetait un petit morceau de tabac par-dessus la couverture de la tente; alors le magicien agitait sa crécelle, après quoi il répondait qu'il voyait la famille faisant un bon repas d'esturgeon,

ou bien une autre occupée à quelque travail agréable, etc., etc. Je lui fis alors une question et l'accompagnai d'une double portion de tabac pour laquelle j'obtins une double portion de bruit de crécelle; je l'interrogeai sur mes curiosités que (faute de place dans nos bateaux) j'avais laissées à Norway-House pour être apportées au retour par les canots de sir Richardson. Le magicien me répondit qu'il voyait la troupe qui apportait mon bagage, campée sur une pointe de sable que nous avions nous-mêmes doublée deux jours auparavant. Quelque singulière que cette coïncidence puisse paraître, nous eûmes beau temps le lendemain, ce dont le sorcier s'adjugea naturellement tout l'honneur; et j'ajouterai que les canots portaient bien mon bagage sur la pointe de sable au jour mentionné, car je m'en informai particulièrement quand ils nous rejoignirent.

29 juillet. — Partis de bonne heure, avec un bon vent; on déjeune à Loon-Narrows; le soir à Otter-Head.

30 juillet. — Nous déjeunons à la pointe Mille-Lac et arrivons à dix heures du matin à Fort-Alexandre où nous trouvâmes un grand nombre d'Indiens saulteaux qui viennent en grandes troupes à cette saison et qui se dispersent sur les petits lacs où ils recueillent une grande quantité de riz sauvage; ce riz ressemble au nôtre pour le goût, mais il est noir et beaucoup plus gros. La rareté des provisions rend cette ressource fort précieuse dans ces contrées; mais les Indiens sont si paresseux que, pour les engager à recueillir l'approvisionnement du fort, le commis de l'établissement leur donne deux rations de rhum, l'une en partant, l'autre en revenant, outre le payement en

nature qu'ils reçoivent pour la quantité de riz apportée.

Le major Mackensie trouve à Fort-Alexandre sa femme et ses deux filles qui revenaient d'une visite à la rivière Rouge.

Nous séjournons quatre jours à Fort-Alexandre ; nous changeons nos équipages, car les Indiens qui nous avaient accompagnés jusqu'ici appartenaient à ce district. Avant de quitter le lac Winnipeg, je ferai observer que sa rive orientale tout entière présente un aspect sauvage et montagneux; plusieurs Indiens qui avaient pénétré dans l'intérieur me disent que de petits lacs et des marais sans nombre la coupaient en tous sens.

3 août. — Avec quatre bateaux, montés par trente hommes dont vingt-sept Indiens, deux Canadiens français et un Orkney, nous remontons la rivière Winnipeg. M. Mackensie et ses deux filles devaient nous suivre dans un canot léger, conduit par des Indiens. Nous traversons plusieurs portages pendant la journée et entre autres celui des Chevaux-Cabrés, cascade d'environ vingt pieds de hauteur. Nous traînons à notre suite toute une flotte de canots légers montés par des femmes indiennes et leurs enfants. Deux de ces canots étaient menés par des femmes qui étaient mariées le matin, mais sans que j'eusse entendu parler d'aucune cérémonie.

4 août. — Dans la matinée, franchi le portage de Boue-Blanche, très-pittoresque d'aspect. Dans le courant du jour suivant, nous franchissons un autre portage, appelé Petit-Rocher, haut de sept pieds; nous campons à son sommet.

5 août. — Partis à quatre heures du matin et arrivés

au Grand-Bonnet, portage d'un mille de long. Il nous faut tout le jour pour traîner nos bateaux par-dessus, avec une chaleur excessive et au milieu de myriades de moustiques. Les canots, qui contenaient les femmes et les enfants, nous suivaient d'aussi près que possible; ces derniers venaient toujours à notre camp pour les provisions, ce qui diminue tellement nos vivres, que nous sommes obligés de réduire leurs rations.

6 août. — Nous traversons le Second-Bonnet et rencontrons quelques Indiens qui nous vendent des esturgeons; puis nous traversons le lac de Bonnet où plusieurs hommes nous quittent pour aller aux rizières; nous campons sur les bords de la rivière Malaine.

Les moustiques y abondaient; l'homme Orkney semblait particulièrement leur plaire, et son malheureux visage semblait marqué de la petite vérole.

7 août. — Passé six portages; l'un d'eux est appelé le Cheval-de-Bois; on campe à Grande-Gullese. Le fils du chef du portage de Rat, qui était avec nous, déserte dans un canot avec ses deux femmes.

8 août. — Encore plusieurs portages. Le soir, nous campons à trois milles au-dessus du grand Rapide de cette rivière; treize canots d'Indiens rament derrière nous. Ce campement-là avait des rochers plats et unis que les voyageurs préfèrent à l'herbe ou à la terre pour se coucher. Je puis dire, par expérience, que l'herbe ou le sable sont les plus mauvais couchers qui soient, quelque doux qu'ils puissent d'abord sembler.

9 août. — Nous déjeunons au portage Barrière et nous atteignons, vers midi, la cascade de l'Esclave. Trois officiers militaires, le capitaine Moody, M, Brown

et M. Constable nous rattrapent dans leurs canots qui sont légers; ils se rendaient au Canada, et venaient de la rivière Rouge; ils nous quittent bientôt; nous leur disons à peine adieu que M. Mackensie et ses deux charmantes filles surviennent; ces dames restent avec nous jusqu'au lendemain matin.

Nos Indiens refusent alors de nous accompagner plus loin, à moins de recevoir une ration de rhum, et le major doit leur en promettre une à leur arrivée au portage du Rat.

10 août. — Un épais brouillard retarde notre départ et nous déjeunons aux Rochers-Boules. Les dames se rendaient de là à leur résidence du portage du Rat. Dans la journée nous passons aux Chênes pour camper quatre milles au-dessous de la pointe des Bois.

11 août. — Nos provisions commençaient à diminuer sensiblement et il nous fallut réduire encore la ration des femmes et des enfants. Des deux côtés de la rivière, des petits lacs entrecoupés de rizières couvraient le pays. Les eaux basses inspiraient aux Indiens de grandes inquiétudes sur la récolte qui menaçait de manquer complétement; les conséquences les plus fâcheuses auraient suivi cette perte-là, car ils dépendent d'elle pour leur nourriture. Arrivés à la Grande-Équerre nous nous arrêtons pour la nuit.

12 août. — Nous passons devant une mission catholique abandonnée, appelée *Wabe-Samug* (Chien-Blanc), nom du portage placé au-dessus. M. Belcour, prêtre catholique, fondateur de cette mission, l'avait quittée l'année précédente à cause de la stérilité du terrain qui l'environnait. Dans la soirée, campement au portage du Chien-Blanc.

13 août. — Arrivés au portage de Boue-Jaune vers

l'heure du déjeuner. Ensuite nous traversons la Grande-Décharge dont nous avons déjà parlé.

Dans la soirée, nous campons à un endroit appelé la Pêcherie, où les gens du portage de Rat viennent prendre du poisson ; il est difficile de nous faire une place pour nous coucher hors de la portée des fourmis dont nous renversions les demeures à chaque pas. Elles me torturent tellement que je finis par aller me réfugier dans le bateau.

14 août. — Nous laissons notre campement à trois heures du matin et arrivons au portage de Rat à dix heures; là, nous sommes reçus avec la plus bienveillante hospitalité par M. Mackensie. Les Indiens de cet endroit vivent d'esturgeons et de poisson blanc en été, de riz et de lapins en hiver. Nous nous reposons deux jours; une grande partie de ce temps se passe à nous régaler de poisson blanc pour nous dédommager du jeûne forcé des jours précédents.

16 août. — C'est avec beaucoup de regret que je me sépare du bon major et de sa famille. Les hommes avaient traversé le portage; nous, nous partons à deux heures de l'après-midi; nous entrons bientôt dans le lac des Bois où nous choisissons une agréable petite île pour passer la nuit.

17 août. — Nous continuons notre route au milieu d'une multitude d'îles qui sont pour la plupart boisées. Nous voyons sur une de ces îles environ cinq acres de blé cultivé, les premiers qu'on trouve depuis Norway-House. A l'ouest de la route, on voyait une autre île appelée *Ile-du-Jardin*, sur laquelle les Indiens récoltent annuellement quelques boisseaux de blé et de pommes de terre. Le soir, une île nous fournit encore notre campement.

18 août. — Retenus par le vent jusqu'à cinq heures du soir, nous y recevons la visite d'une grande compagnie d'Indiens saulteaux; nous nous embarquons dans la soirée, mais à six milles de là il faut de nouveau s'arrêter et y demeurer le jour suivant.

20 août. — Départ matinal avec un bon vent qui nous amène à l'embouchure de la rivière *la Pluie*. Des Indiens y recueillaient des baies de neige et des baies de sable : les dernières sont de gros raisins d'une couleur bleu rougeâtre, elles poussent sur de longues tiges ou sarments qui rampent sur le sable et elles sont très-bonnes à manger, une fois nettoyées. Nous campons à quatre milles au-dessus de la rivière, et sommes torturés par nos vieux ennemis, les moustiques; ils étaient cette fois accompagnés de mouches noires.

21 août. — Exaspérés par les mouches, nous décampons de bonne heure. Nous sommes distraits par la méthode grotesque des Indiens pour haler les bateaux; ils remontent pendant des journées entières, quand les bords ou même le lit de la rivière le permettent, et alors ils semblent amphibies, marchant à gué dans l'eau et nageant d'un côté à l'autre, sans penser à entrer dans le bateau. Ils se moquent beaucoup d'un de nos Canadiens, qui monte pour traverser dans un canot avec deux squaws, au lieu de se jeter à l'eau comme eux.

23 août. — Les hommes m'éveillent à deux heures du matin, et me tirent de mes chaudes couvertures; ils avaient l'intention de pousser en avant; mais juste au moment de partir, une violente pluie nous en empêche; elle continue jusqu'à six heures : nous cinglons immédiatement. Le pays aux environs est très-

humide, mais je pense qu'on pourrait drainer une grande partie des hauteurs et les cultiver.

23 août. — Nous quittons notre campement à une heure après midi, de manière à atteindre le fort de France avant la nuit. Les Indiens halent les canots toute la journée avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et souvent même en nageant; ils soutiennent ce travail fatigant pendant seize heures; ils se reposent seulement à l'heure du déjeuner, et pendant tout ce temps ils ne perdent pas une seconde leur gaieté et leur bonne humeur. Je ne pense pas qu'aucune autre race de gens puisse supporter une telle fatigue avec la même ardeur et la même énergie.

A cinq heures après midi, nous atteignons le fort France, ainsi appelé du nom de la sœur de lady Simpson. Ici aboutit ce voyage annuel qui dure trois mois, c'est le temps nécessaire pour apporter les fourrures à la factorerie d'York, dans la baie d'Hudson, et pour en rapporter les marchandises. Le fort est situé près du point où le lac des Pluies se jette dans une rivière du même nom, et forme ainsi une magnifique cascade. En juin, les Indiens y prennent de grandes quantités d'esturgeons; ces poissons ici pèsent rarement plus de quarante à cinquante livres, ce qui est peu en comparaison de ceux que l'on prend à l'embouchure de la rivière Frazer, à l'ouest des montagnes.

Le fort France a d'ordinaire deux cent cinquante Indiens dans son voisinage. Un missionnaire métis de l'Église méthodiste réside parmi eux, mais on me dit qu'il voulait se retirer par découragement. Les Indiens vivent là comme au portage du Rat, de riz, de poissons et de lapins; ces derniers animaux sont si nombreux en hiver, qu'un homme en prit quatre-

vingt-six en une nuit, sur cent piéges qu'il avait tendus.

Leurs peaux, comme celles des lapins du Canada, sont bien inférieures à celles d'Europe. Le seul emploi qu'on en fasse est dans la confection des habits de peaux; on coupe les peaux en lanières, puis on les tresse ensemble, de manière à conserver le poil en dehors, des deux côtés du vêtement. Les habitants du fort cultivent de l'avoine et des pommes de terre, mais sans pouvoir décider les Indiens à les aider. Je restai à cet endroit dix-huit jours, attendant le passage du canot qui porte annuellement à Hachim les lettres des postes intérieures.

10 septembre. — Le canot attendu arrive le soir avec M. M'Tavish. Il venait de la factorerie d'York, où il avait séjourné quatorze années; il nous donne les détails les plus tristes sur le climat. Il se rendait au Sault-Sainte-Marie, dont on venait de lui donner le commandement, afin qu'il fît entrer là un peu de civilisation.

11 septembre. — Partis à six heures du matin et traversé le lac de la Pluie; campé après deux portages.

12 septembre. — Partis à trois heures du matin, par une matinée froide et du brouillard; il gèle beaucoup pendant la nuit. Nous déjeunons à la grande chute. Ensuite la journée est pénible : quatre portages avant de camper le soir à neuf heures! les hommes ont travaillé dix-huit heures de suite. Quelques Indiens nous procurent une bonne provision d'excellent poisson blanc. Nous déployons toute notre énergie par la crainte des gelées qui arrivent. Après de dures fatigues, nous atteignons, le 18, le portage de la Montagne.

19 septembre. — Je me lève aux premières lueurs du jour, afin de donner encore un coup d'œil aux chutes de Kakabakka, qui, à mes yeux, surpassent en grandeur celles du Niagara. Je rejoins alors les canots en grande hâte, et nous nous lançons, pendant quarante milles, sur le courant, jusqu'au fort William; il est deux heures de l'après-midi. Nous souffrons cruellement d'un vent glacial en quittant ce fort.

24 septembre. — Nous avons le vent debout à l'entrée d'une petite rivière, et comme je ne vois pas de changement probable, je marche en remontant son cours pendant dix milles, jusqu'à une cascade. L'intérieur du pays me paraît ressembler à la côte; ce sont toujours de hautes montagnes rocheuses parsemées d'une rare végétation. Je suis assez heureux pour tuer quatre canards sauvages, qui font un délicieux manger. Nous partons le lendemain par un vilain temps, mais nous brûlions d'arriver à Michipicoton, où se trouvait un poste, et par conséquent des ressources pour nous.

27 septembre. — Arrivés à neuf heures, le soir, et restés au fort le lendemain. Michipicoton s'élève dans une baie profonde, à l'embouchure de la rivière. Les meilleures terres du lac Supérieur, dans la partie anglaise, l'environnent. Le grand chef des Ojibbeways, qui demeure près du fort, pose pour moi dans son habit rouge brodé d'or. La compagnie donne les vêtements d'investiture aux chefs amis ou utiles, qui apprécient fort ce don. Celui-ci se nommait *Maydocgame-Kenongee*, « j'entends le bruit du daim. »

29 et 30 septembre. — Journées insignifiantes.

1er octobre. — Nous nous arrêtons pour déjeuner à quatre heures, près du gros cap qui est formé d'un

rocher de porphyre qui s'élève à quinze cents pieds au-dessus du lac. Arrivés au Sault-Sainte-Marie, à deux heures de l'après-midi.

Je considère ici mes voyages indiens comme terminés, puisque je retournai de là à Toronto sur des bateaux à vapeur, et que la seule peine que j'éprouvai en y arrivant, fut de m'endormir dans un lit civilisé.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

PARIS : AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX.

AIMARD (Gustave). Romans. Chaque vol. 3 fr. 50 c.
1re série. Les Trappeurs de l'Arkansas.. 1 vol.
2e série. I. Le Grand Chef des Aucas.... 2 vol.
— II. Le Chercheur de Pistes..... 1 vol.
— III. Les Pirates des Prairies.... 1 vol.
— IV. La Loi de Lynch.......... 1 vol.
— V. La Grande Flibuste......... 1 vol.
— VI. La Fièvre d'Or............ 1 vol.
— VII. Curumilla............... 1 vol.
3e série. I. Balle-franche.............. 1 vol.
— II. L'Éclaireur.............. 1 vol.

ANDERSEN. L'Improvisatore ou la Vie en Italie; trad. du danois, in-12............ 3 fr. 50 c.

ARBOUVILLE (Mme d'). OEuvres. 3 vol. gr. in-8. 18 fr.

AUBENAS. Histoire de l'Impératrice Joséphine. 2 vol. in-8. Portrait............... 14 fr.

AVENEL (Paul). Le Roi de Paris. In-12. 3 fr. 50 c.

BAZANCOURT (Baron de). Histoire de la Sicile sous la domination des Normands. 2 vol. in-8. 15 fr.
— Cinq mois au camp devant Sébastopol. 2e édition. In-12.......................... 3 fr. 50 c.
— La Campagne d'Italie de 1859. 2 vol. in-8. Cartes et plans.............................. 12 fr.
— L'Expédition de Crimée. L'Armée française à Gallipoli, Varna et Sébastopol. 2 v. in-8. Portraits............................... 15 fr.
— — La Marine française dans la mer Noire et dans la Baltique. 2 vol. in-8. Portraits.... 15 fr.

BONN. Trésor de la Langue anglaise. 1re partie. Monosyllabes. 1 vol. in-8.................. 3 fr.
— — 2e partie. Polysyllabes. 1 vol. in-8.. 4 fr.

BORROW. Bible en Espagne. 2 vol. in-8.... 10 fr.

CAPEFIGUE. Les Diplomates européens. 4 vol. in-8.................................. 30 fr.
— Catherine de Médicis. In-12......... 3 fr. 50 c.
— Histoire des grandes opérations financières. 4 vol. in-8.......................... 28 fr.
— François Ier et la Renaissance. 4 vol. in-8. 20 fr.
— Louis XV. In-12................... 3 fr. 50 c.
— Louis XVI. In-12.................. 3 fr. 50 c.
— Le maréchal de Richelieu. In-12... 3 fr. 50 c.
— Les Reines de la main gauche. 6 volumes :
I. Agnès Sorel. In-12............... 3 fr. 50 c.
II. Diane de Poitiers. In-12.......... 3 fr. 50 c.
III. Gabrielle d'Estrées. In-12........ 3 fr. 50 c.
IV. Mademoiselle de La Vallière. In-12. 3 fr. 50 c.
V. Madame la marquise de Pompadour. 1 volume in-12.......................... 3 fr. 50 c.
VI. Madame la comtesse du Barry. In-12. 3 fr. 50 c.

CAPITAINE CANOT. Vingt ans de la vie d'un Négrier. in-16...................... 3 fr. 50 c.

CHASLES (Philarète). Études sur l'Amérique. 1 vol. in-12............................ 3 fr. 50 c.
— L'Angleterre au XIXe siècle. In-12.. 3 fr. 50 c.
— L'Antiquité. In-12................ 3 fr. 50 c.
— Le XVIIIe siècle en Angleterre. 2 v. in-12.. 7 fr.
— L'Espagne. In-12.................. 3 fr. 50 c.
— Les Hommes et les Mœurs au XIXe siècle. 1 vol. in-12............................ 3 fr. 50 c.
— Le Moyen Age et les premiers temps du Christianisme. In-12.................... 3 fr. 50 c.
— La Révolution d'Angleterre. Cromwell. 1 vol. in-12............................ 3 fr. 50 c.
— Le XVIe siècle en France. In-12..... 3 fr. 50 c.
— Shakspeare, Marie Stuart et l'Arétin. In-12. 3 f. 50
— L'Allemagne. In-12.............. 3 fr. 50 c.
...e siècle en Allemagne. 1 volume in-........................ 3 fr. 50 c.

CUCHEVAL-CLARIGNY. Histoire de la Presse e... Angleterre et aux États-Unis. In-12...... 4 f...

CUSTINE. Romuald ou la Vocation. 4 v. in-8. 20 f...
— La Russie en 1839. 3e édition. 4 vol. in-12. 14 f...

DICKENS. Contes complets. 4 vol. in-12 ... 10 f...

ELLIS. Devoirs et condition sociale des Femm... dans le mariage. In-12............. 3 fr. 50

FOUDRAS. Chants pour tous. In-8..... 7 fr. 50
— Gentilshommes d'autrefois. 2 vol. in-8... 15 f...

FULLERTON. Ellen Middleton. 2 vol. in-8... 10 f...

HÉROS (Un). Histoire contemporaine. In-12. 3 fr...

HUMBERT. Pierre Ladronneau à la recherche d... loyers à bon marché. In-12......... 3 fr. 50

ISRAÉLI (D'). Les Deux Nations. 2 vol. in-8. 10 ...
— La Jeune Angleterre. 2 vol. in-8....... 10 ...

JANIN (Jules). Clarisse Harlowe. 2 vol. in-12. 7 ...

JEANNE DE VAUDREUIL. In-12, 2e édit. 3 fr. 50

LAVERGNE (Alex. de). Ruines historiques ... France. 1 vol. in-12............... 3 fr. 50

LE FEVRE DEUMIER. Célébrités d'autref... In-12........................... 3 fr. 50
— Le Livre du Promeneur. In-12. Gravures. 5 ...
— Le Couvre-Feu. 1 vol. gr. in-8......... 10 ...

LEOUZON LE DUC. Études sur la Russie et le N... de l'Europe. 1 vol. in-12............ 3 fr. 50
— Ivan. In-12...................... 3 fr. 50

LE ROY DUPRÉ (Docteur). Guide médical et ...giénique des familles. Très-gros volume i... lié..................................... 7 ...

LESPINASSE (Mlle). Lettres complètes. In-12. 3 f...

MERLIN (Comtesse). La Havane. 3 vol. in-8. 15 ...
— Les Lionnes de Paris. 2 vol. in-8....... 10 ...

MONTFERRIER. Encyclopédie mathématique. 24 l... vraisons à......................... 1 fr. 50

MULLER (Eugène). Véronique. In-12.. 3 fr. 50

NAPOLÉON III. OEuvres. 4 vol. gr. in-8..... 40 ...

NISARD (Ch.). Histoire des Livres populaires. 2 v... gr. in-8. Figures..................... 40 ...

PLANCHE. Nouveaux portraits littéraires. 2 v... in-12................................ 7 ...

POUJOULAT (B.). Histoire de Constantinople et ... l'empire Ottoman. 2 vol. in-8........... 15 ...

RAMÉE. Histoire des voitures. In-12. Fig. 3 fr. 50

RAUDOT. Décadence de la France. In-8. 2 fr. 50
— La France avant la Révolution. In-8...... 5 ...
— Grandeur possible de la France. In-8.... 5 ...

RECUEIL DES TRAITÉS de l'Autriche avec l'It... 1 fort vol. in-8....................... 15 ...

REVILLON. Le Monde des eaux. In-12. 3 fr. 50

REYNAUD (Jacques). Portraits contempora... In-12............................ 3 fr. 50

ROMIEU (Mme). La Femme au XIXe siècle. 2e éd... 1 vol. in-12....................... 3 fr. 50

SAINT-MARC GIRARDIN. Souvenirs de Voyages e... d'Études. 2 vol. in-12.................. 7 ...

SAINT-PRIEST (Comte A.). Chute des Jésuites... 3e édition. In-12................... 3 fr. 50
— Études diplomatiques. 2 vol. in-8...... 10 ...
— Histoire de la conquête de Naples. 4 v. in-8. 20 ...
— Histoire de la Royauté. 2 vol. in-8...... 10 ...

SOULT. Mémoires. 3 vol. et atlas.......... 25 ...

VEUILLOT (Eugène). La Cochinchine et le To... quin. 1 vol. in-8................... 6 fr. 50

VIGNON. Minuit!!! Récits de la veillée. In-12. 3 fr. ...

WEILL. Si j'avais une fille à marier. In-12. 3 fr 50

WEISS. Code du droit maritime. 2 vol. in-8. 15 ...

WRANGEL. Nord de la Sibérie. 2 vol. in-8.. 1...

...ris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.



